

PRESENCE DU FUTUR

philip k. dick
roger zelazny
deus irae



Denoël

PHILIP K. DICK
ROGER ZELAZNY

DEUS IRAE

traduit de l'américain par Françoise Cartano



Denoël

Titre original :
DEUS IRAE

© Philip K. Dick, 1976

Pour la traduction française :
© Denoël, 1977

Consacré dès son premier roman, *Toi l'immortel*, par le prix Hugo 1965, Roger Zelazny (1937-1995) a constamment puisé dans les grands mythes de l'humanité pour explorer les thèmes de l'immortalité et de l'accession au statut divin. Son fameux *cycle des Princes d'Ambre*, superbe récit d'univers parallèles en dix volumes, rencontra un immense succès public.

Publié pour la première fois en 1952, Philip K. Dick (1928-1982) s'oriente rapidement, après des débuts assez classiques, vers une littérature singulière. Explorateur inlassable de mondes schizophrènes, désorganisés et équivoques, il clame tout au long de son œuvre que la réalité n'est qu'une illusion, figée par une perception humaine imparfaite.

Ce roman est dédié à la mémoire de notre ami Stanley
G. Weinbaum à qui nous devons *A Martian Odyssey*.

1.

Tiens ! La vache blanche et noire tirant la voiture à deux roues. À la porte de la sacristie, le père Handy clignait des yeux vers l'horizon, du côté de Wyoming, comme si le soleil du matin venait du nord ; il voyait venir l'employé de l'église, l'homme-tronc dont la tête loupeuse semblait dodeliner mollement au rythme lent de quelque gigue onirique tandis que la vache du Holstein allait cahin-caha son chemin.

Sale journée, se dit le père Handy. C'est qu'il avait de mauvaises nouvelles pour Tibor McMasters. Il fit donc demi-tour, et redisparut dans l'église où il se tint caché. Dans sa voiture, Tibor ne l'avait pas vu, Tibor était la proie de ses pensées et de nausées qui ne le lâchaient pas. Chaque fois que l'artiste arrivait pour se mettre à l'ouvrage, c'était la même chose : il en avait l'estomac retourné, la moindre perception olfactive ou visuelle, à commencer par celle de son propre travail, le faisait hoqueter. Le père Handy était fort perplexe, cette répulsion provoquée chaque matin par l'activité sensorielle, c'était, se disait-il, comme si Tibor ne désirait pas vivre un jour de plus.

Lui, le prêtre, il aimait bien le soleil. L'odeur du beau trèfle chaud dans les prairies entourant Charlottesvile, Utah. Le cliquetis des colliers et des clarines... il huma l'air qui pénétrait et emplissait son église, pourtant, cela l'ennuyait, non pas la vue de Tibor mais le fait de connaître la souffrance de l'homme-tronc.

Là, derrière l'autel, le minuscule fragment de l'œuvre déjà réalisé. Tibor mettrait bien cinq ans, mais le temps importait peu en la matière : pour l'éternité – enfin non, pensa le père Handy, pas l'éternité, il s'agit d'une œuvre humaine, donc condamnée – mais pendant des siècles, elle sera là. Des générations entières. Les autres personnes sans bras ni jambes

qui viendraient plus tard ne pourraient pas, et pour cause, faire de génuflexion ; c'était chose entendue, officiellement.

— Meu eu eu h, fit la Holstein quand Tibor, grâce à son système extenseur I.C.B.M. *made in USA* serra la bride pour la faire arrêter dans l'arrière-cour de l'église.

Le père Handy y avait sa Cadillac 1976 immobile et déjantée dans laquelle s'entassaient pour la nuit de charmants petits poulets au gai plumage bariolé d'or, des bantams mexicains, qui souillaient tout... et après tout, pourquoi pas ? La fiente des jolis volatiles qui circulaient en petit bataillon conduit par Herbert G., le coq qui, il y a bien longtemps, s'était jeté sur tous ses rivaux pour un combat dont il était chaque fois sorti vainqueur – ainsi put-il vivre pour être suivi ; un meneur d'animaux, pensa le père Handy, maussade. Qualité innée chez Herbert G. qui, à l'instant précis, grattait le sol du savoureux jardin en quête d'insectes. Et surtout d'une race particulière de mutants, bien gras.

Lui, le pasteur, détestait les insectes, trop d'espèces bizarres qui se faufilaient la nuit à travers les éboulis... d'où son amour pour les prédateurs se nourrissant de ces rampants chitineux. Oui, il aimait, amusant quand on y songe, son troupeau de volatiles ! Les humains, point du tout.

Ils venaient pourtant, les hommes, au moins pour le jour sacré, c'est-à-dire le mardi, choisi à dessein pour le distinguer du dimanche, jour du Seigneur de l'archaïque christianisme.

Tibor détela sa vache. Puis, utilisant l'énergie d'une batterie d'accus, le véhicule emprunta le plan incliné spécialement aménagé avec des planches pour le monter à l'église. Même à l'intérieur du bâtiment, le père Handy perçut la présence de l'homme-tronc qui luttait, malgré ses haut-le-cœur, pour rester maître de son corps tronqué et reprendre son travail là où il l'avait laissé la veille au coucher du soleil.

S'adressant à Ely, son épouse, le père Handy demanda :

— Tu as du café chaud pour lui, s'il te plaît ?

— Oui, répondit-elle, sèche, déférente, petite et fanée, comme si elle-même avait perdu toute chaleur humaine. En la regardant sortir une tasse et une soucoupe, il détesta ce physique insipide. Point d'amour dans ses gestes, rien que le

dévouement figé et glacial d'une épouse de pasteur, c'est-à-dire sa servante, la bonne du curé.

— Hé ! lança gaiement Tibor.

Toujours en joie, comme si le métier l'exigeait, par-delà les nausées et haut-le-cœur physiologiques.

— Noir, dit le père Handy, et chaud. Là.

Il s'écarta pour faciliter le passage de la voiture dont les proportions massives convenaient mal à l'intérieur d'une maison, lui permettant ainsi d'entrer dans la cuisine.

— Bonjour, madame Handy, dit Tibor.

Ely Handy répondit machinalement sans un regard pour l'homme-tronc :

— Bonjour, Tibor. La paix soit avec vous et avec votre esprit.

— La paix ou la peste ? demanda Tibor avec un clin d'œil à l'adresse du père Handy.

Aucune réponse. Elle laissait tomber. La haine, songea Handy, peut prendre des formes merveilleusement, excessivement feutrées. Lui voulait que la cible soit claire et nette, l'affrontement franc et sans détours. Pas cette simple absence d'aménité, ce formalisme minable... il la regarda prendre le lait dans le frigo.

Tibor entreprit la tâche difficile de boire son café.

Il lui fallait d'abord immobiliser la voiture. Il verrouilla le dispositif de freinage simple. Puis il détacha le relais à contrôle sélénoïde du circuit ambulateur et brancha la batterie à hélium liquide sur le circuit manuel. Un bras de pur aluminium tubulaire se tendit, terminé par un mécanisme de préhension à six doigts autonomes, reliés chacun par son propre canal aux muscles de l'épaule de l'homme-tronc qui chercha à tâtons la tasse vide. Découvrant alors que le café n'avait pas été servi, Tibor interrogea du regard.

— Sur le fourneau, dit Ely avec un sourire significatif.

Il fallut donc déverrouiller le frein de la voiture. Tibor roula jusqu'au fourneau, reverrouilla le système de freinage, toujours par les relais de sélection sélénoides, et expédia ses pinces mécaniques vers la cafetière. Comme un bras, l'extenseur tubulaire d'aluminium amorça alors sans enthousiasme un mouvement saccadé qui faisait penser à la maladie de

Parkinson, pour soulever la cafetière jusqu'à ce que, finalement, grâce à l'ensemble complexe des éléments de commande I.C.B.M., Tibor réussisse à se verser une tasse de café.

Le père Handy précisa :

— Je n'en prends pas parce que j'ai eu des spasmes du pylore cette nuit, et ce matin encore en me levant.

Il se sentait irritable, au sens physique du terme. Je suis comme vous, pensa-t-il, bien que complet j'ai des ennuis avec mon corps ce matin, les glandes et les hormones. Il alluma une cigarette, la première de la journée, savoura le goût du vrai tabac, peu tassé, fuma par petites bouffées, et se sentit beaucoup mieux, comme si cette drogue annulait la surproduction des autres substances. Il vint donc s'asseoir à table tandis que Tibor, sans se départir de sa souriante sérénité, buvait le café trop chaud sans sourciller.

Et cependant, la souffrance physique est parfois prémonitoire de maux à venir, songea le père Handy, pas pour vous, non, si vous saviez ce que je vais, ou plutôt ce que je dois vous annoncer aujourd'hui ! Je n'ai pas le choix, je suis quoi, moi, sinon un homme-ver à qui l'on dit les choses. Certes, c'est moi qui parle le mardi, mais cela ne fait qu'un jour et encore, une seule heure de ce jour-là.

— Tibor, dit-il, *me geht es Heute ?*

— *Es geht mir gut.* La réponse de Tibor fut instantanée.

Chacun aimait en l'autre le fait de connaître encore et d'utiliser la langue allemande. Ce qui signifiait Goethe et Heine et Schiller et Kafka et Falada. Les deux hommes, quand ils se retrouvaient, vivaient pour et par cela. Et puis, l'heure de se mettre au travail approchant, c'était un rituel, un moment presque sacré, une façon de rappeler ces heures d'après la tombée de la nuit, quand il devenait franchement impossible de peindre et qu'ils pouvaient, et même devaient, se contenter de bavarder. Dans la semi-obscurité des lampes à kérosène et la lueur du feu, piètres sources lumineuses, trop irrégulières, Tibor s'était plaint, avec son penchant habituel pour la litote, de fatigue oculaire. Symptôme d'autant plus alarmant qu'on ne pouvait pas trouver un seul opticien dans tout le district de Wyoming, Utah. On n'avait pas pu fabriquer de dispositif

optique de réfraction ces derniers temps, du moins pas à la connaissance du père Handy.

Si une paire de lunettes s'avérait indispensable à Tibor, il faudrait envisager un Pilg¹ pour la lui procurer. Une telle perspective lui donnait des sueurs froides – le nombre de fois où un employé de l'église parti, contraint et forcé, en Pilg n'en était jamais revenu. Sans que l'on sache pourquoi. Était-ce mieux ailleurs ou pis ? Peut-être – c'est du moins ce qu'il avait déduit des propos tenus à la radio de dix-huit heures – peut-être que c'était les deux... selon le lieu.

Le monde en effet était maintenant constitué de lieux multiples. Tout le réseau de communication avait été détruit – les média responsables de l'uniformité jadis fustigée.

— Vous comprenez, psalmodia le père Handy, improvisant d'après *Ruddigore*. Tibor cessa de boire son café instantanément.

— Je crois que oui, chanta-t-il, achevant la citation, puis « le devoir, le devoir avant tout ».

La tasse de café fut reposée par un mouvement qui nécessita de nombreuses manipulations du mécanisme électrique.

— La régie, dit le père Handy, vaut pour tout le monde.

— Toujours des échappatoires.

Le ton était très amer, mais Tibor avait prononcé ces mots à mi-voix comme s'ils s'adressaient aussi à lui-même. Puis il tourna la tête, passa une langue experte sur ses lèvres, et son regard profond se fixa longuement et avec insistance sur le pasteur :

— Qu'y a-t-il ?

Il y a, pensa le père Handy, que je suis coincé. Je ne suis qu'un maillon de la chaîne qui bat et vibre au rythme imprimé d'en haut. Et nous croyons – vous le savez – que le mouvement final est commandé depuis cet ailleurs dont nous recevons de vagues émanations constituant des indications que nous nous efforçons honnêtement de comprendre et de mettre en œuvre

1 Abréviation de *pilgrimage* (pèlerinage). Allusion aux *Pilgrim Fathers*, les pères pèlerins fondateurs de la Nouvelle-Angleterre (N.d.T.).

parce que nous avons la conviction, la certitude, que ses requêtes ne sont pas seulement impérieuses mais justifiées.

— Nous ne sommes pas des esclaves, dit-il à voix haute, nous ne sommes après tout que des serviteurs. Nous pouvons toujours partir. Vous, vous en avez la possibilité. Moi-même, si je trouvais cela juste.

Mais il ne le ferait jamais, il y avait longtemps que sa décision était prise et il était lié par un serment secret.

— Qui vous oblige à travailler ici ? ajouta-t-il.

— C'est que vous me payez, avança prudemment Tibor.

— Mais je n'exerce sur vous aucune contrainte.

— Il faut bien que je mange. C'est ça la contrainte.

— Une chose est certaine : vous pouvez trouver des tas de boulots, n'importe où ; vous pourriez travailler où vous voulez... malgré votre... handicap.

— *L'Amen de Dresde*, dit Tibor.

— Hein ? Quoi ? (Il ne comprenait pas.)

— Un jour, quand l'orgue électronique sera rebranché sur le générateur, je le jouerai pour vous et vous le reconnaîtrez. *L'Amen de Dresde* monte très haut. Il désigne un Là-Haut. Et c'est là que se trouve le pouvoir qui vous tyrannise.

— Mais non, protesta le père Handy.

— Mais si, insista Tibor, sardonique.

Et son visage déjà maigre parut se rider, victime de l'émotion sans fondement que provoquait sa propre conviction.

— Même si les mobiles sont « bons » même s'il s'agit d'une puissance bénigne, n'empêche qu'elle vous fait faire effectivement des choses. Répondez seulement à cette question : est-ce qu'il faut que j'efface quoi que ce soit de ce que j'ai déjà peint ? Ou bien cela concerne-t-il l'ensemble de la peinture murale ?

— C'est la composition définitive. Ce que vous avez, fait est excellent. Les diapos couleur en trente-cinq millimètres que nous avons envoyées, ils ont été enchantés ceux qui les ont regardées, vous savez, les Eltern de l'Église.

Songeur, Tibor remarqua :

— Bizarre. On peut toujours se procurer de la pellicule couleur et la faire développer, alors qu'il est devenu impossible de trouver un quotidien.

— Mais il y a les informations de six heures à la radio, diffusées depuis Salt Lake City.

Le père Handy attendit vainement une réponse ; l'homme-tronc buvait son café en silence.

— Connaissez-vous le mot le plus ancien de la langue anglaise ?

— Non, répondit Tibor.

— *Might*, dit le père Handy. La puissance, celui qui est puissant. *Macht* en allemand. Mais on peut remonter au-delà des racines teutoniques, jusqu'aux Hittites.

— Hum !

— Le mot *mekkis* en hittite désignait aussi la puissance.

Nouvelle et vaine attente d'une réponse, puis :

— N'avez-vous pas bavardé ? N'est-ce pas là façon de femme ?

C'était une citation de *La Flûte enchantée* de Mozart dont il donna aussi la suite :

— L'homme, lui, est fait pour l'action.

— C'est vous qui bavardez, dit Tibor.

— Mais c'est vous, répliqua le père Handy, qui devez agir. J'avais quelque chose à vous dire.

— Il réfléchit un instant.

— Ah ! oui, les moutons.

Il avait six brebis dans un pré de cinq arpents derrière l'église.

— J'ai eu un bélier hier soir par Theodore Benton. Il me l'a prêté pour la reproduction. Je n'étais pas là quand Benton l'a apporté. C'est un vieux bélier, il a du gris sur le museau.

— Hum.

— Est arrivé un chien pour conduire le troupeau, cette espèce de setter irlandais roux, vous savez, de chez les Yeats. Il s'occupe de mes brebis presque tous les jours.

Intéressé cette fois. L'homme-tronc tourna la tête :

— Est-ce que le bélier ?

— Cinq fois, le chien a tenté d'approcher le troupeau. Cinq fois, très lentement, le bélier s'est dirigé sur lui, laissant derrière lui le troupeau. Évidemment, le chien s'est arrêté net et n'a plus bronché quand le bélier est venu sur lui ; alors le bélier s'est immobilisé également et a fait mine de brouter.

Le père Handy sourit au souvenir de cette scène.

— Il avait fière allure le vieux bougre. Il broutait mais en fait il surveillait le chien. Lui grondait et aboyait, tandis que le brave vieux continuait à brouter. Puis le chien a tenté une nouvelle incursion, en courant cette fois, et il a dépassé le bélier d'un bond, le séparant du troupeau.

— Qui a déguerpi.

— Oui. Alors le chien – vous savez comment ils font, on les dresse à cela, isoler une brebis pour l'avoir à l'épuisement, avant de la tuer ou de la blesser, en attaquant au ventre.

Il se tut.

— Quant au bélier, il était trop vieux, pas question de rattraper le chien à la course, il s'est retourné pour regarder.

Les deux hommes marquèrent ensemble un moment de silence.

— Est-ce qu'ils pensent ? Je parle du bélier, bien sûr.

— Ce que je sais, répondit le père Handy, c'est que moi j'ai pensé. Je suis allé chercher mon fusil. Pour abattre le chien. Il fallait bien.

— Si cela m'était arrivé à moi, si j'avais été à la place de ce bélier et si j'avais vu tout cela, le chien qui me dépasse et fonce dans le troupeau, et moi impuissant, ne pouvant que le regarder faire... (Il hésita un instant.)

— Vous auriez regretté de n'être pas mort plus tôt, dit le père Handy.

— Oui.

— La mort est donc bien une solution, comme nous l'enseignons aux Serviteurs de la Colère. Et non une ennemie. Les chrétiens disaient la même chose, saint Paul l'a écrit. Vous vous souvenez du texte : *Où est-elle, ô Mort, ta victoire ? Où est-il, ô Mort, ton aiguillon ?* Vous voyez ce que je veux dire. Tibor prononça lentement ces mots :

— Quand on n'est plus capable de faire son travail, mieux vaut être mort. En quoi consiste mon travail ?

Votre fresque, pensa le père Handy, il faut créer Son visage par votre peinture.

— Lui, tel qu'Il est *vraiment*.

Déconcerté, Tibor marqua un temps d'arrêt avant de répondre :

— Vous voulez dire Son apparence physique exacte ?

— Oui, et pas une interprétation subjective.

— Vous avez des photos, des documents *de visu* ?

— Ils m'en ont confié quelques-unes. Pour vous les montrer.

Ébahi, Tibor dit :

— Vous voulez dire que vous avez une *photo* du Deus irae ?

— J'ai une photo couleur en relief. On appelait ça du 3D avant la guerre. Il manque le mouvement, mais ça suffira. Je crois.

— Voyons.

Tibor avait parlé sur un ton mitigé, mélange de stupéfaction et de peur, plus l'hostilité de l'artiste que l'on gêne, que l'on contraint.

Le père passa dans le bureau qu'il avait à l'intérieur pour y prendre la chemise de papier bulle qu'il rapporta. Il l'ouvrit, en sortit la photo 3D en couleurs du Dieu de Colère, et la tendit à Tibor. L'extenseur manuel droit s'en saisit.

— Voilà le dieu.

— Oui, ces sourcils noirs, et les cheveux noirs tout emmêlés, les yeux... je lis une souffrance, et pourtant il sourit.

L'extenseur rendit brutalement la photo.

— Je ne peux pas le peindre à partir de ça.

— Pourquoi donc ?

En fait, le père Handy connaissait déjà la réponse. La photo ne restituait pas le caractère divin ; elle représentait un *homme*. Le divin ne saurait s'imprimer sur un morceau de celluloïd couvert d'une couche de nitrate d'argent, il précisa pourtant :

— La photo a été prise pendant un *luau*² à Hawaïi. Il était en train de manger de tendres feuilles de taro avec du poulet et du poulpe. Il s’amusait bien. Regardez comme la gourmandise, l’envie devant la nourriture lui donnent une expression non naturelle. Il prenait un peu de détente un dimanche après-midi avant le discours qu’il devait prononcer à telle ou telle université – je ne me souviens plus du nom – le bon vieux temps des années 60.

— Si je ne peux pas faire mon travail, c’est de votre faute.

— Le mauvais ouvrier a toujours de mauvais...

— Vous n’avez rien d’une boîte à outils.

Les deux extenseurs manuels claquèrent de concert sur la voiture.

— Mes outils, les voici. Et je ne m’en plains pas, ils me sont bien utiles. Mais vous, vous êtes mon employeur. C’est vous qui me dites ce que je dois faire, et comment le pourrais-je, avec cette seule photo couleur ? Dites-le-moi donc.

— Un pilg, les Eltern de l’Église disent que si la photo ne suffit pas, et c’est le cas, nous le savons, tous autant que nous sommes, alors il faut que vous partiez en pilg jusqu’à ce que vous découvriez le Deus irae. Ils ont d’ailleurs joint des documents à cet égard.

La surprise de Tibor se lut d’abord dans le clignement de ses yeux. Il resta un instant bouche bée avant de protester :

— Mais, et ma metabatterie, imaginez qu’elle flanche !

— Vous voyez bien que vous vous plaignez de vos outils.

Le père Handy maîtrisait soigneusement sa voix pour lui donner un ton de calme.

À ses fourneaux, Ely intervint :

— Balance-le ! Qu’il aille au diable !

Il lui répondit d’abord à elle :

— Je n’ai pas l’intention d’envoyer qui que ce soit au diable. D’ailleurs, sans jouer sur les mots, le diable et l’Enfer, c’est chez les chrétiens. Nous n’avons pas tout cela, lui fit-il remarquer. Puis il s’adressa à Tibor et lui récita le *Poème des Poèmes*, celui

² Fête hawaïenne avec repas typique à base de feuilles de taro cuites et de la crème de coco.

que tous deux comprenaient sans toutefois en saisir le sens profond. Leur incapacité ressemblait à celle de Papagano empêtré dans les mailles de son propre filet. Il le récita à voix haute, tressant ainsi un lien qui les rassemblait dans ce que, eux, les chrétiens, appelaient « agape », l'amour. Cependant, eux-mêmes étaient attachés par une chose encore plus importante. C'était à la fois l'amour, l'homme et la beauté : une nouvelle trinité, en somme.

*Ich sih die liehte heide
in grüner varwe stan.
Dar süln wir alle gehen,
die sumerzit enphahen.*

Quand il eut fini, Tibor hocha la tête, prit encore une fois sa tasse de café, manœuvre difficile, complexe et problématique, et but quelques gorgées. La pièce s'immobilisa dans le calme. Même Ely, la femme, ne bavardait pas.

Dehors la vache qui tirait la voiture de Tibor gémissait avec insistance et s'agitait. Peut-être, songea le père Handy, qu'elle cherche, qu'elle espère trouver quelque chose à manger. Elle a besoin de nourrir son corps, et nous notre esprit. Sinon chacun de nous meurt. Il nous faut la fresque, il faut qu'il parcoure des milliers de kilomètres, et si sa vache périt ou si sa batterie tombe en panne, eh bien, nous succomberons avec lui. *Il n'est pas seul en cette mort.*

Il se demanda si Tibor savait tout cela. Si le fait de savoir serait de quelque secours. Probablement pas. C'est pourquoi il se tut. En ce monde, il n'existait aucun secours.

2.

Aucun des deux hommes ne connaissait l'auteur de ce vieux poème ni les mots d'allemand du Moyen Âge qui ne figuraient pas dans leur dictionnaire ; ensemble, tous les deux avaient inventé, questionné et trouvé la signification de ces mots. Ils étaient sûrs de comprendre le sens général. Pas avec précision néanmoins. D'où les sarcasmes d'Ely.

C'était pourtant bien cela : je vois le bosquet baigné de lumière. Dans le vert – et ensuite ils ne savaient pas au juste. Mais en gros, il était dans la verdure. Et nous irons tous là-bas... était-ce *bientôt* ? Le temps de l'été – et puis quoi, le temps de l'été retrouver, ou découvrir, ou au contraire quitter ?

Lui et Tibor sentaient ce poème, c'était ça leur vérité, bien que, pour eux, dans leur ignorance et en l'absence de points de référence, ce fût à la fois quitter et retrouver le temps de l'été, le bois ensoleillé ; la vie et sa fuite réunies puisqu'ils ne réussirent jamais à lever rationnellement l'équivoque. Ils en ressentaient de l'effroi sans pour autant cesser d'y revenir encore et toujours parce que – et peut-être justement le fait qu'ils ne le comprenaient pas fut-il en cela déterminant – le poème était une sorte de baume salvateur.

Maintenant le père Handy et Tibor avaient besoin de force. Que de Là-Haut, pensa en lui-même le père Handy, leur soit envoyée cette puissance – *mekkis* – qui les aiderait... sur ce point les Serviteurs de la Colère étaient d'accord avec les chrétiens : les forces du bien se trouvaient Là-Haut, *Ubrem Sternenzelt* comme Schiller l'avait écrit jadis. Au-dessus de la voûte étoilée. Oui, *au-delà* des étoiles, pas de doute à ce sujet, c'était de l'allemand moderne.

Tout de même, cette dépendance envers un poème dont on ne comprenait pas vraiment le sens était étrange. Tout en dépliant et étudiant les vieilles cartes routières maculées, datant

d'avant-guerre, d'une époque où les stations-service les offraient gracieusement, il se demanda s'il ne s'agissait pas d'un stigmatisme de dégénérescence. Un signe précurseur, de mauvais augure... pas seulement les temps difficiles qu'ils vivaient, mais aussi qu'eux-mêmes étaient devenus mauvais –, intrinsèquement s'entend.

Il devait s'entretenir à présent avec le Dominus McComas, son supérieur hiérarchique au sein des Serviteurs de la Colère. Le Dominus était assis, massif et peu chaleureux. Il avait des dents étrangement cruelles ; on aurait dit qu'elles étaient faites pour déchirer des choses, pas forcément vivantes, beaucoup plus dures, au contraire, comme si son métier, la profession qu'il exerçait, faisait intervenir les dents.

— Carl Luftesfel, dit le Dominus McComas, était un fils de pute. En tant qu'homme.

Il donna cette précision car bien entendu personne ne parlerait en ces termes du côté divin de l'homme-dieu, c'est-à-dire le Deus irae.

— D'ailleurs, ajouta-t-il, je parie à dix contre cinq qu'il faisait ses martinis avec du vermouth doux.

— Avez-vous jamais bu du vermouth doux, nature ou avec de la glace ? demanda le père Handy.

— De la bibine, grinça McComas de son abominable voix de basse, tandis qu'en parlant, il fourrageait dans ses gencives spongieuses et molles avec le bout d'une allumette en bois. Je ne plaisante pas, c'est de la pisse d'âne qu'ils ont achetée et rien d'autre.

— D'ânes diabétiques, dit le père Handy.

— Ouais, qui pissent du sucre.

McComas grogna un vague « ha ha ». Ses yeux ronds et rouges, rouges comme s'ils avaient subi un court-circuit et que le métal qu'ils contenaient avait surchauffé – phénomène dangereux et malséant –, ses yeux donc scintillaient. Mais il n'y avait là rien d'anormal, pas plus que dans le fait que sa braguette était à demi ouverte.

— Donc votre « inc » attitré, grinça McComas, va rouler sa bosse jusqu'à Los Angeles. Ça descend, au moins ?

Et cette fois-ci, il rit au point de cracher sur la table. Ely qui tricotait, assise à l'écart dans son coin, lui adressa un regard chargé d'une haine si évidente que le père Handy en ressentit de la gêne et concentra son attention sur les cartes routières toutes chiffonnées.

— Carleton Luftewfel, dit-il, fut président du Bureau de recherches et de développement de l'énergie de 1982 jusqu'au début de la guerre.

Puis en demi-aparté :

— Jusqu'à l'utilisation du Gob, la grande bombe sans objectif, un engin qui n'explosait à aucun endroit précis sur la surface terrestre mais agissait de façon à contaminer une couche de l'atmosphère elle-même. Par conséquent – et la stratégie qui eut cours en matière d'armement avant la Troisième Guerre mondiale allait dans ce sens – elle ne pouvait pas être interceptée, comme un missile était susceptible de l'être par un antimissiles ou un bombardier à équipage humain, quelle que soit sa vitesse, et en 1982 on atteignait des vitesses assez remarquables. Mais elle pouvait l'être, c'est à peine croyable, par un simple avion biplan... de petite vitesse.

En 1978, le biplan était réapparu avec le D III. Engin de défense, le D III était une espèce de pélican poussif, de fabrication humaine, pouvant contenir des réserves de carburant inépuisables. Il était capable d'effectuer des survols à basse altitude sans atterrir pendant des mois tandis qu'à l'intérieur le pilote vivait des ressources de son uniforme comme nos premiers parents, de celles des arbres et des arbustes. Le biplan D III était pourvu d'un système tropique qui dirigeait les manœuvres lorsque survenait un bombardier, même s'il se trouvait à une altitude fantastique. Le D III amorçait sa montée alors que le bombardier était encore éloigné de quelque 1 500 km, larguant comme du lest un poids de forte densité situé entre les ailes, ce qui le propulsait à l'altitude adéquate. Le D III et son pilote étaient catapultés très haut, où il n'y avait plus à proprement parler d'atmosphère. Et les amarres – puisqu'on utilisait ce terme, bien qu'en fait il fût impropre, le dispositif ayant une fonction exactement contraire – les amarres, donc, hissaient le biplan et l'homme qui

s'y trouvait au niveau du bombardier jusqu'à ce que brutalement les deux objets se rencontrent. Et tout le monde mourait. Mais le « tout le monde » en question se réduisait à trois personnes : deux dans le bombardier, une dans le D III. Cependant qu'au-dessous une ville continuerait à vivre, illuminée, et parfaitement calme. Tandis que d'autres D III tournaient et tournaient mois après mois, comme certains rapaces semblent planer une éternité entière.

Mais l'éternité ne fut pas vraiment éternelle. Les autres missiles et les D III n'avaient écarté que pour un temps limité les anges exterminateurs et le Deus irae avait fini par venir sur terre, pour tout le monde : Carleton Luftewfel avait fait exploser le Gob, l'arme sans objectif, depuis un satellite se trouvant à un apogée de presque 8 000 km. On s'était imaginé que, par quelque mystérieux stratagème, les États-Unis survivraient et prospéreraient, grâce peut-être aux espèces de cotillons de réveillon distribués à des millions et des millions de patriotes américains. Branchés sur la veine céphalique, ils assuraient une régénération des globules rouges dont le taux s'abaissait rapidement dans le sang. Mais les casquettes de représentant en aspirateurs, style Convention américaine, n'eurent aussi qu'un temps ; pour bien des gens, leur échec avait devancé de plusieurs longueurs la disparition du mal en question, le Krankheit. La fameuse grande compagnie qui avait fourgué au Pentagone et à la Maison-Blanche lesdits couvre-chefs avait disparu elle aussi, victime non pas des retombées détruisant la moelle osseuse mais tout bêtement de missiles assez rapides pour se dissimuler, puis se faufiler à la barbe des antimissiles plus lents à la manœuvre. Ne regardez pas en arrière, avait dit Satchel Paige autrefois, des adversaires sont peut-être en train de vous rattraper. Les missiles de Chine populaire ne s'étaient pas retournés et les poursuivants n'étaient pas arrivés à temps ; ce qui permit à la Chine de mourir avec l'heureuse certitude que dans l'anonymat de leurs piètres usines bricolées dans l'arrière-cour, ils avaient mis au point une arme que même le Dr Porsche, s'il avait encore été de ce monde, aurait salué d'un hochement de tête admiratif.

Cela dit, docteur, pensa en lui-même le père Handy, en manipulant et en dépliant les vieilles cartes routières, quelle fut l'arme la plus foncièrement infecte de cette guerre ? Le Gob du Deus irae qui avait tué le plus de monde... probablement un milliard d'individus ? Eh bien, non, le Gob de Carleton Lufteufel, maintenant vénéré comme Dieu de la Colère, ne fut pas le pire, à moins de ne raisonner que sur les chiffres.

Non, il avait son champion à lui qui, malgré son score relativement faible, quelques millions de morts, lui en imposait : le mal pour le mal, sans complexe ; luisant et puant comme un cadavre de maquereau dans la nuit noire pour reprendre la comparaison faite par un membre du Congrès américain. De plus, comme le Gob, il s'agissait d'une arme américaine. Un gaz qui attaquait le système nerveux. Les organes vitaux se mettaient à s'entre-dévorer.

— Bien, grogna le Dominus McComas, en se curant allègrement les dents, si cet « inc » en est capable, parfait. Si j'étais Elter, je me foutrais complètement que ça ressemble ou pas à Lufteufel. Je voudrais simplement une bonne grosse tête bien bouffie de fieffé salaud ; vous savez, le type qui se goinfre.

En disant ces mots, sa tête de goinfre à lui rayonnait, et chose étrange, pensa le père Handy, McComas correspondait exactement à *l'image* que l'on pouvait se faire du Deus irae... et pourtant, la photo couleur avait révélé un homme aux yeux cernés par la souffrance, comme atteint d'un mal profond et cruel, alors même qu'il s'empiffrait de poulet rôti, un lei autour du cou et une fille – pas spécialement jolie – à sa droite... épais cheveux noirs, brillants et ébouriffés, et barbe de trois jours alors qu'il se rasait sans doute scrupuleusement, mais les racines pileuses réussissaient probablement à filtrer sous l'épaisseur de la couche cutanée : il n'y était pour rien, et pourtant c'était bien la *marque*. Mais la marque de quoi, au juste ? Le Noir ne renvoyait pas à l'idée de mal ; sa signification, Martin Luther l'avait exprimée exactement dans sa traduction de la Genèse quand il écrivait : *Und die Erde war ohne Form und leer* –, oui, *leer*. C'était bien cela, le Noir... comme le négatif d'une photo resté trop longtemps exposé à la lumière directe et ayant viré selon un processus chimique, à une parfaite opacité,

ou *leerté*, c'est-à-dire cette espèce de cécité plus ou moins glaucomateuse. Œdipe errant par les chemins et ce qu'il voyait ou plutôt ce qu'il ne pouvait pas voir. Car ses yeux n'étaient pas morts, mais voilés, par une véritable membrane opaque. Ainsi donc, lui, le père Handy, ne détestait pas Carleton Lufteufel, parce que ce milliard de victimes n'avait pas vécu la mort monstrueuse des gazés par les nervobombes américaines. Il n'y avait pas de comparaison possible.

Et pourtant, c'est cela qui avait mis un point final à la guerre. Quand la pluie toxique cessa, le personnel s'avéra numériquement insuffisant pour continuer – *de mortuis nil nisi bonum*, se dit-il. De ceux qui sont morts, il ne faut dire que du bien, des choses comme ceci peut-être : vous êtes morts à cause des crétins dont vous avez loué les services pour vous diriger, vous protéger, et vous prélever d'énormes impôts. Alors au bout du compte à qui revient le record de la débilité ? À eux ou à vous ? De toute façon, les deux parties avaient péri. Le Pentagone n'existait plus depuis longtemps, la Maison-Blanche, les abris pour v.i.p... *de mortuis nil nisi malum*, pensa-t-il, en modifiant le vieux proverbe pour lui donner plus d'à-propos : des morts, il ne faut dire que du mal. Car ils poussèrent la bêtise au point où l'imbécillité rejoint le démoniaque.

Au point de continuer à lire benoîtement les journaux et à regarder la télé, sans lever le petit doigt, après le discours prononcé par Carl Lufteufel à Cheyenne en 1983, discours dit sur la *Contre-vérité arithmétique*, remettant en cause, dans un brillant éclair de génie abondamment salué d'ailleurs, la théorie selon laquelle une nation avait besoin d'un certain nombre de survivants pour fonctionner. Une nation, avait expliqué Lufteufel, ne tient en aucune façon son identité des personnes qui la constituent mais de son savoir-faire. Aussi longtemps que les dépositaires de ce savoir-faire sont en sécurité, micro-documents enfermés dans des capsules à l'épreuve du temps et enfouis à plusieurs kilomètres de profondeur, et s'ils subsistent (c'est ainsi qu'il s'exprima, et, à Washington, nombreux furent ceux qui reconnurent dans ces paroles le talent déployé dans le célèbre discours de Churchill sur « les larmes de sueur et de sang », prononcé plusieurs décennies auparavant), les principes

de notre idiosyncrasie ethnique et patriotique survivront parce que n'importe quelle génération de remplacement pourra utiliser leurs enseignements.

Mais la génération de remplacement n'avait pas eu le loisir d'aller exhumer les dépositaires de ce savoir, mobilisée qu'elle avait été par une tâche plus importante qui avait quelque peu échappé à Lufteufel : cultiver le sol pour récolter de quoi se maintenir en vie. Les mêmes problèmes avaient déjà tenaillé les pèlerins : défricher la terre, semer, veiller sur la récolte et sur le troupeau. Veaux, vaches, cochons et autres moutons, blé, betteraves et carottes, telles furent finalement les préoccupations vitales de notre idiosyncrasie ethnique et patriotique, et non point une insipide grande épopée de l'Amérique dans le style *Snowbound* de Whittier³.

— Au fait, gronda McComas, ne faites pas partir votre « inc », retirez-lui carrément cette fresque, embauchez un Complet. Lui, sa vache va le remorquer 100 ou 200 km, puis il n'y aura plus de route et il finira par se retrouver dans le fossé. Ce n'est pas pour lui faire une fleur, Handy. Simplement vous allez tuer un pauvre type cul-de-jatte et manchot qui peint avec talent...

— Mieux, dit le père Handy, que n'importe quel artiste dont aient jamais entendu parler les s.o.w.⁴. Il prononça les initiales comme un mot, « sow » – la femelle du cochon en anglais –, pour empoisonner McComas qui tenait à ce qu'on épelle toujours bien les initiales ou qu'au moins on s'arrange pour éviter ce rapprochement.

Les yeux injectés de sang de McComas foudroyèrent l'insolent d'un regard mauvais tandis qu'il cherchait une réplique cinglante et blessante. Il n'avait pas encore trouvé qu'Ely annonça tout à coup :

— Voilà Miss Rae.

— Oh ! s'exclama le père Handy en fronçant le sourcil. Car c'était Lurine Rae qui donnait corps aux divers points, alinéas et

3 John Greenleaf Whittier (1807-1892) poète et journaliste américain

4 *Servants of Wrath* : Serviteurs de la Colère. (N.d.T)

autres détails du dogme de Serviteurs de la Colère – du moins en ce qui le concernait personnellement.

Elle arrivait maintenant, rousse et si frêle qu'il avait toujours l'impression qu'elle pourrait s'envoler... des images de jolies sorcières lui venaient à l'esprit en voyant surgir Lurine Rae à l'improviste, à cause de cette légèreté justement. Elle passait son temps à cheval et c'était la « véritable » raison de sa grande souplesse, bien qu'il ne s'agisse pas uniquement de l'agilité féline d'une femme sportive, ni de légèreté éthérée d'ailleurs. Non, elle avait des os creux, comme un oiseau, avait-il décrété. Ainsi femmes et oiseaux se trouvaient une fois de plus liés dans son imagination, et une fois encore revenait la chanson de Papagano, l'oiseleur. Il fabriquerait un nid pour les oiseaux et puis un jour, il ferait un nid pour une petite femme, ou une petite dame qui dormirait à ses côtés, et en voyant Lurine, le père Handy sentit s'éveiller le vilain mâle en rut qui sommeillait toujours en lui. La plaie de la substantialité se manifestait insidieusement au cœur même de sa nature.

Affligeant. Mais il avait l'habitude. En fait, cela lui plaisait plutôt, enfin, *elle* lui plaisait bien.

— B'jour, lui dit Lurine.

Puis elle vit le Dominus McComas qu'elle n'aimait pas. Elle fronça le nez et ses taches de rousseur se figèrent : tout le rouge pâle de son visage, celui des cheveux, de la peau et des lèvres, s'altéra dans une réaction d'aversion et elle lui retourna son sourire toutes dents dehors. Mais les siennes étaient petites et régulières, faites non pour broyer – par exemple des graines préhistoriques que l'on ne faisait pas cuire – mais pour couper délicatement. Les dents de Lurine étaient conçues pour mordre. Pas de ces gros engins à mastiquer.

Elle mordillait, il le savait. Il le savait ? Disons qu'il le devinait. Car il ne l'avait jamais vraiment approchée ; il maintenait une certaine distance entre eux.

L'idéologie des Serviteurs de la Colère n'était pas sans rapport avec le point de vue augustinien sur les femmes. Il y entrait une part de peur. Puis, bien sûr, le dogme s'était emberlificoté dans le vieux culte de Mani et l'hérésie albigeoise, péripétie de la France provinciale. Pour les cathares, la chair et

les choses de ce monde étaient synonymes de mal, d'où leur abstinence. Pourtant leurs poètes et leurs chevaliers avaient vénéré la femme ; ils l'avaient même littéralement déifiée, la *domina*, séductrice, vitale... même folles comme ces *dominae* de Carcassonne qui portèrent le cœur de leur défunt chevalier dans de petites cassettes serties de pierres précieuses. Et ces chevaliers cathares – faut-il parler de vulgaire démente ou plutôt de perversion ? – qui avaient effectivement gardé dans un coffret émaillé les excréments séchés de leur maîtresse... Ce culte fut réduit après l'impitoyable extermination menée par Innocent III, qui n'avait peut-être pas tort. Pourtant...

En dépit de tout ce côté excessif, les chevaliers-poètes albigeois avaient su reconnaître la valeur de la femme, celle qui n'est pas la domestique de l'homme ni même simplement la chair de sa chair, cette faible part de lui qui céda si promptement à la tentation. Non, elle était – euh, excellente question... En apportant une chaise pour Lurine, puis en lui versant une tasse de café, il pensa : en cette frêle et pâle cavalière de vingt ans, avec ses cheveux roux et ses taches de son, réside une forme de valeur suprême. Aussi suprême que la *mekkis* du Dieu de Colère lui-même. Mais il ne s'agit pas de *mekkis*, ni de *macht* ni de pouvoir ou de puissance. Plutôt une sorte de... mystère. Il y a donc de la sagesse gnostique, un savoir caché derrière un mur si fragile, si enchanteur, savoir fatal cependant, incontestablement. Passionnant que la possession de la vérité pût être l'étape terminale. La femme connaissait cette vérité, vivait avec elle sans pour autant en mourir. Mais qu'elle vienne à la formuler... Il pensa à Cassandre et à l'oracle féminin de Delphes... Et il eut peur.

Un jour il avait dit à Lurine, après quelques verres le soir :

— Vous possédez ce que Paul appelait l'« aiguillon ».

— L'aiguillon de la mort, avait-elle aussitôt rappelé, c'est le péché.

— Oui.

Il avait acquiescé de la tête. Ainsi, elle le supportait, sans en mourir, comme une vipère ne meurt pas de son propre venin... pas plus que les missiles à tête nucléaire ne représentent un danger pour eux-mêmes. Le couteau comme l'épée avaient bien

deux extrémités : le manche d'un côté et de l'autre une lame. La gnose détenue par cette femme était inoffensive pour elle parce qu'elle se trouvait du côté du manche. Mais qu'elle tende le bras... et il voyait, éclatant, l'éclair de la lame.

Cela dit, qu'entendait-on par péché, chez les Serviteurs de la Colère ? Les armes de la guerre. On pensait naturellement à ces crétins psychotiques et psychopathes haut placés dans des compagnies défuntes et autres officines gouvernementales, qui aujourd'hui étaient morts. Ceux des centres de recrutement et les têtes pensantes, ceux qui tiraient des plans et les agents d'exécution ou les petits gars des relations publiques – dans les choux ! Certainement que c'était un péché, ce qu'ils avaient fait, mais ils l'avaient fait sans le savoir. Le Christ, Dieu de la vieille secte, avait bien dit la même chose de ses assassins : ils ne savent pas ce qu'ils font. Le fait qu'ils ne savaient pas et qu'ils faisaient, précisément, et non leur savoir, les avait rendus à jamais tels qu'en eux-mêmes l'histoire les a figés, occupés à jouer ses vêtements aux dés ou en train de Lui percer le flanc d'un coup de lance. La Bible des chrétiens renfermait un certain savoir, à trois endroits qu'il connaissait personnellement – malgré la régie en vigueur dans la hiérarchie des Serviteurs de la Colère proscrivant la lecture des textes sacrés des chrétiens. L'un se trouvait dans le Livre de Job. L'autre dans l'Écclésiaste. Le troisième dans les Épîtres de Paul aux Corinthiens. C'est tout, rien après. Personne, ni Tertullien, ni Origène, ni Augustin, ni Thomas d'Aquin, ni même le divin Abélard, personne n'était venu ajouter un iota en deux mille ans.

Aujourd'hui, se dit-il, *nous savons*. Les cathares n'étaient pas passés loin de la vérité, ils en avaient deviné une partie, à savoir que le monde était dirigé par les puissances du mal et non par un Dieu bon. Ce qu'ils n'avaient pas deviné se trouvait dans Job, c'est que ce « bon Dieu » était un Dieu de colère... un Dieu du mal.

— Comme Shakespeare le fait dire à Hamlet s'adressant à Ophélie, grogna McComas pour Lurine, retirez-vous dans un couvent.

— À la vôtre, dit joliment Lurine avant de siroter son café.

— Vous voyez ? dit le Dominus McComas au père Handy.

— Je vois, dit-il prudemment, qu'on ne peut pas ordonner aux gens d'être ceci ou cela ; ils ont ce que l'on appelait autrefois une nature ontologique.

L'air menaçant :

— C'est quoi ça ?

— Leur nature intrinsèque, répondit aimablement Lurine. Ce qu'ils sont fondamentalement. Espèce de théologien à la manque !

Et pour le père Handy, elle ajouta :

— Ça y est, je suis décidée, j'entre dans l'Église chrétienne.

McComas partit d'un gros rire gras qui ébranla jusqu'à son ventre, dont les proportions évoquaient moins le brave père Noël que quelque animal féroce.

— Il en existe encore ? Y a-t-il une église chrétienne dans le coin ?

— On est même poli et très gentil chez eux, répondit Lurine.

— Bien obligés, répliqua McComas. Eux doivent supplier les gens de venir. Notre situation à nous est différente. C'est les gens qui viennent implorer notre protection. Contre lui.

Il pointa le pouce vers le Ciel. Vers le Dieu de Colère, pas le Dieu-fait-homme tel qu'il était apparu sur la Terre sous le nom de Carleton Lufteufel, mais l'Esprit de *mekkis* qui se trouve partout, là-haut, ici, et pour finir en dessous – dans la tombe où tous se retrouvaient en fin de circuit.

Ainsi l'ultime ennemi que Paul avait reconnu – la mort – avait donc fini par remporter sa victoire, et Paul, lui-même, était mort pour rien.

Ce qui n'empêchait pas Lurine Rae, assise ici même, de siroter son café en annonçant tranquillement son intention d'entrer dans une vieille secte en perte de vitesse et complètement déconsidérée. L'écorce de cet ancien monde qui avait dévoilé sa nature chitineuse et sa méchanceté intrinsèque. Car c'est bien les chrétiens qui avaient inventé les *ter-weps*, les armes de la terreur. Les descendants de ceux qui chantaient les cantiques luthériens francs et pieux avaient mis au point, dans les cartels allemands, ces machines pernicieuses qui dévoilèrent la véritable nature du « Dieu » de l'Église chrétienne.

La mort n'était pas notre ennemie, cet ultime adversaire que Paul avait imaginé ; elle apportait la délivrance, défaisait le lien qui nous asservit au Dieu de Vie, au Deus irae. La mort nous libérait de Lui et ce n'est que dans la mort qu'existait cette liberté. Car le Dieu de Vie est en réalité un dieu mauvais. Et aussi le seul Dieu, tout comme la Terre, le monde d'ici-bas, est le seul royaume. Et eux, tous les hommes, sont ses serviteurs, parce qu'ils exécutent comme ils l'ont toujours fait, au long de milliers et de milliers d'années, ses commandements. La récompense a d'ailleurs été à la hauteur tant de sa nature que de ses commandements : l'Ira. La Colère. Ce qui n'empêchait pas Lurine... C'était à n'y rien comprendre.

Plus tard, quand le Dominus McComas s'en fut allé cahin-caha, vitesse croisière pour vaquer à ses occupations, le père Handy resta avec Lurine.

— Pourquoi ? dit-il.

Lurine haussa les épaules.

— J'aime bien les gens gentils. J'aime bien le Dr Abernathy.

Il la dévisagea, interloqué. Jim Abernathy, le prêtre chrétien de l'endroit, à Charlottesville. Un homme qu'il haïssait. À supposer qu'Abernathy fût vraiment un homme. On aurait dit davantage un castrat, fin prêt, comme on dit dans *Tom Jones*, pour les courses de hongres.

— Il vous apporte quoi au juste ? Du « aide-toi, le ciel t'aidera », ou « pensez à des choses agréables et tout s'arrangera... » ?

— Non, dit Lurine.

Ely lança insidieusement :

— Elle couche avec l'acolyte. Ce Pete Sands. Tu sais bien, le jeune homme chauve et plein d'acné.

— C'est la teigne, rectifia Lurine.

— Tâche quand même de trouver une lotion fongicide pour lui passer sur le crâne, qu'au moins tu ne l'attrapes pas !

— Du mercure, dit le père Handy. Chez un colporteur, un démarcheur. Il faut compter dans les deux dollars et demi, argent U.S.

— D'accord, répondit sèchement Lurine.

— Compris ? dit Ely à son mari.

Il comprenait, oui, il le savait bien.

— Eh bien, oui, ce n'est pas un *gesunt*, dit Lurine.

Gesunt, signifiait bien-portant, quelqu'un qui n'était ni malade ni estropié des suites de la guerre, comme les Incomplets par exemple. Pete Sands était un *kranker*, un mal-portant. Sa tête ravagée et sans un cheveu ainsi que son visage grêlé et plein de boutons en étaient les signes. C'était le retour au paysan anglo-saxon rongé par la vérole, pensa-t-il avec une animosité surprenante. Serait-il jaloux ? Il en fut lui-même étonné.

Désignant le père Handy du menton mais s'adressant à Lurine, Ely lança :

— Pourquoi tu couches pas avec lui ? Il est *gesunt*.

— Allez, ça suffit, répondit-elle de sa petite voix calme mais blanche de colère contenue.

Puis la rage prit le dessus et son visage s'empourpra. Elle resta figée sur sa chaise, pétrifiée.

— Je parle sérieusement, insista Ely sur un mode désagréablement aigu.

— Je t'en prie, essaya d'intervenir le père Handy pour calmer sa femme.

— Alors, qu'est-ce que tu viens faire ici ? continua Ely. Tu es venue annoncer ta conversion, c'est ça ? Ça intéresse qui ? Vasy, convertis-toi. Et même, tiens, couche avec Abernathy. Grand bien te fasse.

Elle y allait carrément. Rien que l'agressivité du ton donnait encore plus de force aux mots qu'elle prononçait. Les femmes étaient très douées dans cet art – question de registre. En comparaison, les hommes ne savaient que grogner, comme McComas, ou, comme lui, s'en tiraient par un ricanement. C'était un peu léger.

S'efforçant de trouver le ton de la sagesse, le père Handy dit à Lurine :

— Avez-vous bien réfléchi au problème ? Il ne faut pas oublier les stigmates attachés à cette religion. Après tout, vous gagnez votre vie en cousant, tissant et filant. Vous dépendez

donc du bon vouloir de notre communauté, et si vous choisissez l'église d'Abernathy...

— Et la liberté de conscience ? dit Lurine.

— C'est pas vrai ! gémit Ely.

— Écoutez, dit le père Handy.

Il avança les deux mains vers celles de Lurine qu'il prit et garda serrées dans les siennes. Puis il expliqua patiemment :

— Ce n'est pas parce que vous couchez avec Sands qu'il vous faut automatiquement accepter leur enseignement religieux. La liberté de conscience, c'est aussi la liberté de refuser le dogme, vous comprenez ? Alors, écoutez-bien, mon petit.

Elle avait vingt ans, lui en avait quarante-deux mais avait l'impression d'en avoir soixante. À tenir ainsi ses mains, il se sentait dans la peau du vieux bélier chancelant ou de quelque animal privé de défense, radotant et marmottant.

Il frémit à sa propre image mais poursuivit néanmoins :

— Deux mille ans durant, on a cru en un dieu bon. Maintenant, on sait que c'est faux. Il existe bien un dieu, mais, et vous le savez aussi bien que moi, vous étiez gosse pendant la guerre, mais vous vous souvenez, vous avez des yeux pour voir, vous les avez vus ces kilomètres de poussière qui, autrefois, furent des corps... Je ne comprends pas comment vous pouvez, en toute honnêteté, intellectuelle aussi bien que morale, accepter une idéologie qui enseigne que le bien a joué un rôle décisif dans ce qui est arrivé. Vous saisissez ?

Elle ne retira pas ses mains. Mais elle resta inerte, passive au point qu'il eut l'impression de tenir des organes morts. Cette sensation provoqua en lui une réaction de répulsion physique ; il lui lâcha les mains, de lui-même. Alors elle reprit sa tasse de café, comme si de rien n'était : puis répondit :

— D'accord, nous savons qu'un certain Carleton Lufteufel, président de l'ERDA ⁵ du gouvernement des États-Unis, a bien existé. Mais c'était un homme. Pas un dieu.

— Un être revêtant forme humaine, créé par Dieu. À Son Image, selon vos propres textes sacrés.

⁵ Energy Research Development Administration, Bureau de recherches et de développement de l'énergie (N.d.T.).

Elle se tut ; à cela, elle n'avait pas de réponse.

— Mon petit, reprit-il, croire en la Vieille Église est une fuite. Une tentative pour échapper au présent. Nous, notre Église, nous essayons de vivre en ce monde, de faire face aux événements et de trouver une façon de les assumer. Nous sommes honnêtes. En tant que créatures vivantes, nous nous trouvons entre les mains d'une impitoyable divinité, toute de courroux, et y resterons jusqu'à ce que la mort nous raie de ses tablettes. Si au moins l'on pouvait croire en un dieu de mort... mais hélas... Lurine l'interrompt :

— Peut-être qu'il existe.

Il rit :

— Pluton ?

— Peut-être que Dieu nous délivre de nos tourments, insista-t-elle, et que je le découvrirai dans l'église d'Abernathy. En tout cas...

Elle leva les yeux, toute rouge, petite, résolue – adorable.

— ... je n'adorerai pas comme un Dieu un psychopathe ex-fonctionnaire du ERDA américain. Il faut être réaliste, c'est...

Elle fit un grand geste.

— ... c'est faux.

Comme si c'était elle-même qu'elle cherchait à convaincre.

— Vous oubliez qu'il est vivant.

Elle le fixa, tristement, visiblement ébranlée.

— Comme vous le savez, continua-t-il, nous sommes en train de faire son portrait. Et nous dépêchons l'inc, notre artiste peintre, à sa recherche. Nous avons des cartes routières et des cartes de l'Automobile Club. Appelez ça du pragmatisme, si vous voulez ; c'est ce qu'Abernathy m'a dit un jour. Mais lui, qu'est-ce qu'il adore ? Rien du tout. Montrez-moi ! Faites-moi donc voir !

Il tapa violemment sur la table, avec le plat de la main.

— Eh bien, dit Lurine, c'est peut-être...

— Un prélude ? À la vraie vie à venir ? Est-ce que vous y croyez vraiment ? Écoutez, mon enfant, saint Paul croyait qu'il verrait le retour du Christ de son vivant à lui. Que le « Nouveau Royaume » commencerait au I^{er} siècle après J.C. Ça s'est passé comme ça ?

— Non.

— Et tout ce que Paul a écrit ou pensé repose sur ce postulat erroné. Nos croyances à nous ne sont fondées sur aucune erreur de ce genre. Nous savons à quoi servit Carleton Lufteufel. Il fut la manifestation de Dieu sur Terre dont il dévoila ainsi la véritable nature : la colère. Vous pouvez d'ailleurs le constater vous-même, car chaque poignée de fange ou de caillasse en témoigne. Et ce, depuis seize ans. S'il y avait encore des psychiatres en ce bas monde, eux vous ouvriraient les yeux sur ce qu'en fait, vous tentez de faire. On appelle cela... la fuite.

Il se tut. Ely ajouta :

— Et elle couche avec Sands.

Personne ne répliqua quoi que ce soit, car cela aussi, c'était un fait. Or, un fait étant une chose abstraite et les mots ne pouvant répondre aux choses, il aurait fallu une autre chose, plus importante, que Lurine Rae et la Vieille Église ne possédaient pas. Elle qui n'avait que de jolis mots comme « agape » et *caritas*, pitié et salut.

— Quand on a connu les *ter-weps*, dit le père Handy, et le Gob, on ne peut plus se contenter de mots. Vous comprenez ?

Lurine hocha la tête, confuse, ébranlée, et malheureuse tout à la fois.

3.

La guerre avait vu la prolifération de nombreuses drogues toxiques. Par la suite, ces divers produits dont la variété était infinie se trouvèrent dispersés dans le chaos généralisé, si bien que maintenant on était susceptible d'en découvrir un peu partout, ce qui d'ailleurs n'était pas particulier à la drogue. Or, Pete Sands s'intéressait beaucoup à ces drogues car certaines, peu nombreuses au demeurant, bien que conçues et mises au point à l'origine pour servir d'armes contre l'ennemi dont elles entravaient, brouillaient ou altéraient les facultés mentales, possédaient néanmoins une valeur positive.

C'était du moins sa conviction. À condition d'être prudent et précis, il était possible de concocter une potion en mélangeant plusieurs types de drogue ; il en résultait un certain trouble mais également une sorte d'épanouissement ou une lucidité accrue. Petites amphétamines vertes, benzédrines d'un rouge brillant, demi-plaquettes blanches de codéine, encore divisées en deux quand le produit était plus concentré, minuscules hallucinogènes jaunes... il avait constitué tout un répertoire qu'il tenait soigneusement caché. Personne à part lui n'avait connaissance du trésor qu'il amassait en secret... et tout en amassant, il expérimentait.

Il était convaincu que les prétendues hallucinations provoquées par certaines de ces drogues (en insistant bien, se redisait-il à chaque fois, sur le mot « certaines ») n'étaient en fait en aucune façon des hallucinations, mais la perception d'autres zones de la réalité. Les unes terrifiantes, les autres plus séduisantes.

Curieusement, il explorait et étudiait surtout les premières. Peut-être un long passé de puritanisme l'avait-il rendu quelque peu masochiste, se disait-il ; de toute façon, c'est dans le domaine de la terreur qu'il aimait s'aventurer à petits pas... Il ne

souhaitait ni se risquer trop loin ni rester trop longtemps, mais il voulait tout de même profiter du coup d'œil.

Le souvenir de son père lui revenait alors. Ce jour avant la guerre où il s'était mesuré à la machine à secousses dans un parc d'attractions. On mettait une pièce, puis on serrait deux poignées qu'il fallait écarter l'une de l'autre petit à petit. Plus l'écart était grand, plus la décharge électrique était forte. On pouvait évaluer ainsi sa propre résistance ; jusqu'à quel point on supportait de maintenir la pression sur les poignées. À voir son père ainsi transpirer, le visage tout rouge, Pete Sands avait ressenti de l'admiration pour lui, il avait vu la poigne paternelle devenir plus forte, plus vigoureuse à mesure que l'écart s'accroissait. Et pourtant la puissance de l'adversaire contre lequel luttait son père était évidente. Trop grande même puisque finalement, avec un grognement douloureux, il avait lâché prise, totalement.

Pourtant il avait été splendide son père, qui, bien sûr, avait fait un peu d'épate à ce petit Pete âgé de huit ans et persuadé que papa était le plus grand. Lui aussi avait, l'espace d'un quart de seconde, touché les poignées et reculé de frayeur. Incapable de supporter un seul instant la secousse. C'est que, lui, il n'était pas comme son père... c'est du moins ce qu'il pensait.

Il se retrouvait donc maintenant avec ses pilules, « *ter-weps* » de récupération dont, tel un alchimiste, il faisait de savants mélanges aux proportions et à la nature secrètes. D'autre part, il s'assurait toujours la présence d'une tierce personne qui puisse lui faire avaler une dose de phénotiazine ordinaire s'il franchissait le seuil supérieur ou inférieur bref, fatidique, en tout cas sous l'effet de la drogue.

— Je suis con, avait-il un jour candidement reconnu devant Lurine Rae. Ce qui ne l'empêcha pas de continuer. Il passait au crible la camelote de chaque colporteur passant par Charlottesville... examinait, et souvent achetait. Il possédait ainsi toute une panoplie pharmaceutique et était capable de donner, généralement au premier coup d'œil, la composition d'une pilule, d'un comprimé ou d'une gélule donnés, quels qu'en soient les arcanes. Il reconnaissait le cachet correspondant à

chaque groupe de produits interdits à la vente libre avant la guerre : sa connaissance en ce domaine était sans faille.

— Tu n'as qu'à arrêter, avait dit Lurine.

Mais il ne voulait pas, parce qu'il était à la recherche de quelque chose. Il ne s'amusait pas seulement à s'envoyer en l'air comme ça ; c'était vraiment de la recherche, le but était là, tout proche, mais une membrane opaque le dissimulait encore. Et lui se bagarrait à coup de drogue pour déchirer cette membrane, lever ce voile. C'est ainsi qu'il se représentait les choses. Souci de rationaliser ? Peut-être. Mais pour quelle autre raison agirait-il de la sorte ? Car il connaissait souvent les affres de la frayeur et de l'égarement, parfois de la dépression, et même, rarement il est vrai, une sorte de rage polymorphique et meurtrière.

Autopunition ? Non, il y avait souvent réfléchi, et la réponse était négative. Il ne cherchait pas à se faire du mal, ni à altérer ses facultés ni à créer chez lui un empoisonnement hépatique ou rénal. Il lisait les brochures et étudiait soigneusement les effets secondaires... car il ne voulait certes pas sombrer dans la folie furieuse et causer du tort à autrui ; la pâle et charmante Lurine par exemple. Mais...

— Il nous est impossible de voir Carleton Luftuefel grâce à nos seuls sens, expliqua-t-il à Lurine. Mais je crois...

Il y avait un autre niveau de réalité que l'œil ne pouvait percevoir sans assistance étrangère. Prenez les rayons ultraviolets ou infrarouges par exemple...

Lurine, pelotonnée dans un fauteuil en face de lui, fumait une pipe algérienne en bois de bruyère, bourrée avec un mélange de cavendish hollandais d'avant-guerre complètement desséché. Elle dit :

— Au lieu de prendre des drogues, construis donc des instruments capables d'enregistrer sa présence, à cette chose que tu veux trouver. Démasque-la sur un cadran. C'est moins dangereux.

Elle avait toujours peur qu'il n'atteigne sous l'effet de la drogue un point de non-retour ; après tout, ces médicaments ne correspondaient à aucune médication : il s'agissait d'enzymes métaboliques et neurologiques, dont le fonctionnement exact

échappait même à ceux qui les avaient conçus... les effets étaient très variables selon les sujets.

— Je ne veux pas d'une réponse qu'on lit sur un cadran, répondit-il. Ce n'est pas un truc enregistré que je cherche ; je veux... il fit un grand geste – une expérience.

Soupir de Lurine.

— Alors laisse venir. Tu n'as qu'à attendre tranquillement.

— Je ne peux pas attendre. Elle ne viendra pas en ce bas monde ni de ce côté-ci de la tombe.

L'ennemie à laquelle aspiraient tous les s.o.w. et leur Nouvelle Église. Bien que dans le même temps, les mêmes s.o.w. se plaisent à se considérer, eux, les survivants de la guerre, comme les Élus, l'élite épargnée par le Dieu de Colère.

Il voyait bien ce qui dans leur logique était fondamentalement faux. Si le Dieu de Colère était mauvais ainsi que l'affirmaient les s.o.w., il épargnerait non pas les justes, mais les plus méchants. Par conséquent et suivant leur propre logique, ils étaient les damnés de la terre. Tout comme Carleton Lufteufel, ils vivaient parce qu'ils étaient trop mauvais pour se voir offrir le doux réconfort de la mort.

Ce genre de raisonnement dément finit par l'ennuyer et il retourna aux pilules étalées devant lui, sur la table, dans son petit living.

— D'accord, dit Lurine. C'est *quoi* au juste que tu cherches ? Tu dois bien avoir une petite idée. Quel en est le prix, au moins... sinon tu ne serais pas toujours en train d'acheter ces petits remèdes, avec tout l'argent que les colporteurs t'en demandent... Je suis très malheureuse. Peut-être bien que ce soir je vais faire comme toi.

Aujourd'hui elle avait annoncé au père Handy son intention d'entrer dans l'Église chrétienne, mais elle n'en avait soufflé mot ni à Pete Sands ni au Dr Abernathy. Comme d'habitude elle jouait sur les deux tableaux... une sorte d'instinct l'empêchait de faire le pas décisif.

Pete, fronçant le sourcil, dit lentement :

— Une fois, j'ai vu ce qu'on appelle *der Todesstachel*. C'est ainsi du moins que l'appelleraient ton petit copain le père

Handy et son Tibor. Ils ont un faible pour le vocabulaire théologique allemand.

— C'est quoi, *ein Todesstachel* ? demanda-t-elle. Elle n'avait encore jamais entendu ce mot mais savait que *Tod* signifiait mort.

Pete dit sombrement :

— L'aiguillon de la mort. Mais écoute-moi. « Aiguillon », comme quand on est piqué par un insecte ou des orties... C'est le sens *moderne*. De nos jours, le mot signifie être touché par un dard rempli de poison, comme celui d'une abeille. Mais il n'a pas toujours eu ce sens-là. Dans les temps anciens, quand les premiers traducteurs de la Bible par exemple écrivirent : « Mort où est ton aiguillon ? » ils entendaient le mot au sens ancien, c'est-à-dire...

Il hésita.

— Comme lorsqu'on est piqué par une remarque. Tu comprends ? Par exemple, piqué au vif, blessé par une remarque. Ce qui signifiait être blessé comme par un trait acéré. Dans les duels, on disait que les adversaires s'aiguillonnaient l'un l'autre. On parlerait maintenant de faire mouche. Ainsi Paul ne parlait pas de l'aiguillon de la mort au sens où l'on entend la piqûre du scorpion, avec la queue et la poche de venin. Un irritant, en quelque sorte. Il parlait lui d'un « déchirement ».

Paul faisait allusion en fait à une chose dont lui-même, Pete Sands, avait une fois fait l'expérience sous l'effet de la drogue.

Il s'était battu. Les drogues avaient déclenché une rage destructrice polymorphique, comme un cyclone. Il s'était mis à arpenter la pièce en brisant des objets, mais comme il s'agissait du petit appartement de Lurine, les objets qu'il avait brisés lui appartenaient à elle et, chose incroyable, lorsqu'elle avait tenté de l'arrêter, il l'avait frappée à coups de poing et à coups de pied. C'est à ce moment-là qu'il sentit l'aiguillon. Au sens ancien du terme. Une déchirure profonde de son corps par une lance métallique acérée, semblable aux gaffes fourchues utilisées par les marins pêcheurs pour gaffer les gros poissons déjà pris dans le filet.

De toute sa vie, jamais il n'avait connu d'expérience aussi réelle. Quand la lance lui perça le flanc, il se tordit littéralement

de douleur au point que Lurine, jusque-là occupée à esquiver et parer les coups, s'était immobilisée instantanément pour s'inquiéter de lui.

La gaffe, c'est-à-dire l'espèce de harpon métallique proprement dit, était fixée à l'extrémité d'un long manche, sorte de lance qui s'élevait de la Terre vers le ciel, et à l'instant fatidique où l'abominable douleur l'avait envoyé rouler plié en deux, il avait aperçu les personnes à l'autre extrémité de la lance : celles qui tenaient le manche de la gaffe reliant les deux mondes. Trois silhouettes au regard à la fois chaleureux et impassible. Elles n'avaient pas tourné le harpon dans la plaie, se contentant de le maintenir ainsi, jusqu'à ce que sous l'effet de la douleur, il commence lentement, progressivement, à se réveiller. C'était cela le dessein de l'aiguillon : l'éveiller de son sommeil. Le sommeil de l'humanité dont chacun, un jour, serait tiré en un clin d'œil, ainsi que Paul l'avait prédit :

— Écoutez, je vais vous révéler un mystère. Nous ne dormirons pas car nous serons transformés en un clin d'œil.

Oui, mais la douleur... En fallait-il autant pour le tirer de son sommeil ? Est-ce que tout le monde doit souffrir ainsi ? Est-ce que la lance viendrait encore le transpercer un jour ? Il redoutait et cependant reconnaissait que les trois personnes, la Trinité, avaient raison ; il fallait le faire, il avait besoin d'être réveillé. Et cependant...

Il sortit un livre, l'ouvrit et lut à voix haute pour Lurine qui aimait bien qu'on lui fasse la lecture, à condition que ce ne soit ni trop long ni trop grandiloquent. Il lut un court poème tout simple, sans lui en révéler l'auteur.

*Mère, je ne peux pas faire tourner mon rouet ;
Mes doigts me font mal, mes lèvres sont sèches ;
Oh ! si vous pouviez souffrir ce que je souffre !
Mais oh ! qui jamais souffrit comme moi !*

Refermant le livre, il demanda :

— Qu'est-ce que tu en penses ?

— Pas mal.

— Sapho. En traduction. Un mot sans doute, un « fragment ». Mais ça fait penser à Gretchen am Spinnrade dans la première partie du *Faust* de Goethe.

Puis il pensa, *Meine Ruh ist Hin. Meine Herz ist schwer*. Ma paix est envolée, mon cœur est lourd. Surprenant, une telle ressemblance. Goethe le savait-il ? Le poème de Sapho était meilleur parce que plus court. Et puis, il avait le mérite, en traduction du moins de ne pas être en langue étrangère, car à l'inverse du père Handy chez les s.o.w., lui ne trouvait aucun charme aux langues étrangères. En fait elles lui faisaient peur. Trop de *ter-weps* étaient venues d'Allemagne par exemple. Il ne pouvait l'oublier.

— C'était qui, Sapho ? demanda Lurine.

— Le meilleur poète que le monde ait jamais connu. Même en fragments. Tu peux prendre Pindare. Il est trois coudées au-dessous.

Il examina à nouveau l'assortiment de pilules. Quoi prendre, quelle combinaison ? S'efforcer par leur entremise d'atteindre cette autre rive dont il était certain qu'elle existait. Derrière les portes de la mort peut-être.

— Raconte-moi, dit Lurine en l'observant intensément sans cesser de tirer sur sa pipe de bruyère algérienne. Du bon marché mais c'est tout ce qu'elle avait trouvé chez le colporteur. Les écumes *made in England* étaient trop chères.

— Comment c'était la fois où tu as vu le diable après avoir pris des méthamphétamines ?

Il rit.

— Qu'est-ce qu'il y a de drôle ?

— On imagine tout de suite, tu sais : la queue fourchue, le pied fendu, les cornes...

Mais elle parlait sérieusement.

— Pas du tout. Raconte-moi encore.

Il n'aimait pas rappeler cette vision qu'il avait eue du Malin, celui que Martin Luther avait baptisé « notre ennemi héréditaire sur terre ». Il prit donc un verre d'eau, choisit soigneusement une série de pilules variées et avala le tout.

— Les yeux horizontaux, continua Lurine, c'est toi qui me l'as dit. Pas de pupilles, seulement des fentes.

— Oui, opina-t-il.

— Et puis il était au-dessus de l'horizon. Immobile. Il était là depuis toujours, tu as dit. Il était aveugle ?

— Non. Moi, il me voyait par exemple. Et chacun de nous aussi en fait, et tout ce qui vit.

Il attend.

— Ils se trompent, les Serviteurs de la Colère, pensa Pete. À notre mort, nous pouvons être livrés au Malin. Et ce ne sera plus, le cas échéant, la délivrance attendue, mais seulement le commencement.

— Vois-tu, poursuivit-il. Il était placé de telle sorte qu'il avait vue directement sur toute la surface du globe, comme si notre monde était plat et la portée de son regard infini, comme un rayon laser. Sans point de convergence.

— C'est quoi, ce que tu viens de prendre ?

— De la Narkazine.

— Nark a un rapport avec le sommeil. Mais zine correspond plutôt à un stimulant. Est-ce que ça t'incite au sommeil ?

— Le lobe frontal subit un engourdissement, ce qui libère totalement l'activité du thalamus. Aussi (il avala rapidement des petites dragées grises), je prends ça pour contrôler le thalamus.

Le métabolisme du cerveau était, avec la vaso-dilatation et la vaso-constriction, ses grands dadas. Il connaissait parfaitement la géographie du cerveau humain et les effets d'une légère insuffisance de l'irrigation sanguine à tel ou tel endroit. Un homme parfaitement affable et sensible pouvait être irrémédiablement transformé en un être soupçonneux, étriqué, sombre et quasi paranoïde. C'est pourquoi il prenait des précautions. Il cherchait dans un premier temps à influencer sur les sécrétions hormonales de ses glandes surrénales en limitant la vaso-constriction. Or, les amphétamines étaient des vaso-constricteurs. Par conséquent, elles étaient dangereuses. Constamment susceptibles d'affecter la personnalité à partir d'un phénomène physiologique.

Les grands laboratoires avaient déjà fait ces découvertes qui avaient été transmises au Pentagone, puis exploitées militairement, en tant que *ter-weps*, dès les années 60, 70, avant d'être utilisées dans les années 80.

D'un autre côté cependant, les méthamphétamines inhibaient la sécrétion d'adrénaline qui, pour certaines personnalités, constituait un facteur vital. La schizophrénie comme le cancer avaient enfin été élucidés : il s'agissait d'un virus dans le cas du cancer ; quant à la schizophrénie, il apparut qu'elle consistait en une surproduction de sérotonine que le cerveau ne parvenait pas à maîtriser. D'où les hallucinations, de vraies celles-ci, encore que la ligne de démarcation entre l'hallucination et la vision authentique soit en vérité devenue bien ténue.

— Je ne te comprends pas, dit Lurine. Tu prends ces foutues pilules, elles te font voir des choses absolument horribles : Satan en personne, ou bien cette espèce de harpon dont tu parles, la lance qui te transperce le côté. Et malgré cela, tu recommences. Tu n'en as pas marre ? Il doit bien y avoir une autre raison.

Elle le regarda, perplexe. Pete lui répondit :

— Il faut que je sache. C'est tout. Vivre une expérience, tu sais, c'est cela exister. Et je veux exister.

— Puisque tu es là..., fit-elle remarquer, pratique.

— Écoute bien. Dieu, le Dieu authentique, Celui de la Bible, Celui que nous adorons – je ne parle pas de ce Carleton Lufteufel –, Dieu est à notre recherche. Toute la Bible est une chronique de la quête de l'homme par Dieu. Et non l'inverse, l'homme cherchant Dieu. Est-ce que tu comprends ? Moi, je veux aller au-devant de Lui, aussi loin que je pourrai, à Sa rencontre.

— Comment l'homme s'est-il trouvé séparé de Dieu ?

Elle écoutait attentivement comme une enfant, attendant qu'on lui dise la vérité. Pete expliqua à mots couverts :

— Une querelle. Tellement ancienne que l'histoire n'en est plus très nette. Disons que Dieu avait en quelque sorte installé l'homme en un lieu où il pouvait le joindre chaque jour, régulièrement. Ils étaient donc en contact direct, comme toi et moi en ce moment. Mais il est arrivé quelque chose, et ils se sont refermés, si l'on peut dire, comme les impénétrables monades de Leibniz, proches l'un de l'autre, mais dans l'impossibilité de percevoir quoi que ce soit à l'extérieur d'eux-

mêmes. Uniquement capables de scruter leur être propre. Une sorte de schizophrénie s'installa manifestement, venant de l'un ou l'autre, ou des deux. L'autisme. La séparation. Puis l'homme...

— L'homme fut chassé. Physiquement parlant.

— Bien évidemment, dit Pete, l'homme fit quelque chose ou en tout cas Dieu le crut. Nous ne savons pas exactement de quoi il retournait. De toute façon, il était corrompu, et cette corruption était l'œuvre de la nature ou de quelque substance naturelle : une chose faite par Dieu, qui appartenait à Sa création. C'est ainsi que l'homme perdit le contact direct, rejoignant par sa chute le rang de simple créature. Maintenant, il nous faut refaire tout le chemin en sens inverse.

— Et tu fais cela grâce à tes pilules. Il répondit simplement :

— C'est le seul moyen que je connaisse. Je n'ai pas de visions « naturelles ». Je veux faire ce voyage en sens inverse jusqu'au moment où je me trouverai face à Lui, dans la situation que l'homme connut jadis et qu'il refusa délibérément. Il ne fait aucun doute qu'il a été tenté par quelque chose ou par quelqu'un » l'incitant à regarder dans une autre direction. *L'homme mit fin de son plein gré à cette situation parce qu'il croyait avoir trouvé mieux.*

Puis s'adressant aussi à lui-même, il ajouta :

— Et finalement nous nous sommes retrouvés avec Carleton Lufteufel, le Gob et les *ter-weps*.

— J'aime bien l'idée de la tentation, dit Lurine.

Elle ralluma sa pipe qui était éteinte.

— Tout le monde y passe. Ces pilules te tentent, alors tu continues. Les hommes, les gens comme toi, ont un côté chien de prairie avec leur curiosité folle. Faites un bruit bizarre et les voilà qui sortent de leur trou pour voir ce qui se passe. Au cas où.

Elle réfléchit un instant, puis :

— Du sensationnel. Voilà l'objet de votre désir. À toi comme à celui du Jardin, le premier de notre race. Avant la guerre, on appelait ça du « grand spectacle ». C'est le syndrome du grand chapiteau.

Elle sourit.

— Et je vais même te dire encore une chose. Tu sais pourquoi tu veux être aux premières loges ? Pour être avec « eux ».

— Qui, eux ?

— Les gros mecs. De l'arrogance. La gloriole. L'homme vit Dieu et se dit : crénom de Dieu, comment se fait-il qu'il soit Dieu, pendant que moi je reste...

— Et c'est ça que je fais.

— Apprends donc à être comme ceux que le Christ appelait les « humbles ». Je parie que tu ne sais même pas ce que ça veut dire. Tu te rappelles les grandes surfaces avant la guerre, quand quelqu'un laissait un autre chariot resquiller et s'intercaler devant lui ? Voilà la fausse idée qu'on se fait de l'humilité. En fait, il s'agit de « douceur » au sens où l'on dit d'un animal qu'il est « doux ».

— Vraiment ?

— Plus tard, humble signifia modeste, ou même indulgent, patient, voire carrément des défauts comme la faiblesse ou la mollesse. Mais, à l'origine, ce mot signifiait l'abandon de toute forme de violence. Dans la Bible, son sens exact et précis était : libre de tout ressentiment à l'égard de ceux qui vous avaient fait du tort.

Elle ajouta en riant de satisfaction :

— Pauvre idiot ! Tu bavardes mais en fait tu ne sais rien du tout.

— En tout cas, la compagnie de ce pédant de père Handy ne t'a guère appris l'humilité. En aucun sens du terme.

Lurine s'étouffa de rire avant de pouvoir articuler.

— Ouf ! Mon Dieu ! Voilà un excellent sujet de conversation : Qui de nous deux est le plus humble ? Sûrement moi, tiens, et de loin encore !

Et elle se balançait dans son fauteuil. Lui fit comme si elle n'était pas là. Le cocktail de pilules qu'il avait pris y était pour quelque chose ; elles avaient commencé à faire leur effet.

Il vit tout à coup une silhouette aux yeux rieurs qu'il supposa être Jésus. Il le fallait. L'homme avait les cheveux filasses, coupés en brosse, et portait une toge et des sandales grecques. Jeune, les épaules carrées, il arborait un sourire doux et

heureux, serrant contre sa poitrine un livre gigantesque fermé par une grosse boucle métallique. À part les sandales grecques, il aurait pu, avec sa coupe de cheveux, passer pour un Saxon.

Jésus-Christ ! pensa Pete.

Le jeune homme blond et athlétique – bon Dieu, c'est qu'il avait une stature de forgeron ! – dégrafa le fermoir et ouvrit le livre pour montrer deux pleines pages. Pete vit une inscription en langue étrangère, tendue vers lui pour qu'il la lise :

KAI THEOS EIN HO LOGOS.

Il était incapable de comprendre, et ne parvint guère mieux à éclaircir l'embrouillamini des autres mots, lisiblement écrits pourtant, qui valsaient devant ses yeux. Fragments pour lui dépourvus de signification, tels que Koimeitheimometha... keoiesio... ti theimi. Il n'aurait seulement pas pu dire s'il s'agissait vraiment d'une langue authentique. D'un message réel ou de fantômes absurdes forgés par le rêve.

Puis le jeune homme blond filasse referma le grand livre qu'il tenait et d'un seul coup il ne fut plus là. Cette apparition, puis cette disparition subites... on aurait dit un vieil hologramme au laser d'avant-guerre moins le son.

— Tu ne devrais pas écouter tout ça de toute façon, souffla une voix dans la tête de Pete, comme si les mécanismes de sa pensée avaient échappé à son contrôle. Tout ce cérémonial n'était fait que pour t'impressionner. Est-ce qu'il t'a seulement dit son nom, cet homme ? Non !

En se tournant, Pete distingua l'image floue et sautillante d'un petit pot d'argile bien modeste, en terre cuite mais non vernie. Tout juste durcie à la cuisson. Objet utilitaire modelé dans la terre sur laquelle nous marchons.

Il se mit à lui faire la leçon pour qu'il ne soit pas terrorisé comme il l'avait été, ce dont il lui sut gré.

— Je vais te dire mon nom, dit le pot. Je m'appelle Oh Ho.

Chinois, se dit intérieurement Pete.

— J'appartiens à la Terre, et je ne suis pas supérieur aux mortels, continua le pot Oh Ho, sur le ton de la conversation. Je dévoile mon identité, je ne suis pas au-dessus de ça. Méfie-toi toujours des apparitions qui ne condescendent pas à se nommer. Tu es Pete Sands et moi Oh Ho. Ce que tu viens de

voir, la silhouette qui tenait le volumineux livre ancien, était l'une des entités de la noosphère, appartenant aux Mers de la connaissance, qui ont parcouru tout le chemin depuis l'époque sumérienne pour arriver jusqu'ici. Thérapeutes, elles ont contribué au travail curatif des Asciépiades. Comme expressions vivantes, spirituelles ou protoplasmiques de la sagesse, elles se nommèrent Thot chez les Égyptiens. Puis, quand elles se mirent à bâtir, car elles sont d'excellents artisans, elles devinrent Ptah pour les Égyptiens, et Hephaistos pour les Grecs. En fait, elles n'ont pas de vrai nom, puisqu'elles forment un intellect composite. Alors que moi, j'ai un nom, exactement comme toi, Oh Ho. Tu t'en souviendras ? Ce n'est pas compliqué.

— Certainement, dit Peter. Oh Ho. Un nom chinois. Le pot vacilla. Il disparaissait petit à petit.

— Oh Ho, répétait-il. Oh, Oh, Oh, Ho On. Souviens-toi de Ho On, un jour où tu discuteras avec le Dr Abernathy, Pete Sands. Le petit pot en argile qui comme toi peut retourner à la terre dont il vient, si on le fait voler en éclats, et dont la longévité n'est pas supérieure à celle de ton espèce.

— Oh On, répéta fidèlement Pete.

— Tout ce qui est inoffensif porte un nom, reprit Oh On, maintenant invisible. Ce n'était plus qu'une voix, une entité pensante, mentale, qui s'était emparée de l'esprit de Pete.

— Et ce qui ne dit pas son nom ne saurait être inoffensif. Nous sommes semblables, toi et moi, égaux en quelque sorte, faits d'une même matière. Pete Sands. Je t'ai dit qui j'étais et depuis longtemps, je te connais.

Complètement idiot ce nom, pensa-t-il. Ho On ! Stupide pour un pot éphémère, cassable ! Pourtant, il l'aimait bien. Il l'avait traité en égal comme il le disait. Et d'une certaine façon ce fait revêtait plus d'importance que toute signification, même transcendante que pouvaient contenir les grands mots étrangers de l'énorme livre. Dont au demeurant, il ne pouvait sonder le mystère. Tout comme Oh On, le pot d'argile, il était pas trop limité. Pourtant, c'était bien Jésus-Christ que j'ai vu, réalisa-t-il soudain. Je sais que c'était Lui, il Lui ressemblait.

— Rien d'autre que tu souhaites savoir avant que je m'en aille ?

La pensée de Ho On lui parvint en ces termes dans sa tête.

— Dis-moi ce qu'on peut dire de plus important quelles que soient les circonstances. Et qui soit vrai.

Ho On réfléchit.

— Sainte Sophie va naître à nouveau. Elle n'était pas acceptable auparavant.

Pete fronça les sourcils. Qui était sainte Sophie ? Lui annoncer que saint Guy allait se remettre à danser lui aurait fait le même effet... Une plaisanterie ! Une amère déception s'empara de lui. C'était idiot, cette fin. Comme son nom d'ailleurs. Il le sentait partir à présent... sur cette note bien succincte à défaut d'être sérieuse.

Puis les effets de la drogue se dissipèrent. Il ne voyait ni n'entendait plus rien. Son regard fit à nouveau le tour de la salle de séjour : les microbandes et le projecteur familiers, les bobines magnétiques, et le désordre de son bureau en plastique. Il vit Lurine en train de fumer sa pipe et perçut l'odeur du tabac... La tête lourde, il se leva, mal assuré, sachant bien qu'il ne s'était écoulé qu'un court instant en temps réel, et que, pour Lurine, il ne s'était rien passé. Il n'y avait rien de changé. D'ailleurs, elle avait raison.

Rien de sensationnel dans tout cela. Le Christ ne s'était pas manifesté. Il n'était rien arrivé d'autre que ce que Pete Sands avait escompté : l'accroissement de ses propres facultés de perception.

— Jésus, dit-il à haute voix.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Lurine.

— Je L'ai vu. Il existe. Il est là pour nous sauver. Il est, Il sera, et Il a toujours été.

Il alla vers la cuisine, prit la précieuse bouteille et se servit une goutte, les deux tiers d'une gorgée peut-être de bourbon d'avant-guerre. Quand il revint dans la salle de séjour, Lurine était occupée à lire une revue mal imprimée : l'espèce de bulletin d'informations ronéotypé que l'on faisait circuler de ville en ville par ici, dans le secteur de Mountain States.

— Et toi, tu restes assise, dit-il incrédule.

— Je suis censée faire quoi ? Applaudir ?

— Mais c'est important !

— C'est toi qui as vu, pas moi.

Elle retourna à sa lecture. Le bulletin venait de Provo, Utah.

— Pourtant, il est là aussi pour toi.

— Tant mieux. Elle était ailleurs.

Lui s'assit, pris de faiblesse et de nausées. Les effets secondaires de ce qu'il avait avalé. Après un moment de silence, Lurine annonça sur le même ton d'indifférence :

— Les s.o.w. envoient leur incomplet Tibor McMasters faire un Pilg, avec mission de trouver le Dieu de Colère afin d'en saisir l'essence pour leur fressac.

— C'est quoi une fressac, nom de Dieu ?

Encore ce foutu jargon s.o.w. auquel il n'avait jamais rien compris !

— Une fresque sacrée pour l'église.

Elle releva le nez.

— Ils estiment que ça lui fera facilement deux mille kilomètres de route. Los Angeles, j' imagine.

— Qu'est-ce que tu veux que ça me fasse ? répliqua-t-il furieux.

Elle posa le bulletin d'informations à côté d'elle avant de répondre d'un air songeur.

— Je crois bien que tu devrais partir aussi pour ce Pilg et au bout de cent kilomètres, tu coupes une patte à la vache qui tire la voiture de Tibor, ou bien tu décharges ses metabatteries.

Elle avait dit cela avec une parfaite assurance, un parfait sérieux.

— Et pourquoi donc ?

— Pour l'empêcher de revenir avec la matière, l'essence... Pour la fresque.

— Je m'en contre-fiche absolument comme...

Il s'interrompit net. Il y avait quelqu'un à la porte de sa modeste demeure. Il entendit d'abord des pas, puis son chien, Tom Swift Et Son Tapis Électrique Magique, se mit à aboyer. La sonnette résonna. Il se leva pour se diriger vers la porte.

C'était son supérieur le Dr Abernathy, curé de l'Église chrétienne réunie de Charlottesville, dans sa soutane noire.

— Il n'est pas trop tard pour venir vous déranger ?

Le souci poli de ne pas gêner donnait un côté aimable à son petit visage rond un peu hébété.

— Entrez. Pete lui ouvrit grand la porte. Vous connaissez déjà Miss Rae, docteur ?

— Dieu soit avec vous !

Elle trouva immédiatement la réponse correcte.

— Et avec votre esprit !

Puis se leva pour le saluer.

— Bonsoir docteur.

— Je me suis laissé dire que vous envisagiez d'entrer dans mon église en recevant la confirmation, puis les autres grands sacrements.

— C'est que j'étais... comment dire. Pas satisfaite. Vous savez, qui donc a envie de vénérer l'ancien président de l'ERDA ?

Le Dr Abernathy passa dans la minuscule cuisine, où il mit de l'eau à chauffer dans la bouilloire à thé, pour faire du café.

— Vous seriez la bienvenue.

— Merci, docteur.

— Cependant, avant de recevoir la confirmation, il vous faudrait faire un semestre d'instruction religieuse intensive. Les sujets sont nombreux : les sacrements, les rites, les principes fondamentaux de l'Église. Ce que nous croyons, mais aussi, pourquoi nous y croyons. Je fais des cours de catéchisme pour adultes deux après-midi par semaine.

Il ajouta un peu gêné :

— En ce moment, il y a un adulte qui suit cette instruction. Vous pourriez le rattraper rapidement. Vous avez l'intelligence vive et féconde. En même temps, vous pourriez assister aux services... Mais sans vous approcher de la Sainte Table, ni recevoir la Communion. Vous comprenez cela, bien sûr.

— Oui.

— Êtes-vous baptisée ?

— Euh... À vrai dire, je n'en sais rien.

— Nous vous baptiserons selon le rite spécial pour ceux qui ont peut-être déjà été baptisés. Avec de l'eau. Tout le reste, les pétales de rose par exemple, comme à Los Angeles avant la guerre, ça ne compte pas. Au fait, on dit que Tibor s'apprête à

partir en Pilg. Ce n'est pas un secret bien sûr, puisque le bruit est arrivé jusqu'à moi. Les Eltern des Serviteurs de la Colère, si j'en crois la rumeur, lui ont fourni des cartes, des photos et autres documents devant lui permettre de trouver Lufteufel. Tout ce que je souhaite, c'est que sa vache tienne le coup.

Revenant dans la salle de séjour, il demanda à Pete Sands :

— Que diriez-vous d'un petit poker ? Nous ne sommes que trois, ce qui à mon avis n'est pas suffisant, mais on peut jouer pour de vraies anciennes pièces de deux sous ? Et pas de règles dingues style « spit in the ocean » et « baseball », on ne joue que le studpoker à sept cartes, le straight et le draw.

— D'accord, acquiesça Pete, mais on autorise un joker au choix du donneur puisque nous ne sommes que trois.

— Parfait, dit le Dr Abernathy, pendant que Pete allait chercher le paquet de cartes et la boîte de pièces.

Il avança un siège confortable pour Lurine Rae, un autre pour lui-même et le dernier pour Pete.

— On ne joue pas à la parlante, précisa Pete pour Lurine. Ils étaient en train de distribuer les cartes pour un « five cards draw », ouverture aux valets ou mieux, lorsque la voiture à vache de Tibor McMasters, éclairée à l'avant par une lampe branchée sur la batterie, se hissa jusqu'à la porte et l'on entendit le tintement allègre de la sonnette.

Le Dr Abernathy examina son jeu et annonça prudemment, l'air préoccupé et rêveur :

— Hum, je... bof... Je me couche. Ne bougez pas. J'y vais.

Il se leva pour aller à la porte accueillir l'artiste inc bien connu, employé chez les s.o.w.

Depuis sa voiture, Tibor McMasters suivait le déroulement de la partie de poker, et la conversation revêtait un caractère d'équité unique en son genre : chacun parlait autant que chacun des deux autres, encore que les trois joueurs aient eu leur propre marmottage idiosyncratique, qui dans les trois cas, remarqua Tibor, était dépourvu de toute signification, simple bruit de fond, raillerie, car seul le jeu lui-même captait les attentions. Ce fut donc seulement plus tard, lorsqu'ils interrompirent leur partie, qu'il put parler au Dr Abernathy.

— Docteur ? Sa voix lui parut aiguë.

— Oui ?

Abernathy comptait ses pièces bleues.

— Vous êtes au courant du Pilg qu'il faut que j'entreprenne.

— Ouais.

Tibor pesait soigneusement ses mots car il en connaissait parfaitement le sens et la portée.

— Monsieur, si je me convertissais au christianisme, je ne serais pas tenu de partir ?

Le Dr Abernathy releva aussitôt un sourcil inquisiteur.

— Vous avez vraiment peur à ce point ?

Les autres, Pete Sands, et la fille, Lurine Rae, le dévisagèrent également. Il sentait l'insistance de leur regard.

— Oui.

Le Dr Abernathy attrapa un nouveau paquet et se mit à battre les cartes énergiquement.

— Souvent, dit-il, la peur ou l'appréhension sont dues à un sentiment de culpabilité plus ou moins diffus.

Tibor attendit sans souffler mot, bien décidé à supporter l'épreuve jusqu'au bout, si longue et désagréable soit-elle. Après tout, les prêtres étaient généralement des gens bizarres et exaltés, surtout chez les chrétiens.

— Vous n'avez pas de confession dans votre Église des Serviteurs de la Colère, ni privée ni publique.

— C'est exact, docteur. Cependant...

— Je ne cherche ni les comparaisons avantageuses ni les arguments convaincants, coupa sèchement et sans appel le Dr Abernathy. C'est le père Handy qui vous emploie. C'est lui que ça regarde de savoir s'il veut vous envoyer ou pas.

— Et vous que ça regarde de savoir si vous voulez y aller ou tout plaquer, ajouta Lurine. Pourquoi vous ne plaquez pas, tout simplement ?

— Pour me retrouver dans le vide complet ?

— L'Église chrétienne, reprit le Dr Abernathy, est toujours prête à accueillir quiconque le lui demande, quel que soit son état spirituel... Elle ne lui demande rien, si ce n'est sa bonne volonté. Cependant, j'aurais tendance à penser que si je puis vous offrir quelque chose, entendez par ce « je », moi, le porte-

parole de Dieu et non pas l'homme, c'est l'occasion d'esquiver votre devoir spirituel... ou pour exprimer les choses plus précisément, l'occasion de reconnaître vis-à-vis de vous-même, et de me le confesser, le profond désir que vous avez de vous dérober à votre devoir spirituel.

— Envers une fausse Église ?

La stupéfaction fit se lever les sourcils roux de Lurine Rae qui s'adressa ensuite à Tibor :

— Ils ont un club. Ils y adhèrent tous. C'est ce qu'on appelle l'« éthique de la profession ».

Et elle rit.

— Pourquoi ne pas prendre rendez-vous avec moi ? demanda le Dr Abernathy à Tibor. Je peux recevoir votre confession sans que vous rejoigniez l'Église chrétienne. Les deux choses ne sont plus indissociables comme l'exigeaient les anciens.

Avec la plus grande prudence, son intelligence fonctionnait à toute vitesse, Tibor répondit.

— Je... je ne vois rien à confesser.

— Cela viendra, lui assura Lurine. Il vous y aidera. Et plus encore.

Ni le Dr Abernathy ni Pete Sands ne répondirent, et pourtant, de quelque mystérieuse façon, peut-être était-ce tout simplement leur passivité, ils semblèrent confirmer les paroles de la jeune femme. Le père confesseur connaissait bien son boulot. Comme un bon avocat ou un bon médecin, se dit Tibor, il savait tirer son client d'affaire, le conduire et l'instruire. Trouver ce qui était profondément enfoui, caché. Non pas semer quelque chose, mais plutôt récolter.

— Laissez-moi y réfléchir.

Tibor, à présent, se sentait tout à fait indécis. Son dessein, sa décision de résoudre ainsi le problème créé par l'horreur que lui causait l'idée de son prochain départ en Pilg, semblaient minés par un doute sérieux et capital surgi après plus ample réflexion. Il croyait avoir eu une excellente idée et voilà qu'elle lui était retournée comme inacceptable par l'homme à qui elle devait justement profiter le plus, du moins, après Tibor McMasters, s'entend, qui arrivait en tête de liste... pour des raisons évidentes. Et tangibles pour les personnes ici présentes. Se

confesser ? Nulle faute ne lui pesait sur la conscience et il ne ressentait pas l'aiguillon de la mort. Il se sentait seulement envahi par la peur et l'embarras, rien de plus. Incontestablement, il redoutait de façon morbide et obsessionnelle le Pilg qu'on lui proposait. En fait, il s'agissait d'un ordre. Alors, pourquoi fallait-il y mêler la notion de culpabilité ? Méandres gothiques de la Vieille Église... Mais il lui fallait pourtant reconnaître qu'il semblait bien y avoir aussi du vrai dans l'analyse du Dr Abernathy. Le côté inattendu de sa réaction était peut-être seul responsable de sa confusion. Ou n'y était-il pas étranger, à tout le moins.

Puisque lui n'avait rien à dire, la petite amie de Pete Sands exprima à haute voix ses pensées.

— La confession est une chose bizarre. Le fait de se sentir libéré ne veut absolument pas dire qu'on peut se remettre à pécher à loisir. À vrai dire, on se sent...

Elle fit un grand geste comme si tout le monde la comprenait, ce qui n'était pas le cas de Tibor. Il n'en marqua pas moins son assentiment d'un très sérieux hochement de tête. Et il profita de l'occasion, puisqu'on en était — n'est-ce pas ? — à des sujets aussi joyeux et intéressants que le péché, pour observer avec la plus grande attention et pour la millionième fois ses seins avantageusement mis en valeur. Elle portait en effet une chemise de coton blanc rétrécie après de multiples lavages, mais pas de soutien-gorge, et avec l'éclairage indirect de la salle de séjour, ses bouts de seins se projetaient en ombre sur le mur opposé, agrandis dans de telles proportions qu'ils atteignaient les dimensions d'une pile électrique.

— On sent, déclara Pete Sands, l'articulation entre ses mauvaises pensées et ses mauvaises actions. Elles prennent corps, se dessinent clairement, et deviennent moins redoutables en se réduisant tout à coup à de simples mots. Le Logos, rien de plus. Et le Logos ne saurait être mauvais.

Il sourit ensuite à Tibor dont l'esprit fut soudain frappé par la puissance du message chrétien. Une sensation d'apaisement compensa le choc reçu. Tibor fut sensible aux vertus curatives, plus que philosophiques, de la Vieille Église : absurde au niveau

de la doctrine, pas plus que les autres toutefois. Surtout depuis la guerre.

Une fois de plus, les trois personnes assises à la table, telle une trinité mondaine et bissexuée, reprirent leur partie. L'entretien à propos du problème vital qui l'avait amené ici, vital en ce qui le concernait du moins, était terminé.

C'est alors que le Dr Abernathy, abandonnant la contemplation de son jeu, annonça à brûle-pourpoint :

— Je pourrais me retrouver d'un seul coup avec trois adultes à mon cours d'instruction religieuse. Vous, Miss Rae ici présente, et le gars un peu bizarre qui vient déjà et que vous avez certainement tous déjà rencontré un jour ou l'autre, j'en suis sûr : Walter Blassingam. C'est pratiquement un renouveau de la foi primitive.

Ni l'expression de son visage ni le ton de sa voix ne laissaient transparaître ses sentiments, conséquence directe peut-être du jeu étalé sur la table.

— *Erbarme mich, mein Gott*. Tibor avait prononcé ces mots à voix haute, mais en utilisant la langue allemande. Il pensait bien ne parler que pour lui-même. Il se trompait puisqu'à sa grande surprise le Dr Abernathy hocha la tête. Visiblement, il avait compris.

— C'est la langue de Krupp *und* Sohnen, fit remarquer Lurine Rae d'un ton acerbe. De I. G. Farben et A. G. Chemie. De toute la famille Lufteufel en remontant jusqu'à Adam Lufteufel. Pardon, il serait plus exact de dire Caïn Lufteufel.

Ce fut le Dr Abernathy qui lui répondit :

— *Erbarme mich, mein Gott* n'est pas le langage parlé dans les institutions militaires allemandes, ni celui des cartels industriels. C'est le *Klagengeschrei* de l'homme, le cri de l'être humain qui demande à être secouru. Le sens exact est « Sauve-moi mon Dieu », expliqua-t-il à Lurine et Pete Sands.

— Ou « Dieu, aie pitié de moi », intervint Tibor.

— *Erbarmen* signifie effectivement « avoir pitié », sauf dans cette phrase précise qui constitue un idiome. La souffrance ne vient pas de Dieu. Aussi ne demande-t-on pas à Dieu d'avoir pitié, mais de nous accorder le salut.

Le Dr Abernathy abattit alors brusquement ses cartes.

— Demain matin, dix heures, à mon bureau, Tibor. Je vous recevrai personnellement, nous parlerons un peu de la pratique de la confession avant d'aller à la chapelle où se trouve le Saint Sacrement. Il vous sera évidemment impossible de faire une gènesflexion, mais il ne vous en tiendra pas rigueur. Un homme sans jambes ne peut pas se mettre à genoux.

— Entendu, docteur.

Après avoir ainsi donné son accord, Tibor se sentit étrangement soulagé, comme si l'on avait retiré un poids fatigant le mécanisme de ses doubles extenseurs manuels, une sorte de surcharge excessive pour la métabatterie déclenchant l'émission des inquiétantes fumées noires dans le transformateur, la boîte des vitesses et les réserves de sélénoides de sa voiture.

Jusqu'à ce jour, il en avait ignoré même l'existence.

— Mes trois reines, annonça le Dr Abernathy à l'adresse de Pete Sands, battent vos deux paires. Mes excuses.

Et de ramasser le maigre pot. Tibor remarqua au passage que la petite pile de pièces du ministre du culte augmentait progressivement.

Il n'avait cessé de gagner.

— Est-ce que je peux jouer ? interrogea-t-il.

Les joueurs échangèrent entre eux des regards amènes, à peine conscients de sa présence, exclusivement préoccupés qu'ils étaient de sa requête.

— Faut un dollar – monnaie argent – pour participer.

Ce disant, Pete lança une pièce sur la partie libre de la table, avant d'ajouter :

— Ceci représente un dollar que vous devez à la banque. Vous avez un dollar ? J'exclus le papier naturellement.

Le prêtre ajouta aimablement :

— Montrez à Tibor comment vous étayez vos paroles, Pete. Faites-lui voir vos munitions.

— Voilà comment les gens peuvent être sûrs que je ne bluffe jamais.

Pete extirpa des fonds de sa poche un rouleau de dimes, ainsi que l'indiquait l'inscription.

— Fichtre !

— Je n'ai jamais perdu au 421, je me contente de doubler les mises.

Pete développa une extrémité du rouleau pour bien montrer à Tibor qu'à l'intérieur du papier d'emballage, il y avait effectivement de vraies pièces en argent, authentiques, datant des jours anciens.

— Vous êtes sûrs que vous voulez jouer, maintenant que vous savez ?

Lurine Rae avait levé un sourcil en observant Tibor. McMasters avait dans sa poche la somme correspondant au tiers de l'avance initiale versée par les s.o.w. pour la fressac commanditée. Il n'en avait pas dépensé la moindre fraction au cas où, à l'heure redoutable d'éventuels comptes à venir, il lui faudrait rendre l'argent. Pourtant, il sortit six quaters d'argent qu'il plaça entre les pinces de son extenseur manuel droit. Ainsi, tandis qu'il approchait sa voiture de la table, Pete Sands compta les pièces rouges et bleues auxquelles son dollar et demi lui donnait droit. La partie se jouait maintenant à quatre et c'était beaucoup mieux.

4.

Plus tard ce soir-là, une fois que la charmante et rousse Lurine Rae ainsi que Tibor McMasters dans son fauteuil roulant furent repartis respectivement à pied et en voiture, Pete Sands décida de discuter sa vision avec le Dr Abernathy.

Lequel était en total désaccord :

— Si vous continuez à avoir des visions, je vous préviens, vous ne serez plus admis à approcher la Sainte Table.

— Vous voudriez m'exclure du plus grand des sacrements ?

Pete n'arrivait pas à y croire. Sans doute le vieux prêtre au visage rougeaud, petit, trapu et râblé passait-il simplement par une phase temporaire, et à son avis assez naturelle, d'humeur chagrine.

— Puisque vous avez des visions, vous n'avez nul besoin de l'intercession du prêtre ni des vertus salutaires des sacrements.

— Vous voulez savoir ce qu'il...

— Son apparence, coupa le Dr Abernathy, ne constitue pas une topographie dont je daignerais débattre, comme si vous aviez vu un quelconque papillon rare.

Pete saisit l'ouverture :

— Daignez alors m'entendre en confession. Tout de suite.

— Je n'ai pas la tenue adéquate.

— Falbalas !

Avec un soupir, le Dr Abernathy se retira et revint finalement avec l'aube blanche requise. Disposant convenablement une chaise, il s'assit, en tournant le dos à Pete. Puis il se signa, et après une prière inaudible, dit ;

— Puissent Tes oreilles recevoir la confession de Ton serviteur ici présent qui après s'être égaré demande à être à nouveau accueilli dans Ta Grâce miséricordieuse.

— Voici à quoi il ressemblait, commença Pete.

Mais le Dr Abernathy l'interrompit, reprenant sa prière en baissant légèrement la voix.

— Car celui-ci qui est Ton serviteur, actuellement bouffi d'orgueil parce qu'il s'imagine dans son insigne ignorance avoir directement accès à Ta Sainte Présence par le truchement d'un procédé chimique et magique n'ayant rien de sacré...

— Il est toujours là, intervint Pete.

— En *confession ne rapportez pas les agissements* d'autres que vous, pas même les Siens.

— Je confesse avec la plus grande humilité avoir délibérément absorbé des drogues d'une nature complexe dans le dessein de transcender la réalité quotidienne et d'avoir une vue de l'absolu, ce qui était une erreur. De plus, je confesse qu'en toute honnêteté je croyais, et d'ailleurs, je n'ai pas cessé d'y croire, en l'authenticité de ma vision : c'est bien Lui que j'ai vu, et, si je me trompe, je Le supplie de me pardonner. Mais si c'était bien Lui, alors, c'est qu'Il l'a voulu.

— Tu es né de la poussière, interrompit encore le Dr Abernathy. Homme, tu es si petit. Seigneur Dieu, fais que le cœur de ce malheureux idiot puisse recevoir Ta sagesse qui veut que nul homme ne puisse Te voir et tenir des propos affirmatifs sur Ton apparence et Ton existence.

— Je confesse d'autre part que j'ai nourri et nourris encore de la rancœur pour m'être vu demander de renoncer à ma quête personnelle de Dieu, car je crois qu'un homme peut encore Le trouver par une démarche solitaire. Sans médiation du prêtre et des sacrements, ni de l'Église. Je confesse très humblement croire à cela et ne pas cesser d'y croire, bien que je sache pertinemment que j'ai tort.

Ils observèrent un moment de silence avant que Pete Sands ne dise :

— Curieux que vous ayez évoqué la citation sur la poussière qui retourne à la poussière. Elle me rappelle les propos de Ho On. Il disait qu'il était fait de la glaise du sol.

Le Dr Abernathy le fixa avec insistance au point que Pete en éprouva de la gêne.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Ho On ?

— Oui. Dans ma vision, le pot de céramique disait s'appeler ainsi. Un nom stupide pour un pot stupide. L'hallucinogène devait être également stupide ; il contenait probablement ces substances chimiques d'avant-guerre qui font perdre le nord et...

— C'est du grec.

Le Dr Abernathy avait prononcé ces mots avec une gravité surprenante.

— Du grec !?

— Je ne suis pas sûr de moi quant aux détails, mais Dieu se désigne lui-même sous ce nom dans la Bible, quelque part dans la partie grecque. Jahvé, le terme hébreu, a une signification dans la partie la plus ancienne lorsqu'il parle à Moïse... C'est une de ces formes du verbe « être », qui décrit Sa nature. « Je suis Celui par Qui l'existence est », voilà le sens littéral de Jahvé. Ce qui permet à Moïse de rapporter à son peuple la nature, c'est-à-dire l'ontologie de son Dieu. Mais Ho On...

Le prêtre marqua un temps de réflexion.

— L'Essence de l'Essence. Le Saint des Saints ? Le Très-Haut ? La Puissance Ultime ?

Rire de Pete.

— Ce n'était qu'un petit pot de terre. De toute façon comme vous dites, je planais complètement sous l'influence de la drogue. Il a commencé par me dire « Oh Ho », puis, c'est devenu « Oh, oh, oh » et pour finir « Ho On ».

— Oui, mais c'est du grec.

— Qui était sainte Sophie ?

— Il n'y a jamais eu de sainte Sophie.

Pete se remit à rire, comme quelqu'un qui s'amuse bien en revivant un *trip* réussi.

— Pas de sainte Sophie ? Un pot qui se prétend Dieu et des révélations sur une sainte qui n'existe pas, c'est une sacrée mixture que j'ai avalée. Pour une fois dans ma vie... Vous avez raison. C'est une messe noire. Une sainte va ressusciter.

— Je vais vérifier, mais je suis certain que cette sainte n'a jamais existé.

Il sortit un moment pour revenir tout à coup avec un gros et vieux volume, un ouvrage de références, et annoncer bien fort :

— Sainte Sophie est le nom d'un monument.

— Quoi ? Un monument !

— Oui, et qui plus est, très célèbre ; détruit, bien entendu, au cours du désastre. C'est l'empereur Justinien qui le fit construire personnellement. Son nom, Haggia Sophia, est grec – encore un nom grec, comme Ho On ! Il signifie « La sagesse de Dieu »... Elle ou il va être ressuscité(e) ?...

— C'est ce que Ho On m'a dit.

Le Dr Abernathy s'assit pour demander prudemment :

— Qu'est-ce qu'il vous a dit d'autre ce Ho On, ce pot de céramique ?

— Rien d'important. Il s'est plaint de beaucoup de choses. Ah si !, il a dit que sainte Sophie n'avait pas été acceptable auparavant.

— Et vous n'en avez rien tiré de plus ?

— Non, rien de...

— Haggia Sophia peut aussi être une allusion à la Parole de Dieu. Donc, par extension et en langage codé, désigner le Christ. Un code à l'intérieur d'un autre code : Haggia Sophia ; sainte Sophie ; la Sagesse de Dieu. Voir, euh... c'est ça, le Livre des Proverbes, VIII 22-31. Passionnant.

— Une sainte qui n'a même jamais existé. Il m'a bien eu, le pot. C'était une blague ! Il se fichait de moi.

— Vous couchez toujours avec Lurine Rae ? Subitement et de façon assez inattendue, le ton était devenu acerbe. Le prêtre fronça le sourcil.

— Beuh, oui.

— C'est donc là, la voie qu'empruntent nos nouveaux convertis pour venir jusqu'à nous.

— Quand on est perdant, on est perdant. Je veux dire, on prend les choses comme elles se présentent.

— Je vous ordonne de cesser vos relations avec cette fille à laquelle vous n'êtes pas marié.

— Si je fais ça, elle ne se convertira pas à l'Église chrétienne.

Il y eut un moment de silence. Les deux hommes se toisaient en respirant bruyamment. Leur visage vira au rouge. Désapprobation et mâle autorité se lisaient dans les regards

orchestrant une sorte de mandat plus profond, venu de plus haut, selon un processus certes obscur, mais néanmoins effectif.

— Quant à vos visions, il est grand temps de laisser tomber également. Vous avez confessé l'usage de produits hallucinogènes, je vous ordonne maintenant de me remettre toutes les drogues de ce genre que vous possédez.

— Co... co... comment ?

Le prêtre confirma d'un hochement de tête et tendit une main ouverte pour préciser :

— Immédiatement.

— Je n'aurais jamais dû me confesser. Écoutez, poursuivit-il d'une voix blanche dont il n'arrivait pas à maîtriser les tremblements, si on faisait un marché ? Je ne couche plus avec Lurine, mais vous ne m'obligez pas à donner...

— C'est surtout la drogue qui me préoccupe. Il y a un côté satanique là-dedans. Tout cela tient de la messe noire, viciée certes, mais bien réelle.

Grand geste de Pete.

— Vous perdez la tête !

La main était toujours là qui attendait il répéta écoeuré :

— Une messe noire ! Marché de dupes. Je suis forcément perdant ou bien...

C'est trop, pensa-t-il tristement. Quelle erreur de m'être laissé entraîner sur le terrain des relations formelles avec Abernathy. Le prêtre avait effacé l'homme en assumant pleinement sa puissance transcendantale.

— La pénitence ! Vous me tenez. D'accord. Je n'ai plus qu'à dire adieu à tout mon putain de stock de médicaments. Quelle victoire vous remportez ce soir ! Quelle excellente raison de se faire chrétien ! Il faut renoncer à tout ce qu'on aime, y compris la recherche de Dieu ! Sûr que vous ne devez pas trop tenir à faire des conversions. D'ailleurs, à ce propos, je la trouve sacrément bizarre la façon dont vous avez découragé McMasters. Bon Dieu, vous lui avez carrément envoyé à la figure qu'il ferait mieux de retourner chez Handy faire son boulot au lieu de se convertir. C'est ce que vous voulez ? Qu'il reste chez les s.o.w. et s'en aille faire son Pilg, alors qu'il fait tout ce qu'il peut pour s'en sortir ? Étrange façon de diriger une

Église. Pas étonnant que vous échouiez comme je l'ai dit. Le Dr Abernathy attendait toujours, la main tendue. Rien que ce fait, pensa Pete Sands. Ne pas avoir saisi l'occasion lorsque l'inc a demandé à venir chez nous pour ne pas partir en Pilg. Pourquoi l'avoir laissée passer ? La décision n'avait rien de bien difficile. En temps normal, le Dr Abernathy aurait aussitôt embrigadé Tibor dans l'Église chrétienne. Pete Sands avait bien souvent été le témoin de conversions aussi subites et radicales. Il continua à haute voix.

— Je vais vous dire. Je remets toute ma réserve de médicaments entre vos mains si vous me dites pourquoi vous avez contré McMasters quand il a voulu se réfugier ici. D'accord ? Marché conclu ?

— Il devrait faire preuve de courage. Faire face aux devoirs qui lui incombent. Même s'ils sont inspirés par une fausse Église, impie et contrefaite.

— Non mais, vous plaisantez ?

Cela sonnait encore faux, c'était même pis à présent. On l'interroge franchement sur ses raisons, et le Dr Abernathy déclare qu'en fait, il n'en a pas. Ou plutôt, cette idée le laisse rêveur, il ne dit rien.

— Les drogues. Je vous ai dit pourquoi j'avais résisté à la tentation d'attirer un des meilleurs peintres de fressac de la région de Rocky Mountain au sein de l'Église du Christ. Maintenant, vous me les donnez.

— N'importe quoi.

Le ton était tranquille.

— Comment ?

Le Dr Abernathy fronça les sourcils et fit mine de tendre l'oreille.

— Ah, je vois. N'importe quoi d'autre, mais pas les médicaments !

— Lurine et n'importe quoi d'autre.

Pete avait parlé d'une voix presque inaudible. En fait, il ne savait pas trop si le prêtre avait saisi chaque mot ou seulement l'intonation de la phrase. Mais à elle seule, l'inflexion de la voix en disait long. De toute sa vie, même pendant la guerre, il n'avait jamais parlé sur ce ton. Du moins, l'espérait-il.

— Hum ! « Lurine et n'importe quoi d'autre. » Quelle grandiose générosité ! Vous avez dû vous accoutumer à l'une ou plusieurs de vos drogues. Je me trompe ?

Il fixait Pete d'un regard aigu.

— Pas aux drogues, mais à ce qu'elles me montrent.

— Voyons cela.

Un instant de réflexion.

— Eh bien, aucune idée ne me vient à l'esprit ce soir... Il vaudrait peut-être mieux laisser tomber pour le moment. Il est possible que je sois en mesure d'offrir une alternative précise demain, ou après-demain.

Et ce n'est pas tout, pensa Pete, vous avez gagné tout l'argent que j'avais quand nous nous sommes mis à jouer. Nom d'un chien !

— Au fait, elle est comment au lit, Lurine ? Est-ce que ses seins sont aussi fermes qu'ils en ont l'air, par exemple ?

— Elle est comme les marées de l'océan. Ou le vent qui balaie la plaine. Ses seins sont comme deux monts de gras de poulet, ses reins...

Sourire du Dr Abernathy.

— En tout état de cause, c'est un plaisir pour vous de l'avoir connue. Au sens biblique du terme.

— Vous voulez vraiment savoir comment elle est ? Moyen. Finalement, je me suis fait des tas de femmes. Eh bien, question pieu, y a nettement mieux et nettement pire. C'est tout.

Le Dr Abernathy souriait toujours.

— Qu'est-ce qu'il y a de drôle ?

— L'attitude des ventres affamés devant une table garnie. Pete se sentit rougir et il savait que cette rougeur allait envahir jusqu'au sommet de son crâne, parfaitement visible. Il se détourna donc en haussant les épaules.

— Qu'est-ce que ça peut vous faire ?

— Simple curiosité.

Le Dr Abernathy se gratta la tête et son sourire s'élargit.

— Je suis curieux, et la connaissance charnelle, même de seconde main, reste une forme de connaissance.

— Plus le fait que trop d'années passées dans un confessionnal favorisent peut-être un certain voyeurisme.

— Ce qui, au demeurant, ne changerait rien à la valeur du sacrement.

— Je connais les théories vaudoises. Ce que je disais...

— C'est que je suis un voyeur.

Après un long soupir, le Dr Abernathy se leva et rajusta sa soutane.

— Bon, je vais partir maintenant.

Pete le raccompagna à la porte et par la même occasion laissa sortir Tom Swift Et Son Tapis Magique Électrique, pour sa petite commission du soir.

La poussière luttait contre la rosée et restait sur le sol, sauf ce que la vache soulevait sous ses pas et qu'il recevait d'ailleurs dans la figure. Tibor tourna la tête de côté, pour contempler les couleurs du matin. Ces couleurs... Doux Jésus, ces couleurs, pensa-t-il. Le matin, toute chose vit dans une tonalité particulière, le vert humide des feuilles, le bleu onctueusement grisé des plumes du geai, le brun noir luisant du crottin de cheval, tout ! Rien n'est vraiment commun avant onze heures. Ensuite, la couleur est toujours là, mais le mot a perdu un peu de sa magie, disparue avec l'humidité qui l'irisait. Un léger voile de brume enveloppait l'ouest à neuf heures trente. Il songea à toutes les ombres dans toutes les reproductions de Rembrandt qu'il avait vues. Si facile à contrefaire, celui-là, pensa-t-il. On parle toujours des yeux de Rembrandt. Que peuvent-ils bien voir ? Rembrandt n'était pas un peintre du matin, ce qui simplifiait singulièrement la tâche du faussaire. Tandis que tous ces peintres de la lumière matinale, les impressionnistes, peut-être rangés ainsi dans un même et unique tiroir pour la seule raison qu'ils occupaient le même coin du café Guerbois, ceux-là seraient moins faciles à imiter. Ils savaient rendre à la perfection ce qu'ils avaient vu sous un jour semblable et l'inscrire dans un cercle parfait.

Il observa les oiseaux dont il analysa le vol. La matinée était décidément trop belle. Il en fit une gravure imaginaire. Puis il la traita à l'aquarelle. Et ensuite à l'huile en choisissant la voie difficile, le couteau, couche après couche. Il alla jusqu'au bout, laborieusement, pour chasser autre chose. Mais quoi ?

La vache émit un son doux et faible auquel il répondit par un murmure qui se voulait aussi doux.

Bon Dieu ! ce qu'il détestait travailler à la lumière artificielle ! on pouvait s'en contenter pour quelques fragments, les coins, le tour, le fond, mais pas l'œuvre définitive – *das Ding selber* –, qui doit être un produit du *Morgen*.

La mémoire alors lui revint. Le cercle était bouclé, le matin et les couleurs s'évanouirent, pour quelque temps.

Le Dr Abernathy habitait au-delà de la colline, passé le coin, à un ou deux kilomètres. À cette allure, il serait à sa porte pour dix heures. Et ensuite ? Il s'empêcha d'y penser en essayant d'esquisser mentalement un arbre. Mais l'automne vint s'en mêler, les feuilles jaunirent, tombèrent furent balayées. Et ensuite ?

L'idée lui était venue soudainement, cette notion d'un Dieu d'amour et de miséricorde. À vrai dire, la chose remontait tout juste à quelques jours. Qu'ils veuillent bien de lui, qu'ils le baptisent et il n'aurait même pas besoin d'absolution. S'il avait bien compris. Mais il ne fallait pas confondre avec les hérésies anabaptistes. Il se rendit compte avec un certain plaisir qu'il échapperait ainsi à l'obligation de confesser les pensées que lui avaient inspirées Helen avec ses seins comme des nuages, Lurine à la peau laiteuse, Fay et sa bouche de miel, ainsi que ses détournements de matériel, la peinture pour son usage personnel, les blocs de pierre pour sculpter.

Qu'allait dire le Dr Abernathy ? Et puis zut ! Il lui donnerait des conseils, un catéchisme à étudier sur lequel il lui poserait quelques questions avant de le baptiser et de l'admettre au Sacrement de l'Eucharistie.

Qu'est-ce donc alors qui venait rompre le charme du matin ?

La nuit précédente, il avait rêvé de sa fresque. Carl Lufteufel était un vide, au centre, attendant impatiemment d'être comblé. Sur les photos que le Dominus McComas lui avait montrées, ses yeux semblaient toujours fixer leur regard légèrement au-delà de lui. Sans le regarder, lui. Pas encore du moins. Une fois qu'il aurait vu l'homme et capté son regard, non point des yeux qui se dérobent comme sur un Rembrandt, certes pas ! mais ceux du Dieu de Colère, fixés sur lui, avec tous les muscles

détendus/tendus/flasques de Ce Visage, avec les poches ou les cernes noirs sous les yeux, les parallélogrammes du front... Tous ces éléments, dès qu'ils se seraient tournés vers lui, serait-ce un seul matin, l'espace d'un instant, alors le vide pourrait être comblé. Une fois que lui aurait vu, tout le monde verrait, à travers son regard à lui et les six doigts de sa main d'acier.

Il cracha, passa sa langue sur ses lèvres et toussa. Las. La Holstein, Darlin'Corey, prit le tournant, il ne restait plus qu'un ou deux kilomètres.

Il entra lentement dans le bureau et regarda le prêtre.

— Merci, dit Tibor en acceptant une tasse de café qu'il manipula doucement pour trouver une position lui permettant d'avaler deux gorgées rapides et brûlantes.

Le Dr Abernathy ajouta de la crème et du sucre dans sa tasse à lui et remua le tout bruyamment.

Ils restèrent assis un instant sans dire un mot, puis le Dr Abernathy commença :

— Vous désirez vous convertir au christianisme.

Tout point d'interrogation susceptible de ponctuer la phrase était resté au niveau implicite, suggéré seulement par un léger mouvement des sourcils.

— Je suis... intéressé. Oui. Comme je l'ai dit hier soir...

— Oui, oui, je sais. Inutile de dire combien je suis heureux que notre exemple vous ait impressionné à ce point.

Il tourna la tête et poursuivit en regardant par la fenêtre.

— Vous est-il possible de croire en Dieu le Père Tout-Puissant, Créateur du Ciel et de la Terre, et en Jésus-Christ son fils unique notre Seigneur, né de la Vierge Marie, qui souffrit sous Ponce Pilate, a été crucifié, est mort, a été enseveli et le troisième jour est ressuscité d'entre les morts ?

— Je pense que oui, en essayant bien.

— Vous êtes un homme honnête en tout cas. Eh bien, malgré la rumeur selon laquelle nous sommes à l'affût des affaires, ce n'est pas vrai. Je serai ravi de vous accueillir au bercail mais à condition d'être sûr que vous agissiez en connaissance de cause. D'une part, nous sommes plus pauvres que les Serviteurs de la Colère. Alors, si vous êtes venus ici pour faire affaire, n'y pensez

plus. Nous ne pouvons pas nous offrir le luxe de fresques ni même de manuscrits enluminés.

— Loin de moi cette idée, mon père.

— Très bien. Je voulais seulement m'assurer que nous parlions le même langage.

— Je n'en doute pas.

— Vous êtes employé par les s.o.w. Le Dr Abernathy avait prononcé les trois initiales du sigle séparément.

— J'ai accepté leur argent, et je dois faire un travail pour eux.

— Quelle est votre véritable opinion sur Lufteufel ?

— La question n'est pas facile, étant donné que je ne l'ai jamais vu. J'ai besoin de peindre à partir du vécu. Une photo telle que celle qu'ils m'ont fournie pourrait suffire si j'avais également la possibilité de voir l'homme en chair et en os, serait-ce quelques minutes.

— Mais qu'en pensez-vous, comme Dieu ?

— Je ne sais pas.

— Et comme homme ?

— Je ne sais pas.

— Si vous doutiez encore, pourquoi ce désir de vous embarquer sans avoir pu assurer vos arrières ? Peut-être vaudrait-il mieux attendre d'avoir trouvé les réponses, en leur lieu et temps.

— Votre religion a plus de choses à offrir.

— Par exemple ?

— Amour, foi, espoir.

— Vous acceptez quand même leur argent.

— Oui. C'est que j'ai déjà passé un contrat avec eux.

— Pour lequel il vous faut absolument faire un Pilg.

— C'est cela.

— Si vous vous convertissez aujourd'hui, qu'advient-il de cet engagement ?

— Je laisse tomber.

— Pourquoi ?

— Parce que je ne veux pas faire ce Pilg.

Tous deux avalèrent une gorgée de café. Puis le Dr Abernathy finit par dire :

— Vous vous prenez pour un homme honnête, quelqu'un qui respecte ses engagements. Cependant vous ne venez chez nous que pour mieux manquer à votre promesse.

Tibor détourna son regard.

— Je pourrais leur rendre l'argent.

— Exact, en vertu du commandement « tu ne voleras pas » qui vaut pour les s.o.w. aussi bien que pour n'importe qui. Il est donc normal sans plus, que vous rendiez l'argent ou que vous teniez parole en peignant cette fresque. D'un autre côté, que vous ont-ils demandé de faire, au juste ?

— Une peinture murale où figure le Dieu de Colère.

— Parfait. Maintenant, où se trouve Dieu ?

— Je ne comprends pas, avoua Tibor en dégustant le café.

— N'est-il pas vrai qu'Il se trouve en tout lieu et en tout temps puisque l'éternité est Sa demeure. Je crois que les s.o.w. et les chrétiens sont d'accord sur ce point.

— Il me semble que oui, mais comme Dieu d'Ici-bas uniquement.

— Eh bien, on peut Le rencontrer partout.

— Je ne vous suis pas très bien.

— Quelle importance si vous n'arrivez pas à Le situer ?

— C'est que je serais dans l'impossibilité d'achever la fresque.

— Et que feriez-vous dans ce cas ?

— Je continuerais à faire comme avant : je peindrais des panneaux et des maisons. Bien entendu, je rendrais l'argent.

— Faut-il recourir nécessairement à ces extrémités ?

Car si Dieu est bien Dieu, on peut Le rencontrer n'importe où, puisque ce monde Lui appartient. Il semble donc que vous pourriez aussi bien Le rechercher par ici.

Avec un certain malaise néanmoins teinté d'une lueur de fascination, Tibor répondit :

— Je crains de ne pas bien voir encore où vous voulez en venir, monsieur.

— Et si Son visage vous apparaissait dans un nuage ? Ou dans les changements du grand Lac Salé, la nuit, sous les étoiles ? ou dans la fine brume qui descend juste après la tombée de la chaleur du jour ?

— Alors ce ne serait qu'une énigme, un... heu... un faux.

— Pourquoi ?

— Parce que je ne suis qu'un pauvre mortel, par conséquent je suis faillible. Si je suis censé deviner, je peux répondre à côté.

— Oui, mais si Sa volonté était que vous fassiez cette chose, permettrait-il une telle erreur ?

Le Dr Abernathy parlait d'une voix puissante et mesurée.

— Vous laisserait-Il peindre le visage qui n'est pas vrai ?

— Je ne sais pas. Je ne crois pas. Pourtant...

— Alors pourquoi n'épargnez-vous pas votre temps, votre peine et votre chagrin en procédant de cette façon ?

Après un moment de silence, Tibor murmura :

— J'ai le sentiment que ce serait mal !

— Comment cela ? Il pourrait être n'importe qui, vous savez. Vous n'avez pratiquement aucune chance de jamais trouver le véritable Carl Luftfeufel.

— Pourquoi : je ne le fais pas ? Parce que ce serait mal, voilà tout. J'ai été engagé pour peindre le Dieu de Colère au centre de la fresque, en utilisant des couleurs qui fassent vrai et ressemblant. Il est donc important de le connaître tel qu'il est réellement.

— Est-ce vraiment si important ? Combien de gens le connaissent pour l'avoir vu autrefois ? S'ils sont vivants, combien parmi eux le reconnaîtraient aujourd'hui, à supposer qu'il soit encore en vie, bien entendu ?

— La question n'est pas là. Je sais bien que je pourrais le contrefaire, fabriquer un visage rien qu'à partir de la photo que j'ai vue. Mais il resterait toujours le même problème. Il ne serait pas vrai.

— Pas vrai ? pas vrai ? Qu'est-ce que c'est la vérité ? La dévotion d'un seul s.o.w. en serait-elle altérée s'il devait contempler un visage faux, du moment que ses sentiments restent en harmonie avec sa foi ? Bien sûr que non ! Je ne cherche pas à dénigrer ceux que vous considérez peut-être comme mes adversaires et mes rivaux. Loin de là. C'est vous que j'estime. Un Pilg représente au mieux une aventure périlleuse. Que gagnerait-on à vous perdre ? Rien. Mais que perdrait-on en vous perdant ? Peut-être une âme et certainement un peintre. Je serais vraiment navré de vous perdre pour un motif aussi futile.

— Mais ce n'est pas un motif futile mon père. C'est une question d'honnêteté. J'ai été payé pour faire quelque chose et, par Dieu, le vôtre ou le leur, je dois m'en acquitter correctement. Telle est ma façon de travailler.

Le Dr Abernathy leva la main.

— Du calme !

Il avala encore une gorgée de café.

— L'orgueil aussi est un péché. C'est ainsi, en effet, que Lucifer fut chassé du Paradis. Des sept péchés capitaux, l'orgueil est le pire. La colère, l'envie, la luxure, la paresse et la gourmandise mettent en cause l'homme dans ses relations avec le monde et avec son prochain. Mais l'orgueil, lui, est absolu. Il concerne la relation subjective existant entre une personne et elle-même. C'est pourquoi il est le plus mortel des péchés. L'orgueil ne nécessite rien de quoi on puisse s'enorgueillir. C'est le comble du narcissisme. J'ai l'impression que vous êtes peut-être victime de sentiments de ce genre.

Tibor rit avant d'avaler son café.

— Je crains que vous ne vous trompiez de client. J'ai vraiment bien peu de motifs d'orgueil.

Il posa la tasse devant lui et leva sa main métallique.

— Vous m'accuseriez, moi, de tirer fierté de quoi que ce soit ? Sacré nom, je suis moitié machine, monsieur. De tous les péchés que vous avez cités, celui-ci est dans doute le moins approprié à mon cas.

— Je ne parierais pas de l'argent là-dessus.

— Je suis venu discuter religion avec vous.

— Exact, exact. Je crois d'ailleurs que c'est ce que nous faisons. J'essaie de ramener votre tâche à de justes proportions. Un peu plus de café ?

— S'il vous plaît.

Pendant que le Dr Abernathy le servait, Tibor regarda par la fenêtre. Onze heures. Le moment de vérité passait sur le monde, il le savait. Car quelque chose venait de s'enfuir et il ne saurait jamais quoi. En buvant le café, il se remémora la soirée précédente.

— Mon père, je ne sais pas qui a tort et qui a raison d'eux ou de vous, et peut-être que je ne le saurai jamais. Cependant je ne

veux tromper personne en disant que je vais faire quelque chose. Je vous aurais témoigné la même considération le cas échéant.

Le Dr Abernathy tourna sa cuiller et but.

— Nous ne vous en aurions peut-être pas voulu si vous n'aviez pu trouver le Christ pour peindre notre Cène, du moment que le travail était bien fait. Je ne cherche pas à vous dissuader de faire ce qui vous semble juste. Je pense seulement que vous vous trompez et que vous pourriez vous rendre la tâche beaucoup plus simple.

— Je ne cherche pas la facilité, mon père.

— Ne me faites pas dire ce que je ne veux pas dire. Il me semble simplement, et je le répète, qu'il y a moyen de vous rendre les choses singulièrement plus faciles.

— En d'autres termes vous me conseillez de partir un moment, de faire comme si j'avais vu le visage que j'étais censé voir, pour le peindre et être quitte.

— Pour ne rien vous cacher, c'est exact. Vous ne seriez malhonnête envers personne...

— Pas même envers moi ?

— Orgueil ! orgueil !

— Je suis navré, monsieur, dit Tibor en reposant la tasse. Je suis navré, mais je ne peux pas le faire.

— Pourquoi pas ?

— Parce que ce serait mal. Je ne suis pas ce genre d'homme-là. À propos, vos suggestions m'ont amené à reconsidérer mon point de vue sur votre religion. Je crois préférable de remettre à plus tard ma décision concernant une éventuelle conversion.

— Comme vous voudrez. Bien entendu, selon nos enseignements, votre âme immortelle sera constamment en péril.

— Néanmoins, aucun homme ne saurait être considéré comme damné, si je ne m'abuse.

— Exact. De qui tenez-vous ce petit échantillon de jésuitisme ?

— De Fay Blaine.

— Oh !

— Merci pour le café monsieur. Je crois qu'il vaut mieux que je parte...

— Puis-je vous offrir un catéchisme ? Cela vous fera de la lecture pour le voyage.

— Merci.

— Vous ne m'aimez ni ne m'estimez guère, n'est-ce pas Tibor ?

— Permettez-moi de réserver mon jugement, mon père.

— Je vous en prie, mais alors, emportez ceci.

— Je vous remercie, dit Tibor en prenant la brochure.

— Je vais encore vous révéler autre chose qu'il vous faut savoir et que j'ai découvert par hasard en lisant un manuel sur les religions de la Grèce antique. Le dieu Apollon était un dieu de constance qui ne changeait jamais, se montrant toujours identique à lui-même en toutes circonstances, C'était sa plus grande qualité. Il était ce qu'il était, toujours. En fait ce trait suffisait à le définir ainsi qu'à reconnaître une nature apollinienne chez les humains.

Le Dr Abernathy toussa avant de poursuivre.

— Dionysos, le dieu de déraison était, lui, le dieu des métamorphoses.

— Qu'appelle-t-on une métamorphose ?

— Un changement : le passage d'une forme à une autre. Vous comprenez donc bien que, le Dieu de Colère étant également, comme Dionysos, un Dieu de déraison, on puisse s'attendre à le voir se cacher, se camoufler, se dissimuler, bref, être ce qu'il n'est pas.

Tibor le gratifia d'un regard perplexe. Ainsi les efforts de deux hommes du commun se soldaient par une grande perplexité qui envahissait maintenant toute la pièce. De la perplexité et point de compréhension : ce fut le Dr Abernathy qui reprit enfin la parole pour dire :

— Ces choses sont dures à entendre. Vous reviendrez bien me voir à votre retour ?

Le Dr Abernathy s'était levé et Tibor lui répondit en mettant sa voiture en route :

— Peut-être.

— Le Dieu chrétien...

Mais il hésita un instant à continuer devant l'état de fatigue de Tibor, rongé par le doute.

— ... est le Dieu de la continuité. « Je suis ce que je suis », comme Dieu dit à Moïse dans la Bible. Voilà notre Dieu.

Dehors, toute magie avait quitté le monde de midi, le soleil s'était dissimulé derrière un nuage éphémère et Darlin'Corey était malade pour avoir avalé un bourdon.

5.

Il regagna les casemates l'après-midi suivant. La porte grogna quand il y inséra le doigt mais elle finit par reconnaître les volutes de la chair et glisser à demi vers la droite. Il se faufila rapidement par l'ouverture et referma derrière lui d'un coup de pied. Il ajusta sa sacoche qui contenait une nouvelle provision d'herbicide, et s'arrêta un instant pour toucher la bosse qui avait surgi entre sa tempe gauche et son front. Comme il s'y attendait, il perçut un battement, et une violente douleur lui traversa la tête. Pourtant, il ne pouvait s'empêcher d'y porter la main. Le plaisir de remuer le couteau dans la plaie, se dit-il. Il avala encore un comprimé de son stock, sachant parfaitement qu'il n'obtiendrait pas l'effet recherché. Puis, il prit le tournant pour descendre le long tunnel éclairé en permanence, mais chichement, qui conduisait aux bunkers. Avant d'arriver à son lieu de repos habituel, il se prit le pied dans un petit chariot rouge qui lui fit perdre l'équilibre, et l'expédia au sol où il atterrit sur l'épaule. Pendant cette chute, il n'avait pas eu le temps de lever un bras pour protéger sa tête douloureuse, tandis que, répondant à la pression de son pied, le petit chariot se remettait en marche, remontant le tunnel en klaxonnant.

Quelques instants plus tard, une silhouette courtaude passait en courant à côté de lui, toute secouée de sanglots, remontant le tunnel derrière le klaxon et pleurant.

— Tutti tutti.

Il se dressa d'abord sur les genoux, puis sur les pieds, pour franchir en titubant le seuil de la porte et remarquer que la pièce était transformée comme il l'avait prévu en véritable champ de bataille. Demain, je m'installerai dans celle d'à côté, décida-t-il, c'est plus facile que de ranger tout ce fichu chantier.

Il laissa la sacoche sur la table la plus proche, avant de s'écrouler sur le lit, le dos du poignet pressé contre son front.

Une ombre aperçue au travers de ses paupières mi-closes lui apprit qu'il n'était plus seul. Sans ouvrir les yeux ni changer de position, il gronda :

— Alice, je t'ai dit de ne pas laisser tes jouets traîner dans le couloir ! Je t'ai même donné une jolie boîte pour les ranger ! Si tu continues, je vais tous te les confisquer.

— Non ! lança une petite voix aiguë. Tutt...

Il entendit ensuite ses pieds nus marcher sur le sol, puis le crissement du couvercle de la boîte à jouets. Trop tard pour intervenir, mais il savait bien ce qui allait suivre et grinça des dents quand elle lâcha le couvercle qui tomba avec un grand fracas dont les murs de sa pauvre cellule amplifièrent encore l'intensité en la lui renvoyant.

Le fait qu'elle ne le fasse pas exprès ne change rien au problème, se dit-il. Trois semaines auparavant, il avait ramené chez lui Alice, une pauvre arriérée que les habitants de Stuttgart avaient exclue de leur communauté. Avait-il été pris de pitié devant son triste sort ou simplement cédé au désir d'échapper à sa propre solitude, il n'aurait trop su le dire. Les deux sans doute avaient joué dans cette décision. Maintenant, il comprenait ce qui avait pu amener les autres à agir comme ils l'avaient fait. Elle était proprement impossible à vivre, de quoi vous rendre fou. Dès qu'il irait mieux, il la ramènerait à l'endroit où il l'avait trouvée, au bord du fleuve, en train de pleurer parce que sa robe s'était prise dans un buisson d'épines.

— Pardon papa, pardon, entendit-il.

— Je ne suis pas ton papa, prends un bout de chocolat et va te coucher s'il te plaît.

Il se sentit aussi froid que l'eau glacée. Quelle folie !

La sueur perlait maintenant comme de la buée, tandis qu'à l'intérieur, il était gelé, frigorifié ! Il croisa les bras, et se mit à trembler. Pour finir, ses doigts cherchèrent la couverture qu'il saisit pour se recouvrir.

Il entendit Alice se chanter des chansons dans la même pièce, et, Dieu sait pourquoi, il en fut légèrement apaisé. Puis – mais le plus horrible dans l'histoire c'est qu'il savait qu'il n'était pas dans un état de complet délire – il se trouva dans son bureau, sa secrétaire venait d'entrer précipitamment avec une

liasse de feuilles qu'elle tenait comme une fleur entre ses doigts roses, et elle parlait, parlait, parlait et s'agitait beaucoup tandis qu'il répondait, acquiesçait, hochait la tête, gesticulait, décrochait ses téléphones, se frottait le nez, se grattait l'oreille et parlait, sans entendre ni comprendre un seul mot de ce qu'ils lui disaient, n'entendant même pas la sonnerie des téléphones sur lesquels s'allumaient et s'éteignaient constamment les petits voyants lumineux. Et l'urgence qui semblait marquer tout cela, un étrange sentiment de séparation, de départ, de futilité, et Dolly Reiber, c'était son nom, parlait toujours, jusqu'à ce qu'il remarque soudainement et sérieusement qu'elle avait une tête de chien et commençait à hurler – ce qu'il entendit clairement bien que faiblement –, alors il sourit et tendit la main pour lui flatter le museau, mais elle était devenue Alice-à-son-chevet.

— Je t'ai dit d'aller te coucher.

— Pardon, papa.

— Ça ne fait rien, va te coucher comme je t'ai dit.

La silhouette disparut. Il trouva la force de décrocher ses ammoceintures, d'enlever ses vêtements, car il n'avait plus cette sensation de grand froid, puis de pousser tout cela au bord du lit.

Il resta étendu là, haletant, et chaque battement de son cœur lui résonnait à tout rompre dans la tête.

Les rats ! les rats... Il était cerné, ils étaient là, partout, qui se rapprochaient de lui... Il empoigna le napalm. Mais *Délivre-nous, délivre-nous de Ta Colère*, dirent les rats. Alors, il étouffa un petit rire avant de manger leurs offrandes.

— Un moment, leur dit-il, puis le ciel explosa et il fut entouré de choses informelles et mouvantes où le rouge dominait, si l'on excluait quelques éléments incolores. Il resta impassible pendant leur lent manège autour de lui, et puis, était-ce avant ou après ? Il n'aurait su l'affirmer, mais savait que peu importait ce détail, il entendit, ou sentit plutôt qu'il ne vit, une lumière vibrant à l'intérieur de sa tête, ce qui n'était pas désagréable. Aussi la laissa-t-il s'imprégner profondément de lui-même pendant un temps indéterminé pouvant se chiffrer en heures aussi bien qu'en secondes – aucune importance –, et en même temps il sentit subitement que ses lèvres avaient bougé.

Pourtant, il n'avait pas entendu un seul mot là où il se trouvait, jusqu'à ce qu'une voix dise :

— C'est quoi un D III, papa ?

— Dors, nom de Dieu, dors !

Le contact bouche oreille finit par se rétablir, et ce fut ensuite le bruit de pas prenant la fuite. Les rats... Délivre-nous... D III... Lumière. Lumière !

Il brillait comme un tube de néon, avec les mêmes pulsations. De plus en plus brillant. Rouge, orange, jaune, blanc. Blancher aveuglante. Il vacilla dans la pureté de la lumière blanche. S'en enivra quelques instants. Pas plus de quelques secondes.

La descente se fit lentement, le laissant profiter de son arrivée. Mouvement planant. Lui se fit tout petit, s'aplatit humblement, mais sans que s'interrompe l'éternellement longue progression verticale.

— Dieu !

Ce cri étranglé était surgi de plus profond de son être, mais elle se rapprochait toujours, de plus en plus près, pour arriver sur lui. Une couronne de fer descendit, se posa sur son front, puis se rétrécit à ses mesures. Bien ajustée, on aurait dit un cercle de glace sèche lui serrant la tête. Les bras. Avait-il des bras ? Si oui, il dut les utiliser pour tenter de se débarrasser de la couronne mais en vain. Elle s'accrochait. Ses tempes battirent et il se retrouva dans son bunker, dans les tranchées, conscient.

— Alice, cria-t-il, Alice, s'il te plaît... Elle revint près de lui.

— Oui papa, qu'est-ce qu'il y a ?

— Une glace ! J'ai besoin d'une glace. Va chercher la petite qui se trouve au-dessus des tinettes et apporte-la-moi vite.

— Une glace ?

— Oui, un miroir ! *Spiegel* ! Une glace réfléchissante ! Le truc où on peut se regarder.

— D'accord.

Elle partit en courant.

Il cria derrière elle sans être sûr qu'elle l'entendrait.

— Et puis un couteau ! Il va me falloir un couteau, je crois !

Elle revint après une attente interminable.

— J'ai la glace.

Il la lui arracha des mains pour la tenir en l'air, puis tourna la tête et regarda de son œil gauche.

Elle était là. Une ligne noire apparaissait maintenant au centre de la bosse.

— Écoute, Alice.

Il s'arrêta pour reprendre son souffle en inspirant profondément.

— Écoute, dans la cuisine... Tu vois le tiroir où l'on range les couteaux, les cuillers et les fourchettes ?

— Je crois... peut-être...

— Va le chercher. Tire le tiroir et sors-le complètement, tel quel, en faisant bien attention. Ne le lâche pas, et puis tu m'apportes le tout ici. D'accord ?

— La cuisine. Dans le tiroir à trucs. Cuisine. Tiroir. Trucs. Tiroir.

— C'est ça. Dépêche-toi, mais fais bien attention de ne pas tout faire tomber.

Elle fonça, et, une minute plus tard, il entendit le fracas et les bruits de ferraille. Et elle ensuite qui pleurnichait. Il mit un pied hors du lit et s'écroula sur le sol, puis lentement se mit à ramper.

Il arriva ainsi à la cuisine où ses mains laissèrent des marques humides sur le carrelage. Alice, blottie dans un coin, implorait :

— Ne me bats pas, papa. Pardon, papa. Ne me bats pas, papa.

— C'est rien. Tu peux prendre un autre morceau de chocolat.

Il ramassa deux couteaux pointus de tailles différentes et refit le même chemin en sens inverse, toujours en rampant. Après dix minutes, il retrouva assez d'assurance dans les mains pour tenir le miroir en l'air de la gauche et le petit couteau dans la droite. Il se mordit les lèvres. La première incision ne devrait pas prendre longtemps, se dit-il en posant le couteau en dessous de la ligne noire.

Il enfonça le couteau et hurla, presque simultanément. Elle accourut à son chevet en sanglotant, mais il pleurait aussi, incapable de répondre.

— Papa ! Papa ! Papa !

— Passe-moi ma chemise !

Elle la tira de sa pile de vêtements et la lâcha sur lui. Il l'appliqua délicatement sur son front, essuya ses larmes sur la manche, se mordit encore la lèvre qui avait aussi besoin d'être essuyée, comme il s'en rendit compte au mince filet humide qu'il sentit.

— Écoute, Alice, tu as été gentille et je ne suis pas fâché contre toi.

— Pas fâché ?

— Non, pas fâché. Tu as été gentille, très gentille. Mais ce soir il ne faut pas que tu restes. Va dormir dans une autre pièce. Je vais avoir mal et faire du bruit, et puis il y aura beaucoup de sang. Je ne veux pas que tu voies tout ça, et je sais que tu n'aimerais pas ça non plus.

— Pas fâché !

— Non, mais va dans l'ancienne pièce, s'il te plaît. Rien que cette nuit.

— Je n'aime pas là-bas.

— C'est pour cette nuit seulement.

— Oui papa. Tu m'embrasses ?

— Bien sûr.

Elle se pencha sur lui qui s'arrangea pour tourner la tête afin qu'elle ne lui fasse pas mal. Puis elle se retira sans faire, Dieu merci, plus de bruit que nécessaire.

À son avis elle devait avoir environ vingt-quatre ans, et malgré sa large carrure et sa taille un peu épaisse, son visage n'était pas loin d'évoquer l'un des chérubins de Rubens.

Après son départ, il se reposa un moment, puis se regarda encore dans le miroir. Le sang coulait toujours, il l'épongea donc à plusieurs reprises en observant la blessure. Bien ! conclut-il. La première entaille était profonde. Alors s'il avait les tripes... Il prit le couteau et le plaça au-dessus de la ligne noire. Quelque chose, venu du plus profond de lui-même, de ce degré animal où naissent la plupart de nos terreurs, lui fit pousser un grand cri. Mais il réussit à ne pas l'entendre, juste les quelques secondes nécessaires pour pratiquer la seconde incision.

Le miroir et le couteau tombèrent ensemble sur le lit, tandis qu'il serrait la chemise sur son visage. Il fit le noir complet. Pas de lumière. Pas de couronne. Rien du tout.

Combien de temps mit-il à revenir à lui ? – il n'aurait su le dire : ce qui est sûr, en revanche, c'est qu'il retira la chemise de sur son visage en grimaçant de douleur, puis se passa la langue sur les lèvres.

Pour finir, il leva le miroir pour se contempler.

Oui, il avait réussi à mettre la chose entre « parenthèses ». Le premier pas était fait. Chaque fois que la lame heurtait le morceau de métal protubérant, la tête lui résonnait comme l'intérieur d'un bourdon de cathédrale, et il lui fallait plusieurs minutes pour récupérer avant de se remettre à l'ouvrage. Il continuait également à éponger le sang, les larmes et la sueur de son visage. On y était enfin.

Il avait fini par dégager suffisamment l'arête pour offrir une prise convenable à ses ongles. Il se mordit alors la langue, comme il l'avait fait avec sa lèvre inférieure, au sang. Puis, il se ménagea doucement une prise qu'il assura avec précaution mais fermeté, avant de tirer de toutes ses forces.

Lorsqu'il se réveilla et trouva la force de lever encore une fois le miroir, un demi-centimètre de métal émergeait de sa tête.

Il mouilla la chemise avec sa salive pour se nettoyer le visage.

Puis de nouveau, le lent travail d'approche et le douloureux et spasmodique effort de traction. Encore suivi du noir complet.

Après la cinquième tentative, il resta étendu sur le lit à côté de l'épave de métal longue de cinq centimètres que sa main avait lâchée. Son visage était un masque suant, saignant et pleurant, avec un trou au côté gauche. Lui dormait d'un sommeil sans rêves.

En fait, sous tout ce rouge de surface, semblait régner une sorte de paix, à moins qu'il ne s'agisse d'une illusion créée par la lumière au milieu de tout ce désordre.

Elle entra sur la pointe des pieds, avec l'excès de précautions d'un enfant, porta les deux mains à sa bouche et serra entre ses dents l'articulation des doigts, parce qu'elle était censée ne pas le déranger, ce qu'elle ferait assurément si elle se mettait à pleurer.

Pourtant, on se serait cru à la Toussaint, comme s'il portait un masque mortuaire. Elle vit la chemise tombée par terre. Il était si mouillé...

— Papa..., murmura-t-elle, en la posant doucement sur son visage. Elle pressa légèrement, très légèrement du bout de ses doigts aussi minces que des pattes d'araignée, jusqu'à absorption complète de tout, tout, tout ce qui lui couvrait le visage, comme de la boue, ou comme une nuée d'insectes.

Puis elle retira la chemise. C'est qu'elle avait elle-même déjà subi des incisions et savait bien que ce genre de chose colle en séchant et ensuite, on ne peut plus les enlever sans faire mal.

Il avait l'air plus propre maintenant, mais il avait un peu changé. Elle serra la chemise contre elle et l'emporta dans l'ancienne chambre, parce que c'était à lui, et qu'il lui avait donné des jouets et du chocolat ; alors elle désirait posséder quelque chose de lui, dont il ne voudrait plus jamais. Cette chemise était vraiment trop sale maintenant...

Plus tard, bien plus tard, lorsqu'elle la regarda complètement dépliée sur son lit, elle fut ravie d'y voir son visage parfaitement ressemblant dessiné par les substances de son corps à lui, là, sombre et conforme jusqu'au moindre détail à sa physionomie... Sauf les yeux. Bizarrement ils semblaient horizontaux.

Des fentes, comme si leur regard embrassait toute la surface de la terre, sans fin, éternellement. Une terre qui serait plate. Cette façon de représenter les yeux lui déplut. Elle replia la chemise, la rapporta et la plia tout au fond de sa boîte à jouets, pour l'y oublier définitivement.

Pour une fois, Dieu sait pourquoi, elle se souvint qu'il ne fallait pas laisser tomber le couvercle, aussi le ferma-t-elle bien soigneusement.

6.

Tiens ! L'homme à quatre pattes dans le caniveau. Yeux noirs à la recherche d'une ouverture. Courroies en toile formant un X sur son dos. Au-dessus de lui, les éclairs. Sur lui, la pluie. Et au tournant suivant, il regarde/ils regardent/ la chose regarde, car il/ils/la chose sait/savent qu'il arrive avec une douleur dans la tête. Elle jette un coup d'œil à l'endroit où l'orage rencontre la terre, là où naît la boue, essuie les éclaboussures de son manteau, hume l'air, voit la tête et les épaules de l'homme prendre le virage, se retire.

L'homme trouve l'égout ouvert ; il s'y glisse.

À moins d'un mètre, il alluma sa lampe de poche, pour éclairer le plafond. Puis il se tint sur le chemin qui longeait la boue, adossé contre le mur. Tout en s'épongeant le front sur la manche kaki de sa chemise, il secoua la tête pour chasser les gouttelettes d'eau de ses cheveux et s'essuya les mains sur son pantalon.

Pendant quelques instants, il se contenta de grimacer. Puis, plongeant la main dans une gibecière, il retira un tube de comprimés, en avala un. Les coups de tonnerre qui résonnaient partout autour de lui, le firent jurer en se tenant les tempes. Le vacarme ne cessa pas pour autant, alors, il se laissa tomber sur les genoux, secoué par les sanglots.

Le niveau de la boue se mit à monter dans le fossé central. Il le vit à la lumière de la torche et se redressa pour s'enfoncer un peu plus avant, d'un pas titubant, jusqu'à ce qu'il arrive à une espèce de plate-forme. La puanteur y était plus forte, mais il avait la place de s'asseoir en s'adossant contre le mur, ce qu'il fit. Il éteignit la torche.

Au bout d'un moment, les effets du comprimé commencèrent à se faire sentir, et il soupira.

Vois comme est faible ce qui est venu parmi moi.

Il dégrafa l'étui de son revolver dont il poussa le cran de sûreté.

Il m'a entendu et connaît la peur.

Puis entre les grondements du tonnerre, il n'y eut plus que le silence. Il resta là assis, une heure peut-être, avant de sombrer dans une légère torpeur.

Ce qui le réveilla fut peut-être un bruit. Dans ce cas, il avait été trop faible pour être perçu et enregistré par sa conscience.

Il est réveillé. Comment se fait-il qu'il puisse m'entendre ? Dites-moi comment se fait-il qu'il puisse m'entendre ?

— Je-vous entends, dit-il, et je suis armé — son attention se portant automatiquement sur l'arme qui se trouvait à ses côtés, tandis que son doigt trouvait la détente.

(Image d'un pistolet et sentiment de dérision, quand huit hommes tombent, avant qu'il n'ait armé sur un alvéole vide.)

De la main gauche, il ralluma la torche et balaya les alentours. Il y eut plusieurs étincelles opalescentes dans un coin.

À manger ! pensa-t-il. Il faudra que j'avale quelque chose avant de retourner au bunker. Ceux-là feront l'affaire.

Vous ne me mangerez pas.

— Qui êtes-vous ? interrogea-t-il.

Pour vous je suis des rats. Vous pensez à une chose connue sous le nom de Manuel de survie des forces armées où l'on explique qu'il faut d'abord couper l'une de mes têtes car c'est là que se trouve le poison, puis inciser le ventre et prolonger cette entaille le long de chaque patte. Après quoi, on peut retirer la peau, puis on ouvre le ventre que l'on vide, on brise en deux la colonne vertébrale, et il ne reste plus qu'à faire griller les deux moitiés après les avoir embrochées sur des bâtonnets.

— Parfaitement exact, dit-il. Vous dites que vous êtes « des rats » ? Je ne comprends pas. Pourquoi ce pluriel ? C'est ça que je ne saisis pas.

Je suis nous tous.

Il continua à fixer les yeux qui se trouvaient à huit, dix mètres de lui.

Je sais comment vous m'entendez maintenant. Il y a de la souffrance en vous. C'est ce qui, d'une certaine façon, vous permet d'entendre.

— J'ai des bouts de métal dans la tête. C'est quand mon bureau a explosé. Encore une chose que je ne comprends pas bien, mais je crois saisir le rapport.

Oui. En fait, je vois que l'un des morceaux les plus proches de la surface ne va pas tarder à percer et à sortir. Il faudra donc que vous déchiriez la peau avec vos griffes pour le retirer.

— Je n'ai pas de griffes... Ah ! si, mes ongles ! C'est sûrement pour cela que j'ai mal à la tête. Encore un morceau qui s'apprête à sortir. Heureusement que je peux me servir de mon couteau. La fois où il a fallu en faire sortir un avec les ongles ça a été horrible.

Qu'est-ce qu'un couteau ?

(De l'acier, pointu et brillant, avec un manche.)

Où se procure-t-on un couteau ?

— On en a un, ou bien on en trouve un, ou bien on l'achète, ou bien on le vole, ou on le fabrique.

Moi, je n'en ai pas, mais j'ai trouvé le vôtre. Je ne sais ni en acheter un, ni le voler, ni le fabriquer. Alors, je vais prendre le vôtre.

Il y eut encore plus d'étincelles opalescentes ; encore, toujours. Elles se dirigeaient lentement vers lui qui savait que son revolver était inutile.

Puis une terrible douleur lui transperça la tête, des éclairs blancs l'aveuglèrent totalement. Lorsque ce fut fini, il était cerné par des milliers de rats, là, partout. Il bougea sans réfléchir.

Il sortit la grenade de son ceinturon, la décapsula et la lança dans le tas.

Pendant trois secondes il ne se passa rien, sauf qu'ils continuaient à approcher.

Puis survint une couronne solaire aveuglante, qui se maintint plusieurs minutes sans décroître. Phosphore blanc. Suivit le napalm. Il se réjouit intérieurement en les voyant brûler, couiner, se déchirer entre eux. Une part de lui du moins riait en coin. Les rats battirent en retraite mais une nouvelle douleur

vint lui transpercer la tête. Du côté de la tempe gauche surtout, comme un violent martèlement.

Ne recommencez pas ça je Vous prie. Je ne m'étais pas rendu compte que Vous étiez cette chose que Vous êtes.

— Un peu que je vais recommencer si vous essayez encore une tentative de ce genre.

Je ne le ferai plus. Je Vous apporterai de les rats à manger. Mais délivrez-moi de Votre colère.

— Très bien.

Combien de les rats désirez-vous ?

— Ça devrait aller avec six.

Ils seront délicieusement dodus.

On les lui apporta, il les décapita, les prépara, puis les fit rôtir sur le sterno-réchaud qu'il avait dans son sac.

Si vous voulez encore de les rats, je peux Vous en apporter autant que Vous le souhaitez.

— Non, merci, j'en ai assez, dit-il.

C'est bien sûr ? Encore six, non ?

— Ça ira pour l'instant.

Vous allez rester là jusqu'à la fin de l'orage ?

— Oui.

Et après. Vous partirez ?

— Oui.

Revenez me voir un de ces jours, je Vous prie. Il y aura toujours d'autres rats pour Vous restaurer. J'espère bien vous revoir en ces lieux.

... Et délivrez-nous de Votre colère, ô chose que dans Votre souffrance Vous appelez Carl Lufteufel.

— Peut-être, dit-il avec un sourire.

7.

Dans sa voiture, Tibor McMasters allait fièrement, non sans panache, tiré par sa vache fidèle. Les kilomètres de maigres pâturages et de plats pays hérissés de chaume à la fois tenace et sec défilaient à grand fracas au rythme des aspérités du sol. La terre était devenue stérile, impropre à la culture. Tibor, lui, se réjouissait au fur et à mesure qu'il avançait. Il avait finalement entrepris son Pilg et ce serait un succès ; il le savait.

Il ne redoutait pas particulièrement les coupeurs de bourse, ni les bandits de grands chemins, en partie parce que nul ne se souciait des grands chemins... C'est en raisonnant qu'il parvenait à conjurer sa peur. Si cette voie n'était pas fréquentée, pourquoi y aurait-il des bandits ?

— Oh ! Amis ! déclama-t-il, traduisant les premiers mots du *An Die Freunde* de Schiller.

— Point ces accents ! Chantons plutôt les...

Mais il dut s'arrêter, il avait oublié la suite.

Nom de Dieu ! se dit-il rageusement, tout surpris de ce trou de mémoire.

Le soleil dardait ses rayons, brûlants, comme les vairons virevoltant dans les ressacs métalliques tels les hauts et bas cycliques de la réalité. Il toussa, cracha et continua.

Proximité sensuelle du délabrement général. Même les herbes folles n'y échappaient pas. Abandon. Personne ne s'en souciait. Personne n'agissait.

Oh, Freunde, pensa-t-il. *Nicht diese Töne. Sondern...*

Et s'il y avait des bandits de grands chemins invisibles pour l'instant, par quelque mutation ? Non. C'était impossible. Il se cramponna à cette certitude. Envers et contre tout. Il n'avait rien à craindre des hommes : la seule menace venait de la désolation environnante. Par exemple, il redoutait l'éventualité fort possible d'une rupture de terrain sur la route. Quelques

grosses ornières, et la voiture n'y résisterait pas. Il pourrait fort bien mourir dans la caillasse. Pas la mort idéale, se dit-il. Mais pas la pire non plus.

Des troncs d'arbres bloquaient le passage un peu plus loin. Il ralentit, clignant et louchant contre la lumière pour distinguer l'obstacle.

Des arbres, conclut-il, abattus au début de la guerre. Que personne n'a songé à retirer.

Il atteignit dans sa voiture le premier arbre. Dans les cailloux et la poussière, on distinguait une sorte de piste contournant les souches. La déviation rejoignait la route un peu plus loin. S'il avait été à pied, ou à vélo... mais il se trouvait dans son lourd équipage, bien trop large pour emprunter cette piste.

— Nom de Dieu ! dit-il.

Il arrêta la voiture, et écouta le vent siffler tristement dans les branches des arbres morts. De voix humaines, point. Quelque part au loin, une sorte de jappement, peut-être un chien, sinon, un grand oiseau. Couac-Couac-Couac, percevait-il. Il cracha par-dessus bord et une fois encore étudia la piste. Je peux peut-être y arriver, se dit-il.

Et si la voiture ne résistait pas à l'épreuve ?

Il agrippa le levier et redémarra, quittant la route impraticable pour emprunter la piste caillouteuse. Les roues s'emballèrent dans un vrombissement dangereusement aigu, et un nuage de poussière brune s'éleva en sifflant vers le ciel, comme un geyser.

La voiture s'était ensablée.

Il n'était pas allé bien loin, constata-t-il. Mais voilà que soudain une peur sauvage, à la limite de la nausée, s'emparait de lui. Il sentit l'amertume monter en lui. Tandis que la morsure brûlante de l'humiliation tenaillait son corps. Flancher si vite : il était vexé. Et si quelqu'un le voyait ainsi, coincé sur le bas-côté d'une route bloquée. Il rigolerait, pensa-t-il. À mes dépens. Sans s'arrêter. Non, il viendrait sûrement à mon secours. Après tout, ce serait idiot de se moquer. Serais-je devenu si pessimiste à l'égard du genre humain ? Bien sûr qu'il m'aiderait. Pourtant, le rouge de la honte marquait encore ses oreilles. Pour oublier un peu son triste sort, il sortit une carte routière toute chiffonnée et

pleine de graisse, qu'il consulta avec l'arrière-pensée d'y trouver quelque chose d'intéressant pour lui.

Il fit le point de sa situation. Une goutte d'eau dans l'océan, et encore, j'ai fait tout juste quarante ou cinquante kilomètres.

Pourtant l'environnement n'avait plus rien à voir avec ce qu'il avait connu à Charlottesville. Un autre monde, à moins de cinquante kilomètres... l'un des milliers d'univers dissemblables qui naviguent à travers l'espace et le temps sidéral, peut-être. Sur la carte, ici et là, des noms qui jadis eurent une signification. Mais aujourd'hui, ce n'était plus qu'une carte lunaire, avec des cratères. La terre excavée jusqu'à la roche de fond en de vastes marmites de géants. Presque en dessous du niveau du sol, là où le basalte est roi.

Il effleura la vache de son fouet et enclencha la marche arrière. Les dents serrées, il se balançait ainsi d'avant en arrière, accompagnant le manche qu'il manœuvrait alternativement dans un sens, puis dans l'autre. La voiture en trembla, comme si on la livrait à la fureur des éléments déchaînés.

Nuages de poussière et odeur d'huile surchauffée... et puis plus rien. Il grogna en coupant le contact.

Ainsi donc, c'est ici que je mourrai, déclara une partie de lui-même aussitôt interrompue par un petit rire moqueur. Lui-même se moquant de son propre sort et de sa triste destinée. Il n'avait besoin de personne. Il était assez grand pour se couvrir tout seul de ridicule.

Il brancha le porte-voix de détresse. Alimenté par l'énorme batterie d'accumulateurs de la voiture, le haut-parleur cracha. On entendit d'abord sa respiration, puis sa voix :

— Écoutez tous, déclara-t-il et sa voix amplifiée retentit aux alentours. Je m'appelle Tibor McMasters et je suis en Pilg officiel pour le compte des Serviteurs de la Colère, S.A. Je suis en panne. J'ai besoin d'un coup de main.

Il coupa le haut-parleur et écouta. Rien, que le murmure du vent dans les herbes folles, à droite. Et partout, la sourde luminosité orange du soleil.

Une voix. Il a entendu une voix. Nettement.

— Au secours ! cria-t-il dans le haut-parleur. Je paierai en monnaie sonnante. D'accord ?... Dites, c'est d'accord ?

Il se remit à écouter. Et cette fois il entendit plusieurs voix, très aiguës comme des cris dont l'écho allait se fondre dans le frémissement de la végétation.

Il sortit ses jumelles pour mieux scruter les alentours. Rien. Que la morne plaine aride et désolée. Quelques grandes taches rouges et autres scories encore visibles, mais maintenant la plupart des ruines étaient ensevelies sous la terre ou le chiendent. Et puis là-bas, très loin, un robot cultivait le sol. Il labourait avec le crochet métallique soudé à sa ceinture, vestige récupéré sur quelque machine au rebut. Il ne leva même pas la tête, indifférent qu'il était au sort d'un humain. Comment pourrait-il se sentir concerné par le monde des vivants, lui qui n'en n'avait jamais fait partie ? Le fermier-robot continua donc à labourer le sol dur de son crochet rouillé ; son corps lui aussi rongé par la rouille pliait sous le dur labeur accompli lentement, silencieusement, sans une plainte.

C'est alors qu'il les vit. Les responsables du bruit. Ils étaient une vingtaine qui galopaient vers lui à travers la campagne ravagée ; vingt petits garçons tout noirs qui sautaient et couraient en lançant des ordres stridents à droite et à gauche, groupés comme s'ils étaient tous enfermés dans une même cage sans toit.

— Où allez-vous, Fils de la Colère ? gazouilla le premier, tout en se frayant un chemin dans l'enchevêtrement des décombres et autres détritrus.

C'était un petit Bantou vêtu de haillons rouges et rapiécés. Bondissant et sautant comme un pantin, il atteignit la voiture ; un large sourire découvrit la blancheur de ses dents.

— Vers l'ouest ; répondit Tibor, toujours à l'ouest. Mais je suis coincé ici.

Maintenant les autres enfants surgissaient à leur tour. Ils firent un cercle autour de la voiture échouée là. Incroyable exemple de complète anarchie et de folle exubérance que cette bande de gamins qui déboulaient, se bagarraient, tombaient et se pourchassaient comme des fous.

— Combien d'entre vous ont commencé leur instruction ? demanda Tibor.

Silence gêné, tout à coup. Échange de regards coupables, mais point de réponse.

— Aucun ?

Tibor était stupéfait. À même pas cinquante kilomètres de Charlottesville, bon Dieu, pensa-t-il. Flancher ainsi comme une vieille machine rouillée.

— Comment espérez-vous vous adapter à la volonté cosmique ? Comment pensez-vous réussir à percer les voies divines ?

Ses mains artificielles désignèrent alors l'un des enfants, le plus proche.

— Est-ce que tu te prépares constamment à la vie à venir ? Est-ce que tu songes constamment à la pénitence et à la purification ? Est-ce que tu as renoncé à la viande, au sexe, aux distractions, aux gains financiers, à l'éducation, aux loisirs ?

Leurs rires et leurs jeux intempestifs constituaient une réponse éloquente à ces questions.

— Têtes de linottes, lança-t-il avec mépris, écoeuré ; puis il ajouta sèchement. En tout cas, tirez-moi de là que je puisse continuer ma route. C'est un ordre !

Les enfants firent groupe derrière la voiture et poussèrent. Mais l'équipage se heurta contre le premier arbre, refusant d'aller plus avant.

— Passez devant, dit Tibor, et soulevez. Allez, tous en même temps !

Ils s'exécutèrent docilement, sans rien perdre de leur gaieté. Lui réenclencha la marche avant. La voiture tressaillit, franchit le premier arbre, mais s'arrêta à mi-chemin du second.

Une minute après, il le passait d'un bond et attaquait le troisième. La voiture ainsi propulsée dans les airs, nez en avant vers le ciel, émit un gémissement, grogna, puis laissa échapper du moteur un mince ruban de fumée bleue.

Il avait maintenant une vue panoramique. Partout alentour, des fermiers, robots ou humains, travaillaient aux champs. Mince couche de terre sur les ruines. Rares pousses de blé rachitique et malingre. Jamais il n'avait vu un sol si terriblement ingrat. Le métal affleurait presque, déjà perceptible sous la voiture. Il les voyait, hommes et femmes au

dos courbé, arroser leurs maigres récoltes avec de vieilles boîtes de conserve récupérées dans les ruines. Un bœuf tirait une charrette primitive.

Dans un autre champ, les femmes semailles à la main. Elles avançaient lentement, bêtement, victimes de l'ankylostome transmise par le sol, car elles allaient nu-pieds. Les enfants n'avaient apparemment pas encore contracté cette forme redoutable d'anémie, ce qui ne saurait cependant tarder. Levant les yeux vers le ciel nuageux, il remercia le Dieu de Colère de lui avoir épargné cette calamité. Nul n'est à l'abri des épreuves les plus douloureuses. Trempée à pareil creuset, l'âme de ces hommes et de ces femmes devait sortir singulièrement purifiée. Un bébé reposait à l'ombre, à côté de sa mère à demi assoupie. Les mouches couraient sur ses paupières. La mère respirait lourdement, bouche ouverte. La blancheur malsaine de sa peau avait des reflets de papier mâché. Ventre proéminent, encore enceinte. Une âme éternelle de plus qu'il faudrait sortir de sa turpitude. Ses seins lourds et flasques tanguaient et brimbalaient lorsqu'elle remuait dans son sommeil, débordant de sa blouse sale.

Après l'avoir aidé, lui, sa voiture et la Holstein, à franchir les souches, vestiges de ce qui fut des arbres, les jeunes garçons déguerpirent.

— Attendez, dit Tibor, revenez. Je vais vous poser des questions et vous répondrez. Vous connaissez le b.a.ba du catéchisme ?

Regard inquisiteur.

Les enfants revinrent les yeux baissés et formèrent un cercle silencieux autour de lui. Une main se leva, puis une autre.

— Premièrement, dit Tibor : *Qui êtes-vous ?* Vous êtes une parcelle minuscule du plan cosmique. Deuxièmement : *Qu'êtes-vous ?* Un tout petit grain dans un système tellement immense qu'il dépasse notre compréhension. Troisièmement : *Quel est le but de votre vie ?* L'accomplissement de ce qui est exigé par les forces cosmiques. Quatrièmement : *Qu'est-ce...*

— Cinquièmement, marmonna l'un des garçons : *Où êtes-vous allé ?* Par des chemins sans fin ; chaque tour de roue vous fait progresser ou bien vous accable, répondit-il de lui-même.

— Sixièmement, cria Tibor : *Qu'est-ce qui détermine la direction que vous prendrez à la prochaine étape ?* Votre conduite en cette existence. Septièmement : *Qu'elle est la conduite juste ?* La soumission aux forces éternelles du Deus irae qui constituent le plan divin. Huitièmement : *Quelle est la signification de la souffrance ?* Elle purifie l'âme. Neuvièmement : *Quelle est la signification de la mort ?* Elle délivre l'individu de cette existence, afin qu'il puisse gravir un nouvel échelon de l'échelle. Dixièmement :

Tibor s'interrompit net à cet instant. Une silhouette d'adulte approchait de la voiture. Instinctivement, la Holstein baissa la tête, faisant mine, ou essayant effectivement de paître l'herbe amère.

— Il faut qu'on parte, gazouillèrent les enfants noirs. Au revoir !

Sur quoi ils déguerpirent ; l'un d'eux marqua un temps d'arrêt, le temps de se retourner pour crier à Tibor :

— Ne parlez pas avec elle ! Ma mère dit qu'il faut jamais parler avec elle si on veut pas se faire avoir. Alors faites gaffe, hein !

— Compris, répondit Tibor.

Il frissonna. Il faisait sombre et le temps s'était rafraîchi comme si l'orage menaçait de ses foudres.

Il savait ce que c'était. Il le reconnaissait.

Il descendrait les rues en ruine vers le tas de pierres éparses et les colonnes, sa maison. On lui avait si souvent décrit les lieux. Chaque pierre était soigneusement répertoriée et figurait sur la grande carte, là-bas, Charlottesville. Il connaissait par cœur la rue qui menait jusqu'à l'entrée. Il savait comment les grandes portes reposaient à plat, fendues et cassées. Il savait à quoi ressemblaient les couloirs vides et sombres à l'intérieur. Il traverserait la vaste salle obscure, pleine de chauves-souris, d'araignées et d'échos sonores. Et il serait là. Le Grand C. Attendant silencieusement, attendant d'entendre les questions. Interrogations dont il faisait ses choux gras.

— Qui est là ? lui demanda la forme, manifestation féminine de l'extension péripatétique du Grand C.

La voix résonna encore ; une voix métallique, dure et pénétrante, totalement dépourvue de chaleur. Une voix énorme qu'on ne pouvait endiguer ; qui ne se tairait jamais.

Il avait peur, comme jamais auparavant il n'avait eu peur. Son corps s'était mis à trembler violemment. L'embarras le faisait s'agiter sur son siège tandis que ses yeux scrutaient la pénombre pour voir à quoi elle ressemblait. Impossible. Elle avait un visage en creux, qui n'avait pas daigné s'agrémenter d'une physionomie particulière, limitant la courtoisie d'usage à quelques embryons de traits à peine marqués. Encore une chose qui le glaça.

— Je suis... (déglutition bruyante trahissant sa peur, puis il reprit :) Je suis venu vous présenter mes respects, Grand C.

— Vous avez préparé des questions à me poser ?

— Oui !

Mensonge. Il avait espéré passer discrètement, sans déranger le Grand C, évitant du même coup une chose qui l'ennuyait.

— Vous m'interrogerez à l'intérieur, dit-elle en posant la main sur le bord de la voiture, et non pas ici.

— Je n'ai pas besoin d'entrer. Vous pouvez répondre à mes questions ici-même !

Il éclaircit sa voix voilée par l'émotion, avala sa salive et réfléchit à la première question : il les avait notées par écrit et emportées avec lui, au cas où... Heureusement aussi que le père Handy l'avait prévenu. Elle finirait par l'entraîner à l'intérieur, mais il était bien décidé à gagner un maximum de temps.

— Comment avez-vous été conçu, créé ? demanda-t-il.

— C'est la première question ?

— Non, dit-il rapidement ; certainement pas.

— Je ne vous connais pas, déclara d'une voix fêlée et aiguë la ramification mobile de l'ordinateur géant, êtes-vous d'un autre secteur ?

— Charlottesville.

— Êtes-vous venu par ici pour m'interroger ?

— Oui.

Encore un mensonge. L'un de ses extenseurs manuels alla vérifier que le derringer 22 à un coup que le père Handy lui avait donné se trouvait toujours dans la poche de son manteau.

— Je suis armé, dit-il.

— Vraiment ?

Le ton était méprisant, mais le sarcasme avait un côté abstrait.

— Je ne me suis encore jamais servi d'un pistolet, dit Tibor. Nous avons des balles mais je ne sais pas si elles marchent encore.

— Comment vous appelez-vous ?

— Tibor McMasters. Je suis un incomplet. Je n'ai ni bras ni jambes.

— Phocomélie, diagnostiqua le Grand C.

— Comment ? bredouilla Tibor.

— Vous êtes jeune, je vous vois assez bien. J'ai subi quelques dommages matériels pendant le Désastre, mais je n'ai pas totalement perdu la vue. À l'origine, je procédais visuellement pour les questions mathématiques. Ce qui gagnait du temps. Mais je vois que vous portez l'habit militaire. Où vous êtes-vous procuré ces vêtements ? Votre tribu ne fabrique tout de même pas ce genre de choses, j'imagine.

— Non, c'est un uniforme militaire. D'après sa couleur, il s'agit des Nations Unies, je pense !

D'une voix rauque et tremblante il réussit à ajouter :

— Est-il exact qu'à l'origine vous soyez un produit du Dieu de Colère ? Qu'il vous a conçu et fabriqué pour réduire le monde en poussière ? Pouvoir terrible et soudain des atomes ! Que vous avez inventé et livré au monde les atomes, altérant ainsi le dessein originel de Dieu ? Nous savons que c'est vous, acheva-t-il, mais nous ignorons comment.

— C'est votre première question ? Je ne vous le dirai jamais. La réponse est trop terrible pour que vous la connaissiez. Luftaufel était fou. Il m'a fait commettre des folies.

— D'autres hommes que le Deus irae sont venus vous voir. Vous voir et vous écouter.

— Voyez-vous, dit le Grand C, cela fait très longtemps que j'existe. Je me souviens de ce qu'était la vie avant le Désastre. Je pourrais vous raconter bien des choses à ce sujet. La vie alors était bien différente. Vous êtes barbu et vous chassez des animaux dans la forêt. Avant le Désastre, il n'y avait pas de

forêt. Rien que des villes et des fermes. Et les hommes étaient bien rasés. Et souvent, en ce temps-là, ils étaient habillés en blanc. C'étaient des savants, très intelligents. J'ai été fabriqué par des ingénieurs – une catégorie particulière de savants.

Un instant de silence, puis :

— Est-ce que le nom de Einstein vous dit quelque chose ?
Albert Einstein ?

— Non.

— C'était le plus grand savant de tous, mais il ne m'a jamais consulté parce qu'il est mort avant que j'existe. Eh bien, il y a des questions auxquelles je pourrais répondre que même lui n'a jamais pensé à me poser. Il y eut d'autres ordinateurs, mais aucun n'atteignit jamais mon niveau.

Tous les vivants à ce jour ont entendu parler de moi, n'est-ce pas ?

— Oui, dit Tibor, qui se demandait bien quand et comment il allait partir.

Elle/il l'avait pris au piège. Il perdait son temps à écouter son inévitable bavardage.

— Quelle est votre première question ? demanda le Grand C. Il était envahi par la peur.

— Voyons, dit-il, il faut que la formulation soit correcte.

— Vous avez sacrement intérêt à ce qu'elle le soit, remarqua le Grand C de sa voix dépourvue de toute émotion.

— Je vais commencer par la plus facile, dit Tibor, la gorge sèche.

De son extenseur manuel droit il alla attraper le formulaire dans sa poche de manteau et le tint devant ses yeux. Puis, prenant son souffle pour se donner du courage, il demanda :

— D'où vient la pluie ?

Silence.

— Vous le savez ? insista-t-il, tendu dans l'attente d'une réponse.

— À l'origine, la pluie vient de la terre, essentiellement des océans. Elle s'élève dans l'atmosphère selon un phénomène appelé « évaporation ». L'humidité des océans monte donc sous forme de minuscules gouttelettes. Parvenues à une altitude suffisante, celles-ci pénètrent dans un courant d'air froid. C'est à

ce moment qu'intervient la condensation. L'humidité se forme en ce que l'on appelle des gros nuages. Quand ils sont suffisamment nombreux, l'eau redescend sous forme de gouttes. Ce sont ces gouttes que vous nommez pluie.

Tibor se gratta le menton de son extenseur manuel gauche :

— Hum ! je vois, vous êtes bien sûr ?

Ça lui rappelait quelque chose de connu. Peut-être en des temps meilleurs l'avait-il appris, autrefois...

— Question suivante !

— Elle est plus difficile, prévint Tibor.

Le Grand C avait répondu pour la pluie, mais il ne pourrait sûrement pas connaître la réponse à cette question-ci.

— Dites-moi, reprit-il donc lentement, si vous le savez : Qu'est-ce qui tient le Soleil quand il se promène dans le ciel ? Pourquoi ne tombe-t-il pas par terre ?

La ramification mobile de l'ordinateur émit un sifflement bizarre, proche du rire.

— La réponse va vous étonner. Le Soleil ne bouge pas. Du moins ce que vous percevez comme un mouvement n'en est pas un. Ce que vous voyez en fait, c'est le mouvement de la Terre dans sa révolution autour du Soleil, sur orbite elliptique. C'est votre immobilité qui vous donne l'impression que le Soleil bouge, mais il n'en n'est rien. Les neuf planètes, y compris la Terre, gravitent ainsi autour du Soleil en décrivant des ellipses parfaitement régulières, et ce depuis plusieurs billions d'années. Ai-je répondu à votre question ?

Le cœur de Tibor se serra. Il finit par se ressaisir, sans réussir toutefois à surmonter les effets désagréables du chaud et froid qui venait d'ébranler son corps.

— Bon Dieu ! dit-il, à moitié pour lui-même, à moitié pour la créature féminine à la physionomie quasi inexistante qui se tenait à côté de la voiture.

— Enfin pour le principe, je vais vous poser la dernière de mes trois questions ! Vous ne pouvez absolument pas répondre à ceci. Aucune créature vivante ne le saurait. Comment a commencé le monde ? Vous voyez bien, vous ne préexistiez pas au monde. Par conséquent il est impossible que vous le sachiez.

— Il y a plusieurs théories, dit calmement le Grand C. La plus satisfaisante étant l'hypothèse de la nébuleuse, selon laquelle...

— Pas d'hypothèse ! dit Tibor.

— Mais...

— Je veux des faits.

Plusieurs secondes passèrent, aucun d'eux ne parlait. Puis, la vague silhouette féminine s'ébranla enfin dans son imitation de vie :

— Prenez les fragments lunaires rapportés en 1969. Ils indiquent un âge...

— Conclusion purement intuitive.

— L'univers a au moins cinq billions...

— Non, coupa Tibor. Vous n'en savez rien. Vous ne vous en souvenez pas. La part de vous qui détenait la réponse a été détruite pendant le Désastre.

Il rit, d'un rire qu'il voulait assuré... Mais qui finalement trahit surtout son angoisse, avant de s'éteindre lamentablement.

— Vous êtes sénile, poursuivit-il d'une voix presque inaudible, comme un vieil homme mutilé par les radiations. Vous n'êtes qu'une coque « chitineuse » et creuse.

Il ignorait le sens de l'adjectif « chitineux », mais ce mot avait la faveur du père Handy, aussi l'utilisait-il également.

Ce moment crucial ébranla le Grand C.

Il n'est pas sûr, se dit-il intérieurement d'avoir répondu à la question. Le doute altérerait un peu la voix de l'ordinateur quand il dit :

— Venez en bas avec moi, vous me montrerez la bande de mémoire abîmée ou manquante.

— Comment pourrais-je vous montrer une bande qui manque ? fit remarquer Tibor avec un rire sonore qui fit mouche.

— Je suppose que vous avez raison sur ce point, marmonna le Grand C.

La silhouette féminine hésita un instant puis s'écarta de la voiture et de la vache.

— Je veux me nourrir de vous, dit-il, descendez que je puisse vous dissoudre, comme je l'ai fait avec les autres, ceux qui vous ont précédés en ces lieux.

— Non.

Tibor envoya ses mécanismes de préhension manuelle à l'intérieur de sa poche de manteau, ramena le derringer qu'il braqua sur l'unité de contrôle, le cerveau, en riant une fois de plus.

— Vous êtes mort !...

— Pas de ça, dit le Grand C.

Sa voix avait repris du tonus.

— Que diriez-vous de me servir de gardien ? Si nous descendons vous verrez...

Tibor tira une fois. Le projectile rebondit sur la tête métallique de la ramification mobile avant d'aller se perdre. L'intéressée ferma les yeux, puis les rouvrit et observa longuement Tibor. Son regard se porta ensuite sur les alentours, incrédule, comme si elle ne savait pas ce qu'il convenait de faire. Avec une grimace, elle s'écroula progressivement pour atterrir enfin dans les herbes.

Tibor rassembla ses quatre extenseurs au-dessus de lui, l'empoigna et souleva, ou plutôt essaya de soulever. Et zut ! Il ne vaut plus rien de toute façon, même si j'arrivais à le soulever, déclara-t-il. Et la foutue vache ne pourrait jamais tirer une telle masse inerte.

Il effleura la croupe de l'animal. C'était le signal... la vache se mit lourdement en route, en remorquant sa voiture. Je m'en suis tiré, se dit-il intérieurement. La bande des enfants noirs reflua pour lui laisser le passage. Ils avaient assisté à tout l'affrontement entre lui-même et le Grand C. Pourquoi ne les dissout-il pas, eux ? se demanda Tibor. Bizarre...

La vache rejoignit la route au-delà des arbres abattus et poursuivit lentement son chemin. Des mouches l'agaçaient mais là elle les ignore, comme si elle aussi avait conscience de la dignité qu'impliquait un triomphe.

8.

La vache grimpait de plus en plus haut, suivant une ravine escarpée, entre deux coteaux rocailleux. D'imposantes racines faisaient saillie çà et là sur des vieilles souches. La vache longeait le lit d'une rivière asséchée, méandre après méandre.

Après un moment, les brumes commencèrent à se lever autour de Tibor. Arrivée au sommet, la vache marqua un temps d'arrêt, respira profondément et se retourna pour contempler le chemin parcouru.

Quelques gouttes de pluie empoisonnée ébranlèrent les feuilles alentour. Le vent se remit à souffler dans les grands arbres morts longeant la crête. Tibor effleura la croupe devant lui et une fois de plus la vache se remit en route.

Il se retrouva brutalement sur une étendue rocheuse envahie par le plantain et les pissenlits, auxquels s'ajoutaient toutes les mauvaises herbes à présent desséchées. Ils arrivèrent à une clôture en ruine, brisée et pourrie. Avait-il suivi la bonne route ? Tibor sortit l'une de ses cartes et l'étudia attentivement. Il la tenait devant ses yeux, comme un rouleau oriental. Si, c'était bien ça. Il rencontrerait bientôt les tribus du Sud, et de là...

La vache et la voiture passèrent la clôture et se retrouvèrent enfin devant un puits désaffecté, à moitié comblé par la terre et les cailloux. Le cœur de Tibor battit plus vite en proie à une excitation. Qu'y avait-il après ? Les vestiges de ce qui avait été un bâtiment, poutres affaissées, vitres brisées, quelques fragments de meubles éparpillés dans le voisinage immédiat. Un vieux pneu d'automobile à moitié fondu et craquelé. De vieux chiffons humides entassés sur une carcasse de sommier rouillée et tordue. À la lisière du champ, un bouquet d'arbres centenaires. Troncs sans vie, inertes et desséchés d'où partaient de maigres branches noircies et dépourvues de feuilles. D'autres cassées, fichées dans le sol dur. Rangée après rangée, des arbres

morts, courbés, pliés, déracinés du sol rocailleux par ce vent qui n'en finissait pas de souffler.

Tibor guida la vache à travers le champ jusqu'au verger d'arbres morts. Le vent lui restait inlassablement contraire, rabattant sans trêve sur lui les brumes pestilentielles, dans les narines, sur le visage. Sa peau en était trempée et luisante. Il toussa et pressa la vache d'accélérer le rythme ; l'animal obtempéra en tremblant, trébuchant sur les cailloux et les mottes de terre.

— Ho ! dit Tibor en tirant les rênes.

Il passa un long moment à contempler le vieux pommier tout desséché, incapable d'en détacher les yeux. Le spectacle de cet arbre séculaire, seul survivant de ce verger, exerçait sur lui un mélange de fascination et de répulsion... L'unique rescapé, pensa-t-il. Tous les autres arbres avaient perdu la bataille... tandis que lui se cramponnait toujours à la précarité de cette pseudo-vie.

Il paraissait dur, dénudé. Quelques rares feuilles foncées pendaient des branches avec des pommes ridées et desséchées par le vent et la brume. Elles étaient restées là, oubliées, abandonnées. Autour des arbres, la terre semblait craquelée, aride. Cailloux et tas de feuilles mortes en décomposition.

Tendant son extenseur avant droit, Tibor cueillit une feuille de l'arbre pour l'examiner. Qu'est-ce que j'ai entre les mains ? se demanda-t-il. L'arbre oscilla de façon inquiétante. Les branches tordues s'entrechoquèrent. Leur puissant murmure fit reculer Tibor.

La nuit tombait. Le ciel s'était définitivement obscurci. Une bourrasque glaciale s'abattit sur lui qui en fut presque retourné sur son siège. Tibor frissonna. Il se raidit pour faire front, blotti dans son grand manteau. En dessous, la vallée disparaissait dans l'ombre, sombrant dans les ténèbres de la nuit.

Dans l'obscurité et la brume, l'arbre prit un air sinistre. Quelques feuilles se détachèrent, emportées par le tourbillon du vent. L'une d'elles frôla même la tête du Tibor. Il voulut l'attraper mais elle lui échappa et se perdit. Il en ressentit subitement une terrible fatigue, mêlée d'effroi. Il faut que je quitte cet endroit, se dit-il, et il donna le signal du départ à la

vache. C'est alors qu'il vit la pomme et tout en fut changé. Tibor mit en marche la radio à piles installée dans la voiture derrière lui.

— Père, dit-il, je ne peux pas continuer.

Il attendit, mais le récepteur de l'appareil émetteur ne lui transmit que le crachement des parasites. Aucune voix. Il chercha un moment à capter d'autres longueurs d'ondes, dans l'espoir d'attraper quelqu'un quelque part. Tibor, le malchanceux, pensa-t-il. Un monde, tout un monde de souffrance. Ce fardeau qu'il me faut porter, ce fardeau si lourd trop lourd. Et mon cœur qui se brise.

C'est toi qui l'as voulu. Tu voulais être heureux, pour l'éternité... ou bien connaître la douleur éternelle. Comme ça, tu auras trouvé la douleur sans fin. Perdu là, au coucher du soleil, à plus de quarante kilomètres de chez toi. Où vas-tu aller maintenant ? Appuyant sur le bouton de son micro, il gémit :

— Père Handy, je n'en peux plus. Il n'y a rien d'autre ici que ce qui est mort. Tout est mort. Vous me recevez ?

Il écouta en se réglant sur la longueur d'ondes du père Handy. Rien. Des parasites. Pas de voix. La pomme du pommier luisait dans la pénombre. Elle semblait noire maintenant, mais ce n'était qu'une impression, elle était rouge, bien sûr. Probablement pourrie, se dit-il. Pas la peine de la manger. Pourtant, elle veut que je la mange.

C'est peut-être un arbre magique. Moi, je n'en ai jamais vu, mais le père Handy en parle souvent. Même que si je mange la pomme, il se passera quelque chose de bien. Les chrétiens, le père Abernathy par exemple, diraient que cette pomme, c'est le mal, un produit de Satan, et que si on mord dedans, on commet un péché. Mais nous n'y croyons pas. De toute façon, c'était il y a longtemps et dans un autre pays. Et puis il n'avait rien mangé de la journée. Il était affamé. Je vais la cueillir, se dit-il. Mais je ne la mangerai pas. Il tendit un extenseur manuel vers la pomme et quelques secondes après, il la tenait devant ses yeux, éclairée par la lumière de son casque de mineur. D'une certaine façon, elle paraissait importante. Pourtant...

Quelque chose remua à la limite de son champ visuel, il leva rapidement les yeux.

— Bonsoir, dit la plus maigre des deux formes. Vous n'êtes pas d'ici, semble-t-il ?

Les deux formes approchèrent de la voiture et restèrent debout en pleine lumière. Deux jeunes mâles grands et minces, calleux et gris-bleu comme de la cendre. Celui qui avait parlé leva la main en signe de salut. Six ou sept doigts, avec des articulations supplémentaires.

— Bonjour ! dit Tibor.

L'un avait une hache assez petite. L'autre ne portait que ses pantalons et les restes d'une chemise en grosse toile. Ils devaient bien mesurer un mètre quatre-vingts. Pas de chair, rien que des os, anguleux et de grands yeux curieux ornés de lourdes paupières. Il s'était incontestablement produit des changements internes, structure cellulaire et métabolisme radicalement différents, aptitude à tirer profit des sels chauds, système digestif modifié. Tous deux fixaient Tibor avec intérêt.

— Dites, fit l'un d'eux, vous êtes un humain ?

— C'est exact, répondit Tibor.

— Je m'appelle Jackson.

Le jeune homme tendit sa longue main bleue et calleuse que Tibor serra maladroitement de son extenseur avant droit.

— Et voici mon ami Earl Potter.

Tibor serra la main de Potter.

— Enchanté, dit Potter.

Ses lèvres squameuses et rugueuses se crispèrent un peu :

— Est-ce qu'on peut jeter un coup d'œil à votre véhicule ? la voiture où vous êtes attaché ? On n'a jamais vu un truc comme ça !

Des mutants, se dit Tibor. De l'espèce des lézards. Il réussit à dominer un frisson d'aversion, puis à sourire.

— Je veux bien vous laisser regarder ce que j'ai, mais je ne peux pas vous faire cadeau de ma voiture. Je n'ai ni bras ni jambes à part ces pinces !

— Ouais, acquiesça Jackson. C'est ce qu'on voit.

Il flanqua une claque sur le flanc de la vache qui releva la tête en meuglant. Dans la pénombre, elle balançait la queue de droite à gauche.

— À quelle vitesse est-elle capable de vous tirer ?

— Oui, c'est ça.

— Pouvez-vous me cacher ?

Tibor avait à peine posé la question qu'il se dit : C'est de l'invention. Ils sont en train de machiner cela pour m'entraîner chez eux où ils pourront absorber un peu de ma chance.

— Bien sûr que nous pouvons vous cacher, répondirent en chœur les trois lézards.

— D'un autre côté, un humain ne tuerait pas un autre humain. Mais il savait bien que c'était faux ; des tas d'humains tuaient et blessaient d'autres hommes. Après tout, c'était bien des humains qui avait déclenché le grand Désastre.

Les trois lézards se regroupèrent pour se consulter. Puis, brusquement, ils se redressèrent et se tournèrent vers Tibor :

— Avez-vous de l'argent en monnaie métallique ? demanda Jackson de façon délibérément désinvolte, comme si de rien n'était.

— Non, répondit prudemment Tibor.

Ce qui était également faux ; il avait une pièce de 50 cents, dans une fente secrète de la voiture.

— Je pose cette question, précisa Jackson, parce que nous avons un chien que nous serions disposés à vous vendre.

— Un quoi ?

— Un chien.

Potter et Jackson disparurent ensemble dans l'obscurité. De toute évidence leur acuité visuelle était nettement supérieure à la norme humaine.

— Vous n'avez jamais vu de chien ? demanda le troisième lézard.

— Si, mais il y a très longtemps !

Encore un mensonge.

— Un chien, votre chien chasserait l'autre humain, à condition que vous lui en donniez l'ordre, évidemment. Il faut les dresser, cela va de soi. Ils appartiennent à une espèce inférieure si l'on se réfère aux humains ou à nous-mêmes. Rien à voir avec les chiens savants que les gens élevaient avant le Désastre.

— Est-ce qu'un chien serait capable de trouver l'homme que je cherche ?

— Quel homme ?
Tibor lui montra la photo toute tachée de Carleton Lufteufel.
— C'est lui que vous voulez ?
Il observa le visage de Tibor.
— Est-ce que c'est un type correct ?
Tibor biaisa.
— Je ne saurais dire !
— Il y a une récompense ? demanda le lézard en rendant la photo.
— Une pièce de 50 cents.
— Vraiment ?
L'excitation faisait se hérissier ses écailles.
— Mort ou vif, cette prime ?
— Il ne peut pas mourir.
— Tout le monde meurt.
— Lui ne mourra jamais.
— Est-ce qu'il serait... surnaturel ?
— Oui !
— Je n'ai jamais vu de créature surnaturelle.
Le lézard secouait la tête avec assurance.
— Absolument jamais, de toute ma vie.
— Vous avez bien une religion, je pense ?
— Oui, nous adorons l'Aube.
— Bizarre, dit Tibor.
— Quand le Soleil se lève, le mal disparaît de la planète. Est-ce que vous croyez à une vie sur le Soleil ?
— Il y fait trop chaud.
— Et avec une carapace de diamant ?
— Non, aucune vie n'est possible sur le Soleil.
— À quelle vitesse se déplace le Soleil ?
— Un million de kilomètres à l'heure environ.
— Le Soleil est plus gros qu'il n'en a l'air, n'est-ce pas ?
Le lézard l'observait du coin de l'œil.
— Beaucoup plus gros, presque un milliard de kilomètres de circonférence.
— Vous y êtes allé ?

ne bougèrent pas d'un pouce. Ils avaient l'air détendus et sûrs d'eux.

Tibor savait pourquoi à présent. Les insectes ne s'étaient pas aventurés tout seuls. Une douzaine de coureurs les avaient accompagnés.

9.

Il n'en était pas à sa première rencontre avec des coureurs. À Charlottesville les coureurs allaient et venaient sans être inquiétés. Partout où ils se trouvaient, régnait une sorte de paix. Tranquillité idiomatique engendrée par les mœurs affables des coureurs eux-mêmes. Les petits visages avenants se levèrent vers Tibor. Ces créatures ne mesuraient guère plus d'un mètre trente. Rondes et replètes, couvertes d'une épaisse fourrure... avec des yeux en trous de vrille, un museau frémissant, et de grandes pattes de kangourou.

Surprenant, ces rapides entéléchies évolutionnaires, qui pour l'essentiel devaient leur origine à des poisons. Ils étaient si nombreux, et ils couraient si vite. Tant d'espèces voisines. Lutte opiniâtre de la nature pour vaincre les saloperies de la guerre : les toxines.

— Que la clarté soit avec vous !

Chœur des éclaireurs, presque ensemble. Leurs moustaches tressaillirent.

— Comment se fait-il que vous n'ayez ni bras ni jambes ? Vous êtes bien bizarre pour un objet vivant.

— La guerre.

Réponse évasive de Tibor froissé par l'indiscrétion des coureurs.

— Savez-vous que le fonctionnement de votre voiture est défectueux ? demandèrent-ils.

— Non, dit-il, pris au dépourvu. Elle ne marche pas ? Elle m'a pourtant bien amené jusqu'ici ; je veux dire...

Un vent de panique le saisit.

— Il y a un « autofac » tout près d'ici qui travaille encore un peu, dit le plus gros des coureurs. Il ne peut pas faire grand-chose. Les temps sont difficiles. Mais il pourrait probablement

homme sans bras ni jambes ne peut achever son voyage sans votre bienfaisant secours. Pourriez-vous consacrer un moment à l'examen de ce véhicule ? Les roues de sa voiture lui font défaut à l'heure fatidique.

Il se tut, et écouta attentivement, l'oreille dressée à la manière des chiens.

— Le voilà, dit le plus petit des coureurs, reconnaissant et ravi ; mais sa voix était aussi teintée de crainte.

Le couvercle de l'autofac glissa en arrière. Un mécanisme situé derrière l'entrée hissa une longue tige métallique au sommet de laquelle se trouvait une espèce de corne de tempête. La corne en question pivota, jusqu'à se trouver exactement dans l'axe de Tibor.

— Vous êtes enceint, n'est-ce pas ? brailla la corne. Je peux vous fournir les anciens remèdes : arsenic, fer rouillé, eau dans laquelle a été immergé un mort, rognons de mulet, écume prélevée sur la gueule d'un chameau... lequel choisissez-vous ?

— Non, dit Earl. Il n'est pas enceint. Les roues de sa voiture fonctionnent mal. Faites un effort d'attention, monsieur.

— Je ne supporterai pas qu'on me parle sur ce ton, dit l'autofac.

Une seconde barre métallique émergeait à présent. Elle semblait dotée d'un masque à gaz fixé au niveau du sol.

— Vous devez mourir, dit l'autofac, émettant plusieurs maigres bouffées de fumée grise.

Les coureurs battirent en retraite.

— J'ai besoin de grandes quantités de freczgrrr...

Les mots sévères prononcés par l'autofac furent noyés par un bruit confus ; quelque chose dans le circuit-parole n'avait pas bien fonctionné. Les deux tiges verticales se mirent à monter et à descendre convulsivement, puis émirent encore un peu de gaz, inoffensif en si petite quantité, avant de sombrer dans l'inertie. Un rond de fumée noire s'éleva par l'entrée de l'autofac, puis il y eut un gémissement. Les dents d'un engrenage, diagnostiqua Tibor.

Tibor à Earl :

— Pourquoi une telle hostilité ?

sont venus les problèmes, dit Earl qui n'avait pas encore désespéré de rattraper la situation. Ceci mis à part...

— Adieu, lança Tibor sans s'arrêter.

Il se sentait du vague à l'âme. Comme une douce mélancolie, ou une sorte de paix intérieure. Les coureurs avaient-ils manigancé tout cela ? Il n'en savait rien. On les disait... Pourtant, le grand coureur Earl irradiait tout sauf la paix. Bien étrange, pensa-t-il. Les coureurs étaient comme le calme au milieu de la tempête ; tout le monde en parle beaucoup, mais personne ne le voit jamais. La paix au sein du chaos peut-être. Tandis que la voiture allait, lourdement tirée par son infatigable vache, Tibor se mit à chanter :

Illumine le coin où tu te trouves...

Mais il avait oublié la suite de ce vieux cantique, alors il en essaya un autre.

Ceci est le monde de mon père.

Les Rocs, les arbres, le vent et la bise...

Ça n'avait pas l'air d'être ça. Il se rabattit donc sur le Vieux Cent Unième, la doxologie :

Rendez grâce à celui par qui arrivent tous les bienfaits.

Rendez-lui grâce, ô ses créatures ici-bas

Rendez-lui grâce là-haut, ô vous célestes troupes

Merci au Père, au Fils et au Saint-Esprit.

Ou du moins, c'est ce que disait le cantique. Il se sentait mieux à présent. Mais il se rendit compte tout à coup que les roues avaient cessé de grincer. Il regarda vers le bas et vit que, hélas, il y avait du nouveau : la roue ne tournait plus du tout. Les coussinets étaient bloqués. Bon, puisqu'il en est ainsi... pensa-t-il en tirant les rênes de la vache. Nous voilà arrivés au bout de la route, toi et moi. Il resta assis à écouter les bruits tout autour de lui : dans les arbres et les fourrés, les petits animaux affairés à la tâche, ou pour les plus jeunes à leurs jeux. La

progéniture du monde, si mutilée et grotesque soit-elle, n'avait-elle pas le droit de s'ébattre gaiement à la chaleur du soleil matinal ? Les chouettes s'étaient retirées ; c'était le tour des faucons saures de faire leur entrée. Il entendit un oiseau au loin, et s'en sentit réconforté.

L'oiseau à présent chantait avec des paroles.

Illumine le coin où...

Il répéta ces quelques mots, puis trilla à tue-tête.

Rendez grâce à celui par qui les ailes et les arbres, les rocs et merci.

Et cui cui cui ! Puis il reprit depuis le début, et répéta consciencieusement.

Un oiseau méta-mutant, reconnut Tibor. Un *teihard-de-chardin* : quelle effronterie dans l'étrangeté ! Est-ce qu'il comprend les mots qu'il chante, se demanda-t-il, ou bien agit-il comme un perroquet ? Il n'aurait su le dire. Impossible d'aller vers lui, il ne pouvait que rester sur place. Foutues roues, jura-t-il pour lui-même. Si je pouvais bavarder avec le méta-oiseau, je réussirais peut-être à apprendre quelque chose. Peut-être qu'il a déjà vu le Deus irae et saurait où il se trouve.

Quelque chose avait bougé dans les broussailles sur sa droite. Quelque chose de gros. D'ailleurs il voyait quoi à présent. Il voyait mais n'en croyait pas ses yeux. Un gigantesque ver de terre avait déjà commencé à se dérouler pour se diriger vers lui. Il repoussait les brindilles sur son passage, se traînant dans sa propre bave huileuse pour arriver à lui. C'est alors qu'il se mit à pousser des cris aigus et stridents. Ne sachant pas quoi faire, Tibor resta assis dans l'expectative. Les filets de bave éclaboussaient les feuilles vertes, grises, brunes, qui flétrissaient sur place, en même temps que les branches qui les portaient. Des fruits morts tombèrent des arbres en décomposition. Du sol desséché monta un nuage de fines particules tandis que le ver en renâclant, se frayait un chemin vers lui.

— Hé, là-bas, s'écria-t-il.

Il l'avait presque rejoint.

Je peux te tuer, annonça le ver en expédiant crachat, poussière et bave dans sa direction. Va-t'en, laisse-moi ! Je garde une chose très précieuse, une chose que tu désires

fortement et que tu ne peux avoir. Tu comprends ? Tu m'entends ?

— Je ne peux pas partir, dit Tibor.

Sa voix tremblait, son corps également. Il réussit, par un mouvement rapide, à sortir encore une fois le derringer, qu'il braqua sur le crâne du ver.

— Je sors d'une décharge, cria le ver. J'ai été engendré par les détritrus de ce vaste champ. Je suis l'enfant de votre guerre, inc. À vous la faute si je suis aussi laid. Tu la vois autour de moi, la laideur. Regarde donc.

Sa tête se hissa laborieusement en l'air et vint s'agiter au-dessus de Tibor, qui recevait à présent une pluie de bave et de salive. Il ferma les yeux, frissonnant.

— Regarde-moi, hurla le ver.

— Sinistre ver, grinça Tibor en tripotant en pure perte son derringer.

Il se tapit pour échapper à ce qui allait suivre. Le ver allait le décapiter d'un coup de mâchoire et il mourrait. Il ferma les yeux et sentit la langue fourchue qui le happait.

— Je suis en train de t'empoisonner, annonça le ver d'une voix aiguë. Renifle l'odeur de mon grand corps éternel. Moi, je ne mourrai jamais, impossible. Je suis l'Urover, et je vivrai jusqu'à la fin du monde.

Les circonvolutions de son corps se répandirent à l'envi, investissant la voiture, la vache et lui-même. Tibor brancha d'un coup la bobine inductrice de la voiture, avec l'énergie du désespoir, dans un ultime effort pour protéger sa vache et lui-même. La bobine bourdonna, ronronna, puis se mit à crépiter et émettre des étincelles, tandis que subitement la partie tête du ver battait en retraite.

— Si j'ai bien compris, dit Tibor plein d'espoir, tu ne supportes pas une décharge électrique de cinq ampères ?

Il bascula la manette en puissance maximale, déclenchant ainsi une décharge d'étincelles crépitantes et coulant en véritables cascades de lumière.

La tête du ver prit tout le recul possible avant de frapper. C'est le moment, se dit Tibor en levant le derringer. La tête

Tibor approcha un extenseur manuel. Il trempa la « main » dans la bave huileuse du ver. Il venait d'avoir une idée : si la bave était effectivement huileuse, il pourrait peut-être l'utiliser pour graisser les coussinets, histoire de les lubrifier un peu. Mais au même moment, des paroles prononcées par le ver lui revinrent en mémoire. Très intéressantes. Le ver avait dit :

— Laisse-moi à mon sommeil et à mes richesses.

Quelles richesses ?

Il fit prudemment le tour du ver de terre mort, aiguillonnant adroitement la vache avec son pseudo-fouet.

Derrière le fouillis des broussailles, une grotte dans le flanc de la colline rocailleuse. Empestant encore la bave du ver. Tibor sortit un mouchoir qu'il tint devant son nez pour essayer d'échapper à la puanteur. Puis il alluma ses lumières et éclaira la grotte.

Les voilà donc ses trésors : un ventilateur de plafond, entièrement rouillé et inutilisable empilé avec le reste sur le haut du tas. En dessous, la carrosserie d'une ancienne auto de surface avec deux phares cassés et un badge pacifiste collé sur le côté. Un ouvre-boîte électrique. Deux fusils-laser déchargés, datant de la guerre. Des sommiers calcinés, vestiges de ce qui fut une maison. D'ailleurs, il voyait maintenant les stores des fenêtres, livrés comme tout le reste à la rouille. Une radio transistor, sans antenne. Des saloperies. Rien de valable. Il s'approcha plus près, asticotant la vache pour la faire avancer. La pauvre bête balança la queue et détourna sa lourde tête en signe de protestation, mais elle fit quelques pas de plus vers les émanations fétides de la grotte.

Une véritable pie, se dit Tibor. Le ver avait entassé tous les objets brillants qu'il avait pu trouver. Rien que des trucs sans valeur. Combien de temps avait-il passé enroulé ici à monter la garde devant son fatras voué à la rouille. Des années sans doute. Depuis la guerre.

Il apercevait d'autres saletés maintenant : une binette, un grand poster cartonné de Che Guevara, tout passé et en lambeaux, un magnétophone sans amplificateur ni bobines, une machine à écrire électrique Underwood défoncée, des ustensiles de cuisine, un panier à chat, éventré et hérissé de piquants

— Oui, je sais, dit calmement l’oiseau. Ce n’est pas loin d’ici ; je peux facilement vous y conduire si vous le souhaitez.

10.

— Je... je ne sais pas, dit Tibor McMasters. Il faut que je...

Il se tut pour réfléchir. Peut-être que je devrais faire demi-tour, pensa-t-il. Si je ne suis pas déjà allé trop loin. On a tenté plusieurs fois de me tuer... je devrais peut-être tenir compte de ces avertissements. Et si la réalité essayait de me dire quelque chose...

— Attendez, dit-il, pesant encore sa décision, évitant ainsi de répondre à la question.

— Laissez-moi vous en dire un peu plus long, fit l'oiseau. Il y a quelqu'un qui vous suit. Il s'appelle Pete.

— Encore ? (Tibor n'était pas surpris. Un vague sentiment d'angoisse seulement.) Pourquoi. Dans quel but ?

— Ça, je n'arrive pas à le savoir. Mais, à mon avis, vous ne tarderez plus à l'apprendre. De toute façon, il ne vous veut aucun mal, comme on dit. Alors, monsieur Tibor ? Où en sommes-nous ? Êtes-vous en mesure de me donner une réponse à présent ?

— Pouvez-vous me dire ce qui se passera si je tombe sur le Dieu de Colère ? Est-ce qu'il va me tuer, ou essayer de le faire d'une façon ou d'une autre ?

— Pour commencer, il ne saura ni qui vous êtes ni dans quel but vous l'avez retrouvé. Faites-moi confiance sur ce point, monsieur Tibor. Il ne croit plus que... comment dire... il n' imagine plus que quiconque le recherche encore avec des intentions pernicieuses. Trop d'années ont passé.

— Je veux bien vous croire.

Frissonnant, Tibor inspira profondément, pour se donner du courage.

— Où se trouve-t-il ? Conduisez-moi là-bas, mais très lentement.

— À quelque cent cinquante kilomètres vers le nord. Vous le trouverez, lui ou en tout cas quelqu'un qui lui ressemble... oui, je ne suis plus très sûr à ce niveau-là.

— Pourquoi n'êtes-vous pas sûr ? Je croyais que vous saviez tout.

Cette simplicité d'esprit chez l'oiseau le déprimait profondément. J'ai goûté à la bave du ver, songea-t-il, j'ai échappé à toute une série de dangers, et j'en ai tiré quoi ? Presque rien. Un oiseau partiellement doué de parole... et d'une connaissance non moins partielle des choses. Comme moi. Nous savons tous un petit quelque chose. Peut-être qu'en additionnant ce que sait cet oiseau et ce que je sais moi... *sui generis*. On peut toujours essayer.

— À quoi ressemble-t-il ? demanda-t-il à l'oiseau.

— Il n'est pas beau à voir.

— Comment cela ?

— Il a des difficultés respiratoires. Il lui manque des dents et celles qui restent sont jaunes. Son dos est voûté. Il est vieux et gros. Voilà comment il faut que vous le représentiez sur votre fresque.

— Je vois.

C'était comme ça, le Dieu de Colère était la proie du vieillissement et de la déchéance physique tout comme le commun des mortels. Il était devenu trop humain tout à coup. En quoi cela l'avancait-il pour la fresque ?

— Il n'y a pas au moins une flamme qui brûle en lui ?

— Mon homme n'est peut-être pas le bon, mais non, il n'y a pas la moindre flamme en lui. Je regrette d'avoir à le dire.

— Sacré nom ! s'exclama Tibor dans son amertume.

— Comme je l'ai dit, je peux très bien m'être trompé sur l'homme. Je suggère donc que vous le regardiez attentivement, de très près et que vous vous fassiez une idée par vous-même, sans tenir compte de ce que j'ai pu dire, ni dans un sens ni dans l'autre.

— Vous avez peut-être raison.

Ces derniers mots avaient été murmurés. Tibor n'avait toujours pas le moral. Trop de choses le sollicitaient, plus toutes celles qui l'attendaient encore. Mieux vaut faire demi-tour et

vous avez goûté la bave du ver de terre et appris à comprendre mes paroles.

— Intéressant, dit Tibor, en pressant la vache. Mais vous n'avez pas répondu à la question.

— J'ai essayé de le faire. Écoutez, monsieur Tibor, vous n'êtes pas obligé de me suivre ; personne ne vous force à y aller. Je fais ça pour le bien général, et je n'en tirerai aucun avantage personnel si ce n'est des courbatures dans les ailes.

Battement d'ailes furieux. Le bois qu'il traversait se faisait moins dense à présent. Très loin à l'horizon, il voyait des montagnes, à moins qu'il ne s'agisse seulement de grandes collines. De verts, leurs flancs étaient devenus jaune pâle, comme de la paille. Çà et là ressortaient quelques masses sombres, très foncées, des arbres, de toute évidence. Entre Tibor et les collines s'étendait une longue vallée apparemment fertile. Il vit des routes qui fonctionnaient, dans une certaine mesure. Sur l'une d'elles, un pseudo-véhicule allait *piam pi*am son chemin avec un bruit tonitruant dans la fraîcheur du matin.

Un village aussi, au carrefour de trois routes. Pas vraiment grand, mais inhabituel selon les normes actuelles. Bon nombre de constructions semblaient être de proportions assez importantes. Des entrepôts ou des usines peut-être. Des bâtiments commerciaux comprenant ce qui ressemblait fort à un terrain d'aviation.

— Là, indiqua l'oiseau.

— New Brunswick, Idaho, lut Tibor.

— Nous avons en effet traversé la frontière entre deux États, précisa-t-il. Nous étions dans l'Oregon, nous sommes maintenant dans l'Idaho. Pigé ?

— Oui, répondit Tibor.

Il étrilla la vache qui reprit sa longue marche. Les roues s'étaient remises à grincer et à cogner. Il l'entendait bien mais se dit : j'arriverai bien jusqu'à la ville où je serai à même de trouver un forgeron capable de changer les coussinets, peut-être ceux des deux roues. Si l'une est en mauvais état, l'autre ne doit guère valoir mieux. Mais pour combien je vais en avoir ?

— Vous pourrez m'avoir le prix de gros pour la réparation de ma voiture ?

Pendant toute la descente l'oiseau continua son babillage. Toutes les malformations de naissance survenues dans la région au cours des dernières années y passèrent. Étrange tableau, effrayant et fascinant à la fois. Cependant Tibor écoutait à peine. Le ballottement intempestif de la voiture ajouté aux problèmes de roues le rendait malade. Il ferma les yeux, essaya de se détendre et pria de toutes ses forces pour être délivré de ses nausées. De la peur, reconnut-il... peur à l'idée d'aller me balader à New Brunswick ; un endroit que je ne connais pas ; je n'y suis jamais allé. Quel effet ça va me faire de me retrouver entouré d'étrangers ? Et si je ne les comprends pas, et qu'eux non plus n'arrivent pas à me comprendre ? Et puis, songea-t-il, New Brunswick... Il tomberait peut-être sur quelqu'un n'ayant pas oublié l'allemand. Ça l'aiderait bien à condition que la langue n'ait pas trop évolué ou dégénéré.

L'oiseau bleu s'était lancé joyeusement dans la description des divers types de malformations qu'il avait rencontrées au cours de sa vie.

— Et certains n'avaient qu'un seul œil au milieu du front. Je crois qu'on appelle ça du cyclopisme. Pour d'autres, au moment de la naissance, la peau est toute craquelée et desséchée, avec de gros poils rudes couvrant le bébé d'un épais pelage. Il y en avait un autre dont les doigts sortaient du buste. Il n'avait pas de bras, exactement comme vous, ni de jambes. Rien que les doigts rattachés directement à la cage thoracique. Il a vécu une année ou presque, si je ne me trompe.

— Et il pouvait les remuer, ses doigts ?

— Il faisait des gestes obscènes de temps en temps. Mais personne ne saurait dire si c'était vraiment conscient et volontaire.

Tibor commençait à émerger de sa morosité.

— Vous ne vous souvenez pas d'autres cas encore ?

Ce sujet éveillait périodiquement en lui un intérêt morbide, à cause de son propre problème.

— Et les geryons ? Vous n'en avez pas vu, des trois-en-un ?

— Si, j'ai vu des geryons trois-en-un ; mais pas à New Brunswick. C'était plus au Nord, où les radiations ont été plus

importantes. Et en supplément, j'ai même vu un homme-autruche une fois... C'est-à-dire de longues jambes très maigres, le corps plein de plumes et puis un long cou, nu jusqu'à...

— Ça suffit, interrompit Tibor.

Il se sentait trop mal pour en entendre davantage. Mais l'oiseau insista, caquetant.

— Je veux juste vous raconter ce que j'ai vu de mieux dans le genre, de tous les pays que j'ai visités. Il s'agit d'un cerveau externe que l'on transporte dans un bocal ou dans un seau et qui continue à fonctionner, protégé du contact avec l'atmosphère par une épaisse couche de Saran qui évite en même temps l'hémorragie de sang. Son propriétaire devait le surveiller constamment pour s'assurer qu'il n'avait subi aucun traumatisme. Celui-là a pu vivre indéfiniment, mais toute sa vie fut consacrée à...

— Assez.

La nausée prenait le pas sur l'intérêt morbide. Une fois encore, Tibor ferma les yeux, et s'adossa à son siège. Ils poursuivirent leur route en silence. Tout à coup la roue avant droite se détacha de la voiture. Elle partit en roulant et disparut vers le bas. La voiture s'arrêta donc brutalement, en même temps que la vache, sensible à la soudaine modification du chargement qu'elle tractait.

— Eh bien, pour moi, tout est terminé, dit Tibor d'une voix pâteuse.

Durant sa vie, il avait maintes fois imaginé ce que serait cet instant et le Pilg avait rendu plus immédiate encore cette perspective. La crainte était devenue réalité, d'un seul coup. Une peur irraisonnée qui effectuait d'elle-même le passage au réel. Il ressentait une véritable terreur animale, comme s'il avait été pris au piège, par le pied. En supposant qu'il en ait un. L'animal ronge sa patte pour se libérer, songea-t-il dans les affres de la panique. Mais moi, je ne peux rien faire. Je n'ai pas de patte à sacrifier. Je ne peux rien faire pour me sauver.

— Je vais chercher du secours, dit l'oiseau. Sauf que... (il vint se poser sur l'épaule de Tibor.) Vous êtes le seul qui soit capable de me comprendre. Écrivez-moi un mot, et j'irai le porter.

Curieux, se dit-il, qu'à des moments cruciaux ou difficiles on se rabatte sur les vers de mirlitons, plutôt que sur de la grande poésie.

— Quand arrive l'heure de faire les comptes, c'est moins le fait d'avoir gagné ou perdu qui importe, que la façon dont on a mené la partie.

C'est exactement ça. La poésie, même la grande, ne saurait mieux dire. J'ai joué le jeu avec honnêteté et talent, se fit-il remarquer à lui-même.

— S'il suffisait de souhaiter pour avoir..., se dit-il à voix haute.

Le silence.

Pas un souffle, si ce n'est sa respiration et celle de la vache... qui se donnait bien du mal pour essayer d'attraper l'herbe grasse presque à sa portée.

— Tu as faim, lui dit-il. Moi aussi. Ce qui l'amena à cette autre réflexion : même que nous allons en mourir tous les deux. De faim et de soif. Nous boirons notre propre urine pour nous maintenir en vie plus longtemps. Mais rien n'y fera.

Ma vie dépend d'une créature si petite qu'elle tiendrait dans le creux de la main. Un geai mutant... et les geais sont bien connus pour être de fieffés menteurs et des voleurs impénitents. Un geai peut toujours être présumé coupable. Si seulement j'étais tombé sur une grive.

Un vieux rêve qui l'avait longtemps hanté et tourmenté lui revint alors à l'esprit. Dans le silence et la solitude de son terrier, il inventait et fabriquait des objets compliqués, aussi étranges que gais. Quand il en avait fait un nombre suffisant, il les transportait enfin sur une route toute proche où il montait une petite échoppe et exposait ses créations. Puis, il restait là, assis et silencieux, toute la journée, attendant que quelqu'un arrive et lui achète l'un des objets qu'il avait fabriqués. Le temps passait, l'après-midi s'écoulait, puis la soirée ; l'obscurité s'abattait sur toutes choses. Et lui n'avait vendu aucune de ses créations. À la fin, dans les ténèbres, il ramassait humblement et silencieusement son bric-à-brac et repartait, vaincu, mais sans exprimer la moindre plainte. Pourtant, sa défaite était totale. La lenteur du processus et le silence qui l'avait entouré

n'y changeaient rien. Il en était de même pour lui ; il était assis et il attendait. Comme la créature de son rêve, il attendait, sans fin. Puis la nuit tomberait et il y aurait un autre jour qui se lèverait, et tout recommencerait. Jusqu'à ce qu'un matin, il oublie de se réveiller avec le soleil. Alors, il n'y aurait plus d'espoir silencieux, rien qu'un corps inanimé, affalé sur le siège de la voiture. Il faudra bien que je finisse par relâcher la vache, se dit-il. Mais je la garderai ici aussi longtemps que possible. Ça rassure de voir une autre créature. Enfin, aussi longtemps qu'elle ne souffrira pas.

— Est-ce que tu souffres ? demanda-t-il. Non, tu ne comprends pas. Pour toi, il s'agit d'une période d'immobilité dont tu ne saisis ni la raison ni les implications.

— Seigneur de la Colère – il parlait à voix haute, utilisant le vocabulaire liturgique traditionnel – venez à moi –, châtiez-moi par-dessus tout et emmenez-moi avec vous au Pays – que je prenne place dans les rangs du Grand Fleuriste.

Il attendit, les yeux fermés. Pas de réponse.

— Êtes-vous avec moi ? demanda-t-il. Monsieur, vous qui avez tant fait, vous qui disposez de toute souffrance. Libérez-moi de celle que j'endure en ce moment. C'est par vous qu'elle est venue ; vous êtes donc responsable de ma douleur. Délivrez-moi comme vous seul en avez le pouvoir, Deus irae.

Il se tut et attendit encore. Toujours pas de réponse, ni dans le monde extérieur ni dans le domaine intérieur de son esprit.

Je consulterai donc – merde, pas consulter, prier – le Dieu d'avant, pour qu'il m'apparaisse. Selon les vestiges de la religion vaincue, celle de nos aïeux.

*Agnus Dei, qui tollis peccata mundi,
dona eis requiem sempitemam.*

Toujours rien. Aucune des deux prières ne marchait. Mais Ses voies sont parfois lentes. Son temps est différent du nôtre. Pour Lui peut-être s'agissait-il d'un quart de nos secondes.

Libera me domine.

— Je démissionne, dit-il à haute voix, et il sentit que tout son corps et tout son être abandonnaient effectivement la partie. La fatigue d'un coup l'avait envahi ; à vrai dire, il ne réussissait même plus à tenir droite sa tête. C'est peut-être la délivrance que je réclamaïs. Peut-être qu'il m'accordera une belle mort sans souffrance, douce et sereine. Un peu comme lorsqu'on s'endort. C'est ce que l'on offrait aux animaux domestiques malades ou blessés... quand on les aimait.

Tremens factus sum ego et timeo !

Bribes de l'ancienne messe ou fragments d'un poème médiéval ? Ou d'un requiem catholique ?

*Mors stupebit et natura,
cum resurget creatura, judicanti responsura !*

Il avait oublié le reste. Et puis merde, se dit-il. Ils ne viennent jamais au moment où vous avez besoin d'eux.

Il se forma une grande et vive lumière au-dessus de lui, dans le ciel. À demi aveuglé, il la regarda en se protégeant les yeux avec l'extrémité de son appareillage manuel gauche. La lumière descendit sur lui. Elle était d'un rouge fuligineux à présent, sorte de disque houleux et nébuleux que l'on sentait surchauffé et embrasé, comme par un courroux interne. Et puis voilà qu'on l'entendait : un bruit comparable au fracas de la tempête ou au grésillement furieux de l'acier chauffé à blanc que l'on plonge dans l'eau froide.

Il reçut les premières gouttes chaudes. C'était brûlant. Instinctivement, il s'écarta pour échapper aux particules liquides.

Au-dessus de lui, le disque arrivait à un stade moins informe quoique encore dépourvu de consistance. Tibor parvenait à distinguer certains traits sur la surface : des yeux, une bouche, des oreilles, une chevelure hirsute. La bouche criait des choses dans sa direction, mais les mots eux-mêmes n'arrivaient pas jusqu'à lui.

— Comment ? dit-il, sans cesser de regarder vers le haut.

qu'il se vantait d'être. La manifestation d'une chose échappant à toute forme de dégradation.

Je n'aurais jamais pu essayer. C'était du bluff. Mais le Dieu de Colère ne le savait pas, à moins d'être omnipotent, à l'instar du Dieu des chrétiens. C'était du moins ce qu'ils croyaient.

Et que se serait-il passé, grands dieux, s'il l'avait tué ? se demanda-t-il. Le monde en aurait-il été bouleversé... Il y a si peu de choses à quoi se raccrocher en cette putain d'époque.

Qu'importe puisque ce salaud est parti. Je n'en ai pas eu besoin. En tout cas pas cette fois. Cependant, si les circonstances le voulaient, je le tuerais. Il venait de prendre subitement conscience de cette disposition. Oui, mais quelles étaient-elles ces circonstances ? Il ferma les yeux, les frotta avec son extenseur manuel et se gratta le nez. S'il tentait de me détruire ? Pas forcément. La question renvoyait plutôt à la nature complexe de l'esprit de Lufteufel qu'à des circonstances extérieures. Le Dieu de Colère était doué d'une personnalité. Il n'était pas seulement une force positive ou négative. Parfois il œuvrait pour le bien de l'homme, et pourtant, pendant la guerre, il avait virtuellement annihilé l'humanité. Il fallait l'apaiser.

Il tenait la clé maintenant. Parfois le Dieu de Colère descendait sur Terre pour faire le bien, d'autres fois c'était pour faire le mal. Je pourrais donc le tuer si ses mobiles étaient néfastes... au contraire, s'il était mû par le bien, même s'il devait m'en coûter ma propre vie, je le ferais aussi.

Sublime, songea-t-il. L'orgueil. Hubris. Le syndrome des « bouffis d'orgueil ». Ces choses-là ne sont pas faites pour moi. J'ai toujours fait partie des petits et des faibles. Il faut quelqu'un d'une autre trempe appartenant à la race des Lee Harvey Oswald pour perpétrer de grands meurtres. Les seuls qui comptent à vrai dire. Il soupira. Les choses étaient ainsi faites. Pourtant le cas était particulier. Durant toutes les années qu'il avait vécu comme Serviteur de Colère, il n'avait jamais été confronté à une expérience mystique. Jamais il n'avait vraiment rencontré Dieu. C'est comme découvrir que Haydn était une femme. On ne peut pas en faire abstraction dès lors qu'on le sait.

De plus, les expériences mystiques authentiques transformaient celui qui les vivait, ainsi que William James l'avait souligné en d'autres temps, dans un autre monde.

Il m'a donné ce qui me faisait défaut. Les jambes, les bras... et puis, il me les a repris. Comment une divinité peut-elle agir de la sorte ? En termes simples, c'était pur sadisme. Ne plus être ce tronc vertical figé dans une voiture à vache. Je pourrais courir... par les mers et sur les plages de l'océan. Avec mes mains, je façonnerais toutes sortes d'objets... Songez comme je pourrais peindre. La plupart des limites de ma création sont dues à tous les foutus appareils par lesquels il me faut passer. Je serais capable de bien plus.

Est-ce qu'il reviendra le geai bleu, le *chardin* ? Probablement pas, s'il était l'une des manifestations du Deus irae. Dans ce cas, que devrais-je faire ? Rien. Enfin, il pouvait toujours crier dans la corne de détresse. À titre d'expérience, il alla dénicher le porte-voix qu'il brancha avant de tonitruer :

— Écoutez tous ! Écoutez bien ! Tibor McMasters est coincé dans les collines et va mourir. Est-ce que vous pouvez m'aider. Est-ce que quelqu'un m'a entendu ?

Il débrancha et attendit quelques minutes. Il ne pouvait rien faire d'autre. Absolument rien. Il resta donc affalé sur son siège. Dans l'expectative.

11.

Pete Sands dit aux enfants :

— Faites un effort pour vous souvenir. Avez-vous vu une personne incomplète circulant dans une voiture tirée par une vache ? Vous n'auriez pas oublié une chose pareille, tout de même ? Hier, tard dans l'après-midi. Vous y êtes ?

Il scrutait leurs visages pour essayer d'en savoir davantage. Quelque chose qu'ils auraient voulu lui cacher.

Peut-être l'avaient-ils tué, se dit Pete.

— Je vous donnerai une récompense si vous parlez...

Il plongea la main dans sa poche de manteau.

— Tenez, un gros bonbon ; c'est du vrai sucre candi, tout blanc.

Il tendit le bonbon à la bande de gamins qui faisait cercle autour de lui, mais aucun d'eux n'en voulut. Tous les petits visages foncés étaient levés vers lui, et le regardaient en silence, comme s'ils étaient curieux de connaître ses intentions.

Un tout petit enfant finit par tendre la main. Pete lui donna le sucre candi ; le garçonnet l'attrapa sans dire un mot avant de se frayer un passage vers l'arrière et quitta le cercle. Disparu, et le bonbon avec.

— Je suis son ami ; Pete s'exprimait avec force gestes ; j'essaie de le retrouver pour l'aider. Le terrain est plutôt accidenté dans le coin ! Il pourrait se faire flanquer par terre, ou bien sa vache pourrait tomber... en ce moment, il est peut-être couché au bord d'un chemin, mort ou en train de mourir.

Plusieurs enfants grimacèrent un sourire :

— Nous savons qui vous êtes. Vous êtes une des marionnettes du vieux Dr Abernathy. Vous croyez au vieux Dieu. L'inc, il nous a fait réciter notre catéchisme.

— Celui du Dieu de Colère ?

— Vous feriez mieux d'y croire. C'est là qu'il vit. Lui, pas votre vieux type sur sa croix, lança la voix rauque de deux garçons déjà grands.

— Ça, c'est votre opinion à vous. Pas la mienne. Moi, je connais le vieux Dieu comme vous dites, depuis de nombreuses années.

— Il n'a pas amené la guerre, lui. Les garçons souriaient toujours.

— Il a fait plus. Il a créé l'univers, et tout ce qu'il y a dedans. C'est à lui que nous devons tous le fait d'exister. Et de temps en temps, il intervient dans notre vie, pour nous aider. Il peut nous sauver, tous et chacun d'entre nous... à moins qu'il ne lui plaise de nous laisser loin de sa grâce, en état de péché. C'est ça que vous voulez ? J'espère bien que non. Pour le salut de votre âme éternelle.

Tout cela l'agaçait ; ces gamins l'exaspéraient. D'un autre côté, ils étaient les seules personnes susceptibles de lui dire si Tibor était passé par là.

— Nous adorons celui qui peut faire tout ce qu'il veut clama l'un des gosses et les autres reprirent immédiatement en chœur :

— Ouais, nous adorons celui qui peut faire tout absolument tout ce qu'il veut.

— Vous êtes des thanatophiles.

— C'est quoi, monsieur l'Homme ?

— Ceux qui aiment la mort. Vous adorez quelqu'un qui a essayé de mettre fin à votre vie. La grande hérésie du monde moderne. Merci quand même.

Sur ces paroles pleines d'empportement, il partit, les épaules courbées sous le fardeau qu'il portait, bien décidé à mettre la plus grande distance possible entre lui-même et les enfants.

Ainsi leurs sarcasmes s'éteignirent progressivement derrière lui, jusqu'à complète extinction. Parfait. Il était seul.

Il s'accroupit pour ouvrir son bagage qu'il fouilla consciencieusement afin d'en extraire son équipement radio fonctionnant sur piles. Il le jucha sur les pieds prévus, de véritables échasses, brancha les écouteurs et enclencha l'émetteur.

— Dr Abernathy dit-il dans le micro, Pete Sands au rapport.

— Allez-y, Pete.

La voix du Dr Abernathy résonnait à ses oreilles.

— Je suis pratiquement sûr d'avoir retrouvé sa trace.

Il raconta au Dr Abernathy l'épisode avec les enfants puis fit remarquer :

— S'ils ne l'avaient pas vu, ils n'auraient rien à dissimuler. Or ils essaient visiblement de cacher quelque chose. Je vais donc suivre cette piste.

— Alors bonne chance, dit sèchement le Dr Abernathy. Écoutez-moi Pete. Si vous le retrouvez, ne lui faites rien.

— Pourquoi ? Lors de la conversation que nous avons eue, il y a un jour ou deux...

— Je ne vous ai jamais demandé de suivre McMasters, pas plus que je ne vous ai dit de l'arrêter ou de lui faire le moindre mal.

— Exact, vous n'avez pas dit ça, admit Pete, mais par contre vous avez fait la remarque suivante : quand cet inc va revenir avec la photo du Deus irae, et qu'il commencera sa fresque, les s.o.w. auront emporté une victoire décisive, le père Handy en particulier. Il n'est pas bien difficile d'en déduire ce que vous désirez en fait, et ce qui serait le mieux pour la Vieille Église.

— Tuer est le plus grave de tous les péchés, intervint le Dr Abernathy. Il est dit dans les commandements : « Tu ne tueras point. »

— Le commandement est : « Tu n'assassineras pas », répliqua Pete. Il existe trois verbes en hébreu signifiant tuer ou quelque chose d'approchant. Dans ce cas précis le verbe utilisé est tuer au sens de commettre un meurtre. J'ai fait moi-même les recherches dans le texte hébreu d'origine. Je sais donc de quoi je parle.

— Tout de même...

— Je ne lui ferai aucun mal. Je n'en avais d'ailleurs nullement l'intention.

Cependant, pensa-t-il, si Tibor McMasters me conduit effectivement jusqu'au Dieu de Colère, comme on dit, je... que ferai-je au juste ? On verra bien.

— Comment va Lurine ? demanda-t-il, histoire de changer de sujet.

— Bien.

— Je sais ce que je fais, dit Pete. Laissez-moi accomplir ma tâche, c'est tout ce que je demande, mon père. C'est moi qui en porterai la responsabilité, pas vous ; si vous m'autorisez à parler de façon aussi directe.

— Certes, mais moi je suis responsable de vous.

Temps de silence.

— Je vous ferai mon rapport deux fois par jour, reprit Pete. Je suis sûr que nous réussirons à nous mettre d'accord. D'ailleurs, il n'est pas dit du tout que Tibor McMasters retrouve jamais Carl Lufteufel, et notre discussion serait alors purement théorique.

— Je prierai pour vous.

La communication fut interrompue. Le Dr Abernathy avait raccroché. Avec un hochement de tête et tout en ronchonnant, Pete rangea la radio dans sa sacoche à bandoulière. Il demeura ainsi accroupi, puis sortit un paquet de Pall Mall et alluma l'une de ses rares et précieuses cigarettes.

Qu'est-ce que je fais là ? se demanda-t-il. Ai-je été envoyé par mon supérieur ? Est-ce que j'étais effectivement censé tirer ce type de conclusion de la conversation que nous avons eue en ville, lui et moi... ou bien est-ce une interprétation toute personnelle des propos du docteur ? Difficile d'avoir une certitude. Si, de fait, je commets un crime ou un péché, le Dr Abernathy peut parfaitement le désavouer. Il lui suffira de n'être au courant de rien, comme les gangsters d'antan après une opération de liquidation. Les Églises ont un point commun avec la Cosa Nostra : cette candide indifférence qui règne dans les hautes sphères, tout le sale boulot échouant au menu fretin, en bas de l'échelle, dont il faisait partie.

Ce genre de considération lui déplaisait souverainement et il s'évertua à les chasser de son esprit. Sans succès, au demeurant.

Notre Père qui êtes aux cieux, pria-t-il en fumant consciencieusement sa cigarette, faites-moi savoir ce que je dois faire. Dois-je persister à suivre Tibor McMasters, ou faut-il que j'y renonce au nom de préoccupations d'ordre moral ? Mais il y

a un autre aspect du problème : Je puis être de quelque secours à Tibor. Il n'aurait pas dû s'aventurer si loin avec sa voiture à vache. Il est évident que je lui viendrais en aide s'il devait tomber en panne, ou subir quelque dommage. Cela va sans dire. Mon expédition n'est donc pas foncièrement malintentionnée ; je travaille peut-être pour la bonne cause en me lançant dans une recherche humanitaire pour retrouver un inc qui, soit dit en passant, est peut-être déjà mort. Oh ! puis zut ! Il laissa tomber sa prière et s'abandonna à ses noires pensées.

La chaleur commençait à se faire sentir. Dans les mille et un fourrés alentour, s'affairaient insectes et oiseaux et, à même le sol, on voyait plusieurs petits animaux chacun suivant fidèlement la voie sacrée que Jeovah lui avait appris à chérir et à protéger. Il termina sa cigarette et jeta le mégot dans un buisson de liseron et de folle avoine.

Voyons, quelle direction avait-il pu prendre à partir d'ici ? Pete sortit sa carte, l'étudia. Je me trouve à peu près là, dit-il en marquant l'endroit, tout près du grand C... Je ne veux pas approcher cet engin de malheur. Oui, mais si Tibor McMasters s'y était fait prendre ? Il faut peut-être bien que j'y aille, finalement.

— Merde ! tonna-t-il, rageur. Les sentiments qui l'animaient n'avaient rien de très chrétien lorsqu'il songeait à cette entité électronique, vestige de l'avant-guerre retourné à l'état sauvage ; comme si elle n'aurait pas pu se contenter de s'éteindre définitivement, à la longue. Quel est donc le dessein poursuivi par Dieu pour la laisser continuer ainsi, alors qu'elle constitue un danger permanent pour toute créature organique située dans un rayon de huit kilomètres ?

Plutôt crever qu'aller là-bas, se dit-il, si Tibor y est déjà... eh bien, tant pis, c'est que je n'ai pas de chance. Lui non plus, d'ailleurs. Après tout je cherche à l'aider. Enfin... Il ne savait plus du tout où il en était et se rendit compte qu'il ne pourrait avoir aucune certitude avant de se trouver au pied du mur. Comme les existentialistes, je définirai mes intentions après coup, à la lumière des actes que j'aurai commis. La pensée suit l'acte, ainsi que l'enseigna Mussolini. *In Anfang war die Tat*, dit Goethe dans son *Faust*. Au début était l'acte, et non le verbe

contrairement à ce qu'écrit Jean. Jean et sa doctrine du Logos ou la grecquisition de la théologie.

Il sortit de son bagage une paire de jumelles ; elles lui permirent de scruter l'horizon pour essayer de voir ce qui l'attendait plus loin. Le monde. Un zoo grouillant. Des espèces ici qui n'existent pas là. Des créatures dont tout le monde avait peur, d'autres dont nul ne soupçonnait seulement l'existence humaine, supra-humaine, quasi humaine, pseudo-humaine, tout ce que l'on peut imaginer, et aussi ce qui ne saurait s'imaginer. À droite, l'abri du grand C. Ce n'est toujours pas par là qu'il irait, nom de Dieu de nom de Dieu ! Les autres solutions ? Il regarda attentivement dans les jumelles dont il apprécia au passage les propriétés réfractives sur la lumière. Des champs, avec des fermiers, robots et humains, qui arpentaient la terre âcre... difficile de distinguer les robots des vrais. Tu es né de la poussière et tu retourneras à la poussière, songea-t-il. *Dann es gehet dem Menschen wie dem Vier ; wie dies stirbt, so stirbt mer auch.* Il en va de l'homme comme de l'animal : ils meurent de la même façon.

Qu'est-ce que cela veut dire, mourir ? Ce qui est unique ne peut que périr. La nature procède par surproduction de chaque espèce. L'unicité est une faute, un échec de la nature. Pour qu'il y ait survie, il faut des centaines, des milliers, des millions d'exemplaires de chaque espèce, tous interchangeable de sorte que si tous meurent et qu'il n'en reste qu'un, la nature remporte la victoire. Mais en général, elle est perdante. Et lui-même... Il prit conscience de sa situation : je suis unique. Donc condamné, se dit-il. Chaque homme est unique et par là même il est condamné. Sombres pensées.

Il consulta sa montre-bracelet. Tibor était parti depuis soixante-deux heures. Combien de chemin pouvait-on faire en soixante-deux heures lorsqu'on circulait dans une voiture tirée par une vache ? Nom de Dieu, c'est que ce n'était pas rien ! Au rythme régulier de la limace, les kilomètres défilaient, lentement mais sûrement comme patiemment grignotés. Il doit bien être à soixante kilomètres de Charlottesville, ou pas loin, calcula Pete. Autant mettre les choses au pis. Je me demande s'il se rend compte que je le suis. Quelle serait la réaction de

l'incomplet ? Apparemment il était armé. Ely avait fait une remarque dans ce sens. Tibor agirait sans doute pour se défendre, comme le ferait n'importe qui. Dans sa sacoche, Pete avait trente-huit cartouches et un revolver spécial de police. Avec ça, je peux le réduire en bouillie, se dit-il. Et c'est bien ce que je ferais s'il m'attaquait le premier. Nous agirions tous les deux pour préserver notre vie ; c'est l'instinct de conservation. Nous n'avons pas le choix.

Loin de la ville donc, tous deux livraient un combat sans merci contre l'Antagoniste. Revêtant la forme de la dégradation, leur ennemi commun tirait d'eux la substance vitale ; il se nourrissait du corps des vivants qui, eux, régressaient vers leur état terrestre initial et final... où Dieu viendrait les chercher quand l'heure serait venue. La résurrection du corps. Un corps parfait, inaltérable et définitif, qui ne connaîtrait ni les dégradations, ni la mort, ni les changements, en mieux ou en pis. Ce sang et ce corps différent de la chair suspendue à la croix. Et cetera. Cette certitude à quoi même les héritiers de l'Église de Colère croyaient. Une foi désormais universelle qu'on ne remet pas en question. Tibor, devant lui, avait dû avoir les mêmes pensées tandis qu'il allait son petit train, secoué et ballotté à en perdre le souffle sur la terre aride. Nous sommes unis, lui et moi, par ce dogme commun qui nous lie l'un à l'autre. L'espace d'un moment, nous ne faisons plus qu'une personne, McMasters et moi. Je le sens. Mais cela ne saurait durer, voué à la mort, comme tout ce qui est unique.

Toutes les bonnes choses périssent, pensa Pete. Du moins ici-bas. En notre monde car dans le monde à venir, il en sera comme dans la théorie platonicienne de la matrice ; elles sont au-delà du périssable ou de l'éphémère. Si l'urgence de la situation le voulait, la vache de Tibor courrait. Il peut donc se déplacer plus vite que moi, calcula Pete. S'il sait que je suis à sa recherche, il lui est possible de mettre la gomme et de me laisser sur place. Ce qui serait peut-être le dénouement le plus heureux, tout bien considéré. Il vit, je vis... les choses continuent comme avant. Sauf que c'est impossible, puisque Tibor aura soit des photos du Dieu de Colère, soit un film sur lui. Comment s'arranger de cet aspect du problème ? Cette perspective avait

de quoi le dégriser. Les conséquences sur Charlottesville ? Impossible à prédire ; les éventualités à envisager étaient trop nombreuses, et toutes négatives.

Bizarre, songea-t-il. Nous ne nous préoccupons que de notre petite ville ; sans nous soucier d'une éventuelle victoire du Dieu de Colère ailleurs dans le reste du monde. Nous ne voyons les choses que par notre petit bout de lorgnette. Voici donc ce qui est advenu de nous depuis la guerre. Nos horizons se sont rétrécis ; notre vue sur le monde s'est comme ratatinée. Nous sommes semblables à de vieilles dames percluses de rhumatismes dont les ongles gratteraient inlassablement la poussière. Raclant toujours le même petit arpent en quête de nourriture. Me voici, je suis là et j'ai peur. Je veux retourner à Charlottesville et sans doute que l'incomplet ressent la même chose que moi. Ici nous sommes des voyageurs étrangers, fatigués et malheureux, désirant ardemment rentrer dans leur pays.

Une silhouette féminine s'approcha de lui, elle avançait pieds nus dans ce morne pays, les bras tendus. La ramification du grand C.

12.

— Avez-vous entendu parler de Albert Einstein ? dit la ramification féminine du grand ordinateur, en l'agrippant au passage. Les grandes pinces métalliques se refermèrent sur les mains de Pete.

— La relativité, dit Pete. La théorie de...

— Descendons par là, nous y serons bien pour discuter.

La ramification le poussait dans la direction indiquée.

— Ah ! que non !

Toute sa vie Pete avait entendu raconter les pires choses à propos de la construction détraquée et semi-vivante. Enfant, il avait redouté, appréhendé avec angoisse de faire sa rencontre. Et voilà que ce moment était arrivé.

— Vous ne pouvez pas me forcer à descendre là-dessous, dit-il en songeant au bain d'acide dans lequel ses victimes étaient précipitées.

Pas moi, se dit-il, et il lutta de toutes ses forces pour libérer ses mains ; il mit toute son énergie à tenter de glisser ses doigts hors de l'étau qui les retenait prisonniers.

— Posez-moi une question, dit la ramification sans relâcher sa prise.

Malgré lui Pete avança de plusieurs pas dans le terrain de son adversaire.

— D'accord. Est-il passé par ici, récemment, un phocomèle sur une petite voiture ?

— C'est votre première question ?

— Non, c'est ma seule question. Je ne veux pas jouer avec vous. Vos jeux sont terribles et destructeurs. Ils tuent. C'est que je vous connais.

Comment Tibor avait-il pu se tirer de cette épreuve ? se demanda-t-il. À moins qu'il ne s'en soit pas tiré du tout,

— Je n'aime pas les chasseurs. Ils pompent tout l'hydroxyde de bernithium dans mes batteries et si vous trouvez ça drôle, vous n'avez qu'à tenter l'expérience vous-même un de ces jours.

— C'était qui ? Il chassait quoi ?

— Il courait après le cul-de-jatte manchot qui est venu avant vous. C'est la mission qu'il avait reçue, moyennant rétribution. Tous les chasseurs sont payés ; ils n'agissent pas par conviction.

— Qui le payait ?

— Allez savoir qui le payait ! on le payait, un point c'est tout.

Poursuivant son mouvement de repli, Pete ajouta :

— Ce meurtre inutile. Je ne peux pas supporter ça. Dire qu'il reste si peu d'humains.

Sur ce il se tut, et se mit à courir. Il n'était pas suivi. En se retournant, il vit son ancien adversaire tirer le corps du chasseur à l'intérieur de la cavité. Pour s'en repaître, même maintenant que toute vie s'en était presque retirée. Se nourrir de ce qui en subsistait encore, le petit résidu d'activité cellulaire qui n'avait pas encore totalement cessé. Atroce. Pete en frémit. Et courut de plus belle.

Il a voulu me sauver, songea-t-il sans rien comprendre. Pourquoi ?

Utilisant ses mains comme porte-voix, il cria au grand C :

— Je n'ai jamais entendu parler d'Albert Einstein. Puis il attendit une réponse, qui ne vint pas. Après un laps de temps raisonnable, il poursuivit sa route.

13.

Allant donc bon train, Pete gardait encore vivace en son esprit l'ultime image de la ramification du grand C et du défunt chasseur. Il conduisait sa bicyclette, le long de la piste sinueuse parcourant les collines rocailleuses. Au passage d'un contrefort assez raide, il se trouva subitement en présence d'un nombre considérable de petits personnages qui se déplaçaient en groupe, lui bouchant le passage.

Il eut une réaction machinale, automatique :

— Attention ! hurla-t-il en tournant le guidon et serrant les freins.

Il heurta des pierres et fut jeté par terre tandis que le vélo continuait son embardée dans un grand bruit de ferraille. Le coude, la hanche et le genou écorchés, il trouva tout juste le temps de s'exclamer : « Des insectes ! » avec un mélange de surprise et de dégoût, avant de ressentir la brûlure de la douleur.

Il récupérait de sa chute, occupé à se nettoyer et se frotter lorsque l'insecte le plus proche se tourna vers lui.

— Hé, mon gros, vous avez écrabouillé l'un de nous, fit-il remarquer ; il va vous pleuvoir dessus.

— Des fourmis !... Et merde, vous jouez en plein milieu de la route, vous cherchez les coups !

— Dites donc, c'est quand même pas l'heure de pointe ! répliqua l'insecte avant de porter son attention sur une espèce de boule sale faisant une vingtaine de centimètres de diamètre. Il se mit à la pousser le long du chemin tandis que Pete contrôlait les dégâts éventuels sur sa radio.

— Encore une ! clama l'un des insectes en tête du convoi.

— Terrible, j'arrive !

Des cadrans s'allumèrent. Comme d'habitude les parasites atmosphériques vinrent mettre un peu d'ambiance. Pete en

— C'est sa commande. Vous n'avez qu'à la lui remettre vous-même si vous voulez... et dites-lui que les clients comme lui, je m'en passe !

Pete ramassa le carton sans cesser de reculer, car les bruits souterrains avaient pris des proportions inquiétantes. Un vacarme semblable au tonnerre, qui faisait trembler la terre de ses vibrations. La voix tonitrua :

— Votre commande est prête ! Restez là !

Pete fit demi-tour, courut et traversa le fourré comme un éclair. Les cieux s'assombrirent. Pete se jeta précipitamment à terre dans une espèce d'éboulis en friche et protégea sa tête de ses mains. Il se mit à pleuvoir des bâtons sauteurs.

14.

Tibor regarda le soir parer le décor qui l'entourait d'atours différents. Il vit le paysage se scinder en deux avant de disparaître, la moitié par le haut, l'autre par le bas. L'obscurité. Quel était donc ce petit poème désespéré ? oui, le *Abend* de Rilke.

*Der Abend wechselt langsam die Gewänder,
die ihm Rand von alten Bäumen hält ;
du schaust : und von dir scheiden sich die Länder,
ein himmelfahrendes und eins, das fällt ;*

*und lassen dich, zu keinem ganz gehörend,
nicht ganz so dunkel wie das Haus, das schweigt,
nicht ganz so sicher Ewiges beschwörend
wie das, was Stern wird jede Nacht und steigt ;*

*und lassen die (unsäglich zu ertwirrn)
dein Leben, bang und riesenhaft und reifend
so dasz es, bald begrenzt und bald begreifend,
abwechselnd Stein in dir wird und Gestirn.*

Il sait ce que je ressens, se dit-il, moi qui n'appartiens à personne, qui ne suis plus si sûr d'être promis à l'éternité, moi qui vis aujourd'hui dans la confusion, la solitude, la peur. Si je pouvais dès maintenant me tourner vers les pierres et les étoiles. Le Dieu de Colère m'a donné des bras et des jambes, puis il me les a repris. Mais tout cela est-il vraiment arrivé ? oh ! oui, j'en suis absolument certain ! Pourquoi m'a-t-il donné des membres s'il n'était pas possible que je les garde ?... Pouvoir tenir quelque chose et le serrer dans mes mains, même un court instant, serait un tel bonheur ! Moi, je considère que c'est du

devrait bien exister un moyen, j'aurai le temps d'y penser et de trouver, il ne me restera plus qu'à laisser Schuld faire le travail à ma place. Je n'ai pour l'instant qu'une seule chose à dire :

— C'est bien, Jack. Je suis d'accord pour coopérer !

— Parfait. Je savais que vous accepteriez. La main puissante serra un instant son épaule. Au même moment il se sentit cerné par la pierre et les étoiles.

